


600013574Q



RECUEIL

DE DOCUMENTS ET MÉMOIRES ORIGINAUX

SUR

L'HISTOIRE

DES POSSESSIONS ESPAGNOLES

DANS L'AMÉRIQUE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n° 37.

RECUEIL

DE DOCUMENTS ET MÉMOIRES ORIGINAUX

SUR

L'HISTOIRE

DES POSSESSIONS ESPAGNOLES

DANS L'AMÉRIQUE,

A DIVERSES ÉPOQUES DE LA CONQUÊTE,

RENFERMANT DES DÉTAILS CURIEUX SUR LES MŒURS, LES COUTUMES ET LES USAGES DES INDIENS, LEURS RELATIONS AVEC LES ESPAGNOLS, ET SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE NATURELLE DE CES CONTRÉES;

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS ANCIENS ET INÉDITS DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE M. TERNAUX-COMPANS.

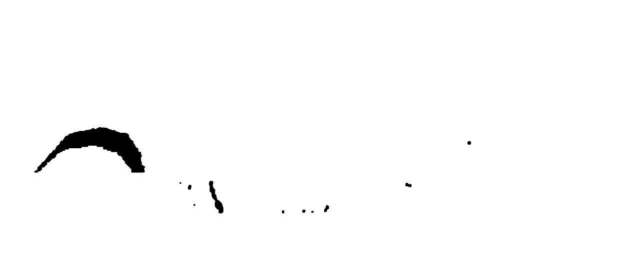
Paris,

LIBRAIRIE DE GIDE,

ÉDITEUR DES OUVRAGES DE M. LE BARON DE HUMBOLT, ETC., ETC.,

Rue de Seine Saint-Germain, n° 6 *bis*.

1840.



PRÉFACE.

Les diverses relations contenues dans ce volume furent extraites des archives de Simancas par D. J. Muñoz, historiographe des Indes; elles jettent un grand jour sur l'histoire de la colonisation du Nouveau Continent et particulièrement sur l'état social des colonies espagnoles dans la période qui suivit la conquête. On y voit peinte avec les couleurs les plus vives l'oppression sous laquelle gémissaient les misérables Indiens et les luttes qui s'engagèrent entre les conquérants et le clergé qui désirait y mettre un terme.

Ces documents prouvent que, dès cette époque, le gouvernement espagnol était beaucoup mieux instruit de tout qu'on ne le pense généralement; ainsi, dans un de ces rapports, on trouve

une description des ruines de Guatemala, qu'on croyait n'avoir été découvertes qu'à la fin du siècle dernier.

La politique de l'Espagne fut toujours de cacher tout ce qui était relatif à ses colonies; ce n'est que depuis leur indépendance qu'on a commencé à les connaître un peu. Mais depuis cette époque les guerres civiles ont toujours opposé un obstacle invincible aux recherches scientifiques, nous croyons donc faire une chose utile en réunissant dans ce volume des relations importantes et qui nous font connaître une foule de particularités curieuses restées inconnues jusqu'à nos jours.

T. C.

ERRATA.

Page	8,	ligne	3,	*au lieu de*	Quazacapan,	*lisez*	Guazacapan.
—	»	—	13,	—	aquachapa,	—	aguachapa.
—	24,	—	10,	—	botya,	—	botija.
—	31,	—	7,	—	Quetralcoatl,	—	Quetzalcoatl.
—	48,	—	25,	—	repartimientis,	—	repartimientos.
—	91,	—	7,	—	alimants,	—	aliments.
—	122,	—	20,	—	toquemas,	—	téquimas.
—	171,	—	5,	—	GRENADE,	—	GALICE.

DESCRIPTION

DE LA

PROVINCE DE GUATEMALA,

ENVOYÉE AU ROI D'ESPAGNE EN 1576,

PAR

LE LICENCIÉ PALACIOS.

TRADUIT SUR LE MANUSCRIT INÉDIT QUI SE TROUVE DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE M. TERNAUX-COMPANS.

SIRE,

Votre Majesté a ordonné par divers décrets à ses vice-rois, présidens et gouverneurs dans les Indes occidentales, de lui faire une description exacte et détaillée de la situation des provinces, des langues et des coutumes des Indiens, ainsi que des rivières, des montagnes et enfin de toutes les choses qui méritent d'être mentionnées. Comme je suppose que ces ordres ont été exécutés, je ne traiterai pas de

toutes ces matières. Mais Votre Majesté a ordonné aussi qu'un membre de chaque audience fit une visite générale de son ressort pour veiller à la conservation et à la civilisation des naturels, les défendre contre les injustices et les vexations, et les protéger de toutes manières. Votre audience royale de Guatemala m'a choisi pour me confier cette mission et m'a recommandé en outre de faire connaître à Votre Majesté les choses rares et curieuses de plusieurs provinces de sa juridiction, qui n'ont point encore été décrites, ce que je ferai aussi bien qu'il me sera possible.

C'est une chose connue que le monde a 5625 lieues de tour et que Votre Majesté en gouverne la majeure partie; car depuis ses royaumes d'Espagne, d'Italie et de Flandre jusqu'aux terres occidentales que ses armées sont occupées à conquérir, il y a 3405 lieues d'Espagne.

Le pays qui commence à Teguantipeque, s'étend au sud-ouest jusqu'à Costa-Rica dans une étendue de plus de 300 lieues. Ce pays est divisé en 13 provinces principales sans compter une quantité d'autres moins considérables. Elles se nomment: Chiapa, Soconusco, Suchitepeque, Cuahuthemalan, Verapaz, Izalcos, S. Salvador, S. Miguel, Honduras, Chuluteca, Nicaragua, Taguzgalpa et Costa-Rica; les habitans de chacune de ces provinces parlent des langues différentes, ce qui, sans aucun doute, n'est pas autre chose qu'une ruse adroite

du démon pour pouvoir plus aisément semer la discorde entre elles.

Ces langues sont :

Dans la province de Chiapa, les langues chiapaneca, hoque, mexicaine, zozil, zeldaquelen.

Dans la province de Soconusco, la mexicaine corrompue et l'uebetlateca qui est la langue du pays.

Dans celle de Suchitepeque et de Cuahutemala, les langues mamey, achi, cuahutehmalteque, chienauteque, hutateque, chirichota.

Chez les Izalcos et sur la côte de Quazacapan, les langues popoluque et pipil.

A la Verapaz, les langues poconchi, calchi et colchi.

A S. Salvador, le pipil et le chontal.

Dans la vallée de Cacacevaselan et dans celle de Chiquimula de la Sierra, les langues hacacebastleca et apay.

A S. Miguel, les langues poton, taulepa, ulua.

Dans la province de Choluteca, les langues mangue et chontal.

A Honduras, les langues ulba, chontal et pipil.

A Nicaragua, le pipil corrompu, le mangue, le maribio, le poton et le chontal.

Dans la province de Taguzgalpa, la langue du pays et le mexicain.

Dans celles de Costa-Rica et Nicoya, la langue du pays et le mangue.

Je parcourus d'abord la province de Quazacapan, le long de la côte du midi jusqu'à la rivière de Lempa, ce qui fait 50 lieues vers l'est, et dans l'intérieur jusqu'à Chiquimula de la Sierra, ce qui fait 30 lieues vers le nord, et je visitai 156 villages d'Espagnols et d'Indiens, et dans 78 de ces villages, j'établis ce que les naturels devaient payer d'impôts aux Espagnols qu'ils ont en commanderie.

Cette côte commence à la rivière de Michiatoya et finit à celle d'Aquachapa; elle est très boisée, et on y trouve toute espèce de chasse et de pêche.

La terre est très fertile en fruits d'Espagne et du pays; on y trouve d'excellentes oranges, des figues, des melons et du cacao. Le maïs y vient très bien, ainsi que tous les grains et tous les légumes usités parmi les Indiens. Il y a toute facilité pour faire du sel, quoique les Indiens ne sachent le préparer qu'avec beaucoup de peine et au risque de leur vie. Ils tirent la saumure du sol que la mer inonde dans les plus hautes marées et la font cuire dans des fours semblables à ceux dont se servent les fondeurs de cloches. Ils consomment à cela beaucoup de bois et de pots de terre. On pourrait en avoir beaucoup, si l'on suivait un autre mode de fabrication que celui-ci qui est coûteux, pénible et malsain. Ils ont aussi beaucoup de joncs qu'ils savent utiliser. On y



trouve du poisson et des tortues en abondance; mais il est dangereux de les pêcher, parce que les endroits où elles se tiennent sont remplis de caïmans ou crocodiles qui sont extrêmement féroces et que les naturels craignent beaucoup. L'on raconte qu'un taureau des plus robustes fut un jour attaqué par un caïman en traversant une rivière : le caïman le saisit par la queue et le tint avec tant de force, que malgré ses efforts pour gagner la rive, il ne put jamais en venir à bout et finit par être entraîné sous l'eau et noyé par son ennemi. Les caïmans ont commis beaucoup de dégâts dans différentes parties de cette province, et cependant malgré leur férocité, il y a des Indiens qui, en plongeant, leur attachent les quatre pieds et donnent ainsi à leurs camarades qui sont restés sur la rive la facilité de les tirer à terre. A mon arrivée dans un village, les Indiens me proposèrent de me faire voir cette chasse pour me divertir; je ne voulus pas y consentir à cause du danger qui me paraissait les menacer, mais ils y allèrent sans rien dire et m'en apportèrent un ainsi attaché. Il y en a de 10, 20 et 30 pieds; ils ont les pattes et le corps très gros. Leur queue est très forte et très dangereuse. Ils sont couverts d'écailles si dures, qu'une balle de mousquet ne peut les traverser. Ils ont la gueule très large et trois rangs de dents menaçantes. J'ai compté 34 dents à chaque rangée dans la gueule d'un de ces animaux.

Il y a sur cette côte beaucoup de prairies que l'on

appelle dans le pays savanes, et des pâturages très abondans. On élève des bestiaux dans quelques fermes, mais pas à beaucoup près autant qu'on le pourrait.

Ce pays est malsain à cause de la grande chaleur et de l'humidité qui cause des fièvres dangereuses et d'autres maladies pestilentielles, et donne naissance à quatre espèces de moustiques qui tourmentent toute la journée et ne laissent pas dormir la nuit. Il y a aussi une quantité de mouches et d'abeilles très venimeuses, dont la piqûre fait venir des ampoules et même des plaies si on les frotte. J'ai vu un jeune garçon s'évanouir et rester tout étourdi pendant plus de deux heures après avoir été piqué par un de ces insectes. Il y a aussi des scorpions et une espèce de vers velus qui empoisonnent tout ce qu'ils touchent et quelquefois même donnent la mort et d'autres que l'on nomme cent-pieds (ciento pies), tout aussi mauvais et tout aussi venimeux, de grands serpens, des vipères très dangereuses, et enfin toute espèce d'animaux immondes et dangereux qui font trembler pour le mal qu'ils font et qu'ils servent à faire.

Quelques-uns de ces animaux ont sur la tête de petites cornes dont les méchans se servent dans leurs sales débauches, et qui sont d'un effet étonnant. Il y a une espèce de scarabée dont les cornes ont un effet encore plus puissant. J'ai connu un prêtre à qui des amis grossiers en avaient fait ava-

ler des raclures. Pendant plus de 24 heures, ni bain, ni miel rosat, ni saignée ne purent mettre un terme à cette plaisanterie. On trouve dans cette province des abeilles blanches, mais seulement en petit nombre. Leur miel et leur cire sont d'une blancheur extraordinaire et leur piqûre n'est pas aussi dangereuse que celle des autres.

Un arbre très commun dans ce pays, c'est celui que les Espagnols appellent ciruelas (prunier), et les Indiens cotes. Quand les feuilles tombent, ses fruits commencent à paraître, et quand ceux-ci sont mûrs, les feuilles reparaissent de nouveau comme si elles voulaient se réjouir du fruit et de la récolte qu'elles ont donnés.

La rivière de Michiatoya dont j'ai parlé plus haut sort du lac d'Amatitan à quatre lieues de Guatemala, et pour arriver dans cette province, elle se précipite de si haut qu'une balle de mousquet n'y arriverait pas, et forme une espèce de caverne entre la nappe d'eau et le rocher dans laquelle on trouve des perroquets de diverses espèces et une telle quantité de chauve-souris, que c'est une merveille; elles sont très méchantes, et quand elles trouvent une génisse elles la tuent à force de la saigner. Dans cette caverne, elles s'attachent les unes aux autres et il en résulte des grappes plus grosses qu'un chapeau. Dans quelques fermes du voisinage, il est impossible d'élever des bestiaux, parce qu'elles détruisent tous les veaux.

Près d'un village de cette province, nommé Nesticpac, il y a des lagunes qui, à ce qu'il paraît, sortent d'une mine de soufre. L'eau en est mauvaise et puante. On trouve sur le bord des morceaux de soufre aussi pur que le meilleur qui vienne d'Allemagne. Les prairies arrosées par l'eau qui en sort sont excellentes surtout pour les chevaux. Les plus maigres et les plus fatigués y reprennent rapidement leurs forces et deviennent en quelques jours très gras et très beaux.

Les Indiens de cette province sont très soumis et d'un bon naturel; ils parlent la langue mexicaine, mais celle qui leur est propre est la popoluca. Avant leur conversion, ils avaient les mêmes rites et la même idolâtrie que les Pipiles et les Chontals, leurs voisins, dont je parlerai plus loin, et croyaient comme eux aux prédictions et aux songes. Dans la plupart des villages ils ont des caciques héréditaires, ceux-ci ont toujours un peu d'autorité; celui qui était le plus fort ou avait le plus de guerriers faisait la loi aux autres.

Ils sont répartis en six doctrines de religieux et médiocrement instruits dans la foi chrétienne; ils commencent aussi à se civiliser, mais comme tout cela leur est nouveau, aussitôt qu'on les néglige ils retombent dans leur idolâtrie. Un de ces Indiens se plaignit à moi de ce que l'alcade de son village avait poursuivi sa femme pour adultère sans qu'il eût porté plainte, et l'avait condamnée à une

amende qu'il avait été forcé de payer; de sorte que pour venger son injure on lui avait pris son argent; la chose était arrivée de cette manière:

Au temps de leur idolâtrie, une femme confessait au moment d'accoucher tous ses péchés à la sage-femme; ils croyaient que cela facilitait le travail, et quand cela ne suffisait pas, on faisait venir le mari pour qu'il confessât aussi les siens; et pour aider la femme, on ôtait au mari son maxtli ou caleçon qu'on lui plaçait sous les reins, et enfin pour dernière ressource, ils se tiraient du sang et l'offraient aux quatre points cardinaux, en faisant des cérémonies et des invocations. La femme de cet Indien étant au moment d'accoucher, se confessa donc à sa sage-femme et avoua qu'elle avait eu huit amans qu'elle désigna. Elle fut entendue par un alguazil qui s'était caché, il alla la dénoncer à l'alcade qui la châtia pour cela quand elle fut revenue en santé. Ces Indiens ont encore conservé beaucoup d'erreurs et de cérémonies de leur ancienne idolâtrie, mais il faut espérer qu'il plaira à Dieu de les tirer peu à peu de la voie de perdition et de les conduire dans la véritable route du salut.

Il n'y a pas dans cette province d'autre port que celui d'Estapa, où l'adelantade Pedro de Alvarado fit autrefois construire de petits bâtimens. Quelques personnes ont dit qu'il serait avantageux si Votre Majesté voulait faire passer par cette province la route du commerce du Pérou, mais cela est entièrement

impossible ; ce n'est qu'une rade ouverte sans abri et peu commode. La mer y a fait une barre assez mauvaise, c'est à peine s'il y a de l'eau à l'entrée au moment de la basse mer, et les tempêtes la changent tous les ans. On a prétendu que pour empêcher la barre de toujours changer de place il suffirait de construire un môle qui la maintiendrait là où elle est, mais le port n'en serait pas moins mauvais, peu profond et sans abri, et se boucherait sans cesse, parce que la mer dans cet endroit n'a qu'un fond de sable. D'ailleurs cette province ne rapporte pas assez à V. M. pour achever cette construction en vingt ans. On a prétendu aussi qu'on pourrait faire déboucher dans ce port une rivière dont le courant nettoierait la barre et creuserait le port ; mais outre que cela serait très dispendieux, cela produirait très peu d'effet, car la mer en remontant arrêterait la force du courant, et quand on y détournerait non seulement une mais plusieurs rivières, que pourraient-elles contre la fureur de la mer, et si toutefois le courant pouvait être assez fort, il rendrait encore le port inutile, car il en empêcherait l'entrée.

La province la plus considérable et la plus riche que V. M. possède dans ces parages, commence à la rivière d'Aguachapa et finit à Gueymoco et sur la côte de Tonala, ce qui fait 18 lieues le long de la mer. Le climat est le même que celui de Quazacapan, on y trouve en grande abondance toutes

les productions des pays chauds et surtout le cacao.

L'arbre qui produit le cacao est d'une hauteur moyenne, sa feuille ressemble à celle du châtaigner, quoiqu'elle soit un peu plus grande, il donne des fleurs et des fruits presqu'à chaque lune, ce que font aussi les orangers de ce pays. Les fleurs poussent le long du tronc et des branches et commencent quelque fois tout en bas, et dès qu'elles sont tombées le fruit commence à pousser.

On trouve dans cette province deux espèces d'arbres, nommées jicara et zapote, qui produisent des espèces d'épis plus gros et plus grands que des pommes de pin dans lesquels sont 25 ou 30 amandes qui sont le cacao, et dont 200 grains valent ordinairement un réal parmi les Indiens, et servent de petite monnaie parmi eux et même parmi les Espagnols.

Cet arbre est très délicat et périt par le trop de chaleur comme par le froid, et demande beaucoup de soin. On plante à côté pour lui donner de l'ombre et le protéger contre le vent, un autre arbre que l'on appelle vulgairement sa mère. La boisson qu'on prépare avec le cacao était autrefois si estimée, que pour en boire il fallait être un grand seigneur, un cacique ou du moins un guerrier fameux. On ne le semait qu'avec beaucoup de cérémonies, on choisissait les meilleurs grains, on les exposait au serein pendant les quatre nuits de la pleine lune, et au

moment de les semer les naturels s'approchaient de leurs femmes avec des cérémonies fort sales; en un mot c'était la chose la plus estimée qui existât dans le pays, et depuis qu'il est soumis à votre couronne royale, cette plante s'est tellement multipliée que non-seulement tout le monde peut en boire, mais qu'on en exporte beaucoup, car c'est cette province qui en fournit presqu'entièrement la Nouvelle Espagne, et l'on estime que dans les quatre villages des Yzalcos il s'en consomme ou s'en exporte environ 50,000 charges, ce qui fait une valeur de 500,000 piastres d'or de mine.

J'ai fait le dénombrement de ces Indiens et je leur ai réparti le tribut. Ils occupent avec leur jardin un espace de deux lieues carrées, et je ne sais pas où l'on trouverait ailleurs deux lieues d'arbres à fruits d'une aussi grande valeur.

Les Indiens comptent le cacao par contles, xequepil et charges. Un contle se compose de 400 grains, un xequepil de 20 contlos ou 8,000 grains, et une charge de trois xequepil ou 24,000 grains, et c'est ainsi qu'ils comptent toutes les choses.

J'ai compté dans ces quatre villages................ habitans (*le nombre est en blanc dans le manuscrit*), qui tous possèdent des plantations de cacao dans les environs.

Sur la côte de ces Yzalcos est le port d'Acajutla où viennent les vaisseaux qui font le commerce du cacao et qui apportent en échange des mar-

chandises du Pérou ou de la Nouvelle-Espagne.

On a prétendu aussi qu'il serait utile que Votre Majesté transportât ici la correspondance du Pérou qui passe par la Terre ferme. Ce pays est situé par 13° 36′ de longitude, ou 36′ 40″ en ajoutant 4″ pour la différence du méridien de Séville. La côte court de l'est à l'ouest et n'est nullement abritée du côté du sud. Elle est donc très mauvaise et très difficile et de plus insalubre. Les navires n'y viennent que par nécessité et pour commercer avec les Yzalcos et avec la ville de la Trinité que les Espagnols ont fondée dans cette province.

Elle est située sur le flanc d'un volcan qui fume toujours et qui, à ce que l'on assure, s'est considérablement affaissé depuis cinquante ans. Il a lancé tant de cendres à diverses reprises, qu'il en a couvert tout le pays à plusieurs lieues à la ronde et a fait le plus grand tort aux plantations de cacao. On trouve sur le versant du sud qui est le plus bas une quantité de sources dont quelques-unes sont très bonnes et d'autres ont la plus mauvaise odeur. Elles forment une rivière qu'on appelle de la Ceniza (de la Cendre), parce qu'elle en entraîne beaucoup et repand une grande puanteur. Un Indien y ayant laissé tomber une machete (instrument qui ressemble à un sabre d'infanterie), on le retira au bout de deux ans couvert de pierre de plus d'une palme d'épaisseur.

Hors du pays des Yzalcos, dans un village nommé

Tupa, on trouve une rivière qui a la même pro-propriété. On dit qu'il y en a aussi une dans la province de Chiapa, et l'on raconte que les Indiens trouvèrent un jour en brisant une pierre qu'ils avaient été chercher pour faire de la chaux, un morceau de selle de cheval parfaitement conservé.

En partant de chez les Yzalcos on monte pendant trois lieues et on arrive à un lieu nommé Apaneca, qui est très frais et même froid. C'est tout le contraire des autres villages, on y cultive des grenades, des pommes, des abricots, du froment, et en un mot tous les produits de l'Espagne.

Dans les mêmes montagnes, à une lieue de là, on trouve un autre village nommé Ataco, qui a le même climat et les mêmes productions. Ce pays est très boisé et très abondant en gibier. J'entendis dire qu'il y avait des cerfs de la même espèce que ceux qui dans les Indes portugaises fournissent la pierre de bezoar, et j'en fis tuer quelques-uns dans le corps desquels on trouva des pierres qui produisirent le même effet dans des maladies pestilentielles.

On rencontre aussi dans ce pays une espèce d'ours très petit qui, au lieu de gueule n'a qu'un petit trou rond à la pointe du museau. La nature, pour les faire vivre, leur a donné une langue longue et creuse à l'aide de laquelle ils sucent tout le miel qu'ils trouvent; quand ils en manquent ils étendent leur



langue dans les fourmillères, les fourmis montent dessus comme sur toute autre chose, et quand elle en est couverte, ils la retirent et les avalent.

Il y a aussi beaucoup de tapirs blancs, fauves et roux, et d'autres petits animaux étranges et nuisibles. On y trouve aussi beaucoup d'arbres et de plantes qui ont des vertus médicinales, du mastic, du sang de dragon et du copal en abondance.

En visitant la province, j'ai pris des renseignemens sur les mineurs et les orphelins pour savoir ce que l'on faisait de leur personne et de leurs biens. A cette occasion on m'amena une petite fille d'un an et demi, orpheline de père et de mère, elle était élevée par une femme de 70 ans qui l'allaitait elle-même; étonné de ce rapport, je la fis venir et je m'assurai du fait par mes propres yeux. Cette femme n'avait jamais eu d'enfant. Ayant recueilli cette petite fille par pitié et ne sachant comment faire pour l'allaiter, elle imagina de lui présenter le sein et fut toute étonnée elle-même d'en voir sortir du lait. Je fis dresser procès-verbal de ce fait et je fis sentir aux Indiens que Dieu avait fait ce miracle pour récompenser la charité de cette femme et pour les engager à pratiquer eux-mêmes cette vertu dont ils sont bien dépourvus.

J'allai de là dans un autre village nommé Aguachapa; on y trouve les mêmes productions et le même gibier que dans les autres. Cet endroit est connu pour celui de toute la province où on fa-

brique le mieux la vaisselle de terre à la manière indienne. Ce sont les femmes qui la font sans roue de potier et sans autre outil que leurs mains, et elles la manient avec tant de dextérité qu'elles savent donner à leurs vases la forme qu'on leur demande.

Il y a deux ruisseaux dans le territoire de ce village dans l'un desquels les Indiens creusent des puits et des réservoirs où ils trouvent une espèce de crême et d'écume dont ils tirent une couleur aussi belle que la cochenille, et dont ils se servent pour faire sur cette vaisselle des dessins très bien exécutés. Je crois que c'est du bol d'Arménie, car il en a les propriétés, et un médecin m'a assuré que si on en boit il guérit le flux de sang et qu'il est aussi très bon pour les maladies pestilentielles. Si cela est vrai, il faut croire que ce ruisseau traverse quelque mine de bol d'Arménie.

Ils tirent de l'autre ruisseau par la même méthode, une terre qui donne une belle couleur noire qui résiste parfaitement à l'eau.

On trouve dans ce canton des sources d'une eau si chaude qu'elle est brûlante. Ces sources sont tellement différentes à leur naissance et par leur couleur, que c'est une chose étonnante ; les Indiens nomment cet endroit l'enfer. Elles sont toutes dans un espace qui n'a pas une portée de fusil de long, et font toutes un bruit différent, l'une imite le bruit d'un moulin à foulon, l'autre celui d'un soufflet de forge, d'un

moulin, d'un homme qui ronfle, etc., L'eau de quelques-unes est trouble, celle des autres est claire, il y en a de rouge, de jaune, etc., selon le minéral qu'elle traverse. Elles laissent aussi des dépôts de diverses couleurs qui, à ce qu'il me paraît, pourraient servir à peindre.

Ces Indiens ont l'habitude de faire cuire leur nourriture en plaçant leur marmite daus une de ces sources. Il y a trois ans que la terre croula sous les pieds d'un jeune garçon qui passait par cet endroit et qui enfonça jusqu'à la cuisse dans une de ces sources; quoiqu'on fût venu sur-le-champ à son secours, il en retira sa jambe entièrement dépouillée de chair, il ne restait plus que l'os et les muscles.

Toutes les sources forment une rivière qu'on appelle le Rio Caliente (la rivière chaude), et quoiqu'elle ne sorte de terre qu'à une demi-lieue de là, elle est encore si chaude qu'elle a quelquefois pelé le pied d'un cheval et l'a rendu boiteux.

A deux portées de mousquet plus loin, du côté des montagnes, il y a d'autres sources d'eau chaude. On voit dans cet endroit une pierre qui a cinq varas de long et trois de large. Elle est fendue en deux, et il sort constamment de la fumée par cette fente. Quand on en approche l'oreille on entend un bruit épouvantable, quelquefois même il est si fort qu'il se fait entendre à une demi-lieue.

Ce qui est fort étonnant, c'est que dans la forêt

qui entoure ces sources il y a de grands et gros arbres, et entre autres une espèce de chêne qui a des glands énormes dont les enfans font des encriers. J'ai moi-même la coquille d'un de ces glands qui a trois doigts de profondeur.

Il y a dans ce pays des scorpions grands comme des lapereaux et une espèce de petite grenouille qui monte sur les arbres comme les oiseaux. Dans la saison des pluies elles font un bruit épouvantable et sourd comme des taureaux. Quoique l'on me l'eût assuré, je n'ai voulu le croire qu'après l'avoir entendu. On y trouve aussi les plus grandes fourmis que j'aie jamais vues : les naturels en mangent et on en vend au marché.

Tout ce pays est divisé en huit provinces; et comme il y a beaucoup de commerce, les Indiens sont habiles, civilisés et instruits dans les choses de la foi.

Dans cet endroit finit la province de Cenconalt, celle de S.-Salvador commence à Atiguisaya, petit village qui appartient à la couronne. Ce village a le même climat et les mêmes productions que les autres. On y fabrique avec des vers puans et venimeux une pâte nommée axin, qui est un admirable remède contre les humeurs froides et d'autres maladies. C'est à 2 lieues de là que la rivière d'Aguachapa prend sa source, à 7 lieues plus loin elle est déja très considérable et à son entrée dans la mer, qui n'est qu'à 13 lieues, elle est immense. Je ne

crois pas que dans toutes les Indes il y ait une rivière aussi large avec un cours d'aussi peu d'étendue.

J'allai de là au village de Santa-Ana où il n'y a rien de remarquable que deux espèces de bois dont l'un donne une teinture fauve et l'autre devient d'un beau bleu quand on le plonge dans l'eau. Près de là est un petit village dans le territoire duquel se trouve un lac situé sur le flanc du volcan; l'eau en est très mauvaise, il est très profond et rempli de caïmans. Au milieu de ce lac il y a deux petites îles que les Indiens Pipiles regardent comme un sanctuaire. Ils croyaient que nul homme ne devait voir ce qu'elles renfermaient et que quiconque oserait y aborder périrait sur-le-champ, et ils racontaient là-dessus une quantité d'anciennes légendes.

Ayant appris que cette superstition était commune à tous les Indiens du voisinage, je fis faire sur-le-champ un radeau pour me rendre dans ces îles. Au moment où j'allais m'embarquer, j'appris que quelques nègres et quelques mulâtres d'une ferme voisine y avaient été et y avaient trouvé une grande idole qui représentait une femme et quelques objets qui lui avaient été offerts en sacrifice. Il y avait tout auprès, de ces pierres que l'on nomme chatchebites et qui sont bonnes contre les maladies du foie et de la vessie. Cette découverte obligea les vieux Indiens à renoncer à leurs erreurs et inspira aux femmes du mépris pour ces idolâtres.



Tous les villages de ces environs ont un climat très doux et un sol très fertile. Sur le territoire du village de Guaymoco et dans les forêts qui l'environnent, on trouve beaucoup d'arbres de baume et d'une autre espèce que l'on nomme tonala. Dans l'église de ce village j'ai vu douze piliers faits avec des arbres de baume qui avaient au moins 55 pieds de long. C'est un bois très dur et très lourd. La liqueur qui coule de cet arbre se recueille depuis le printemps jusqu'au mois de décembre. Une mesure (botya perulera) de ce baume vaut parmi les Indiens deux cent quarante réaux. Pour que l'arbre en distille davantage les Indiens font du feu autour de l'arbre; mais j'ai ordonné qu'on le recueillît simplement comme il vient, sans faire usage du feu ni d'aucun instrument pour entamer l'arbre. C'est une liqueur miraculeuse. On tire des amandes une huile semblable à de l'or et qui est excellente aussi; on en tire une eau qui sert de cosmétique aux femmes du pays.

Pour aller de là à la ville de S.-Salvador, il faut passer par un défilé extrêmement étroit et traverser soixante-sept fois la même rivière.

S.-Salvador est bâti sur le flancs d'un volcan très élevé et dont la circonférence est très étendue; mais il est maintenant éteint. Son cratère a près d'une demi-lieue de large et est extrêmement profond. Quand l'on y descend l'on trouve deux espèces de terrasses semblables à celles que l'on fait dans

les fours à chaux. Il sort du fond une fumée si puante et si épaisse qu'un Espagnol étant arrivé jusque-là, il fut sur le point de s'évanouir. Cette montagne est couverte jusqu'en haut de grands cèdres, de pins et de toute sorte d'arbres et d'animaux. On y trouve aussi de profondes ravines que le feu a causées lors des éruptions.

A 3 lieues de là, près d'un village nommé Nixapa, il y a une partie de bois très sauvage que l'on nomme le mauvais pays (el mal pays), où la terre est couverte de rochers tout brûlés et tout bouleversés, ce qui est étonnant car, entre cet endroit et le volcan, on n'aperçoit nulle part la moindre trace de feu. Il faut donc croire que le volcan les a jetés là lors d'une de ses éruptions, comme cela est arrivé à celui de Guatemala qui a vomi tant de feu il y a quelques années, et un autre dans la province de Nicaragua, qui a lancé une montagne dans une vallée et détruit un grand nombre de villages dans lesquels beaucoup d'Indiens ont péri.

Il sort de ce volcan une grande quantité de sources qui forment une rivière près de Nixapa. Il y a un ruisseau qui coule toute la nuit et jusqu'à sept ou huit heures du matin et qui se sèche et disparaît le reste du temps. Tout le monde sait que près des montagnes de S.-Juan, dans la province de Choluteca, il y en a un qui coule jusqu'à midi et s'arrête ensuite jusqu'à la nuit, et dans celle de Chiapa on en voit un qui coule pendant trois ans et

reste ensuite le même espace de temps sans reparaître.

Sur le flanc on trouve un grand trou rond qui paraît avoir été autrefois le cratère d'un volcan, car tout autour la terre est brûlée et creusée par le feu. Il en sort maintenant une excellente source qui fournit de l'eau au village de Cuzcatan, qui est situé au bas de la montagne.

Non loin de là est la ville de S.-Salvador; dans un bon climat et dans une vallée fertile, elle est située par 13′ 36″ de longitude. Quant j'y arrivai, je la trouvai presque entièrement dépeuplée, parce que la plus grande partie des maisons avaient été renversées par un tremblement de terre le jour de la Pentecôte, quoiqu'elles fussent en général très solidement construites. Ce tremblement de terre est, dit-on, le plus fort que l'on ait ressenti. J'ai vu un gros morceau de mur d'une église qui avait été enlevé entièrement par une violente secousse et était retombé à une palme de ses fondations et beaucoup d'autres choses de ce genre. Les chemins sont entièrement détruits et les montagnes que l'on nomme des Teçaçuangas sont fendues en plusieurs endroits.

Il n'est pas resté debout une seule cabane d'Indiens dans la province; elles ont toutes été renversées. Un Espagnol qui voyageait dans ce moment-là m'a assuré que la terre tremblait si fort dans ce moment que les montagnes se courbaient l'une

vers l'autre comme si elles eussent voulu se joindre et qu'il fut forcé de se coucher par terre, parce qu'il lui était absolument impossible de se tenir debout. La maison où je me trouvais a été agitée comme un vaisseau et il y en eut dont le toit toucha la terre ; cependant, grace à Dieu, il ne périt que trois personnes, ce qui est une marque bien authentique de la protection divine, car là plupart des maisons s'écroulèrent quand les fuyards étaient encore dans les faubourgs.

Il y a dans les faubourgs trois sources d'eau chaude très bonne et très claire. Elle n'a aucun mauvais goût et on en boit après l'avoir fait refroidir. Cette eau est d'une chaleur supportable à sa source et se refroidit en coulant, de sorte que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un endroit plus favorable pour y établir des bains.

Près de la ville il y a un lac d'environ cinq lieues d'étendue et de très peu d'utilité, car on y trouve très peu de poisson. Les vieux Indiens racontent qu'il y a dans ce lac des serpens d'une grandeur prodigieuse, et le cacique d'un village nommé Atempamacegua, prétend en avoir vu un qui, d'après sa description, aurait au moins 50 pieds de long. Je ne sais si le fait est bien authentique, car personne ne dit en avoir vu, excepté ce cacique; mais c'est une idée répandue depuis long-temps dans le pays.

Sur la côte du sud il y a une plaine que l'on nomme

la plaine de Tivoga; elle a 14 lieues d'étendue jusqu'à la rivière de Lempa, qui fait la frontière de la province de S.-Miguel. On pourrait y élever une quantité prodigieuse de bestiaux. On y a déja établi quelques fermes; mais elles en ont fort peu en comparaison de ce qu'elles pourraient en avoir. Il y a aussi de grandes pêcheries et on y fabrique du sel d'après la méthode indienne. Sur le flanc d'un volcan très élevé on trouve quatre villages habités par les Indiens Nunualcos qui ont commencé depuis quelques temps à cultiver le cacao. Il y en a une telle quantité que cette province surpasse en cela celle des Izalcos.

Au nord de ce volcan est un village nommé Yrtepeque près duquel on trouve aussi des sources d'eau chaude dans le genre de celles d'Aguachapa. On trouve dans tout ce district beaucoup d'alun et de soufre. Il y croît une grande quantité d'arbres et de plantes qui ont des vertus médicinales et surtout de la racine de michoacan. Dans cet endroit, les Indiens commencent à parler une nouvelle langue qu'on appelle langue chontal. Ils sont très grossiers; mais ils avaient autrefois parmi leurs compatriotes une grande réputation de valeur.

C'est dans ce district qu'est situé le lac d'Uxaca où prend sa source la rivière de Lempa, qui est une des plus considérables de la province. Il y a au milieu deux rochers sur l'un desquels les Indiens du pays faisaient autrefois leurs sacrifices. Malgré

la chaleur du climat il y a beaucoup de poisson et de gibier et entre autre des cerfs blancs, dont il n'y a nulle part ailleurs. Sur les bords du fleuve on trouve des arbustes qui distillent une résine très odoriférante et qui ressemble au benjoin. La fleur répand aussi une odeur très agréable, mais le fruit n'est d'aucune utilité.

A trois lieues de là est le village de Micla, qui était autrefois le principal siége de la religion des Indiens Pepiles qui habitent ce district. Ils venaient y offrir des présens et y faire des sacrifices de même que les Chontals et d'autres Indiens des environs qui parlent des langues différentes. Leur manière de faire des sacrifices et leurs *cues* (temples) différaient en plusieurs choses de ceux des autres provinces. Leurs *teupas* (prêtres) jouissaient d'une grande autorité; on en voit encore aujourd'hui des traces.

Outre leur cacique et seigneur naturel, ils avaient un pape qu'ils désignaient sous le nom de *tuti* et qui était vêtu d'une longue robe bleue et portait sur la tête un diadême et quelquefois une mitre brodée de plusieurs couleurs au haut de laquelle était un panache de très belles plumes qui proviennent d'un oiseau qu'on nomme dans le pays *quetzal*. Ce pape portait à la main un bâton qui ressemblait à la crosse d'un évêque, et on lui obéissait dans toutes les choses spirituelles.

Le second rang était occupé par un prêtre qu'ils

nommaient *tchu a matlini* qui était le plus habile sorcier et le plus savant dans leurs livres. Il expliquait les augures et annonçait l'avenir. Ils avaient sous eux quatre prêtres nommés *teupixquis* qui étaient vêtus de longues robes qni leur tombaient jusqu'aux pieds, chacune de couleur différente, noire, rouge, verte et jaune.

Ces prêtres formaient le conseil du pontife et dirigeaient les cérémonies et toutes les superstitions et folies de leur religion. Il y avait aussi une espèce de majordome qui étais chargé de garder les joyaux et les instrumens de sacrifice. C'était lui qui ouvrait la poitrine des victimes et en tirait le cœur. Il faisait aussi les autres services qui se présentaient. Il y avait des prêtres d'un ordre inférieur qui jouaient de la trompette et d'autres instrumens pour convoquer le peuple aux sacrifices.

Quand le pape venait à mourir, on l'enterrait tout habillé dans sa propre maison et assis sur une banquette de bois peint, et tout le peuple le pleurait pendant quinze jours en poussant des cris et des hurlemens. On jeûnait pendant tout ce temps; quand il était écoulé, le cacique et les sages tiraient au sort pour choisir un autre pape entre les quatre prêtres dont j'ai parlé : à l'occasion de cette élection on faisait de grandes fêtes et de grands *mitotes*.

Celui qu'on venait de choisir se tirait du sang de la langue et des parties honteuses et l'offrait en

sacrifice à ses idoles. Il choisissait ensuite un prêtre pour le remplacer, ce devait être un des fils du prêtre qui venait de mourir, s'il en avait, ou sinon le fils d'un autre prêtre.

Ils adoraient le soleil levant et avaient deux idoles, l'une représentait un homme qu'ils désignaient sous le nom de *Quetralcoatl* et l'autre une femme qu'ils nommaient *Itzqueye*. C'était à ces idoles qu'ils faisaient leur sacrifice. Ils avaient un calendrier et des jours spécialement consacrés à chaque idole. C'étaient ces jours-là qu'ils leur faisaient leurs sacrifices.

Chaque année on faisait deux sacrifices solennels, l'un au commencement de l'hiver, et l'autre au commencement de l'été. Ce sacrifice était secret, il se célébrait dans l'intérieur du temple, et il n'était permis qu'aux caciques et aux principaux Indiens d'y assister. Ils sacrifiaient dans cette occasion des enfans de six à douze ans, bâtards, et nés parmi eux.

Ils faisaient résonner leurs trompettes et leurs tambours un jour et une nuit avant le sacrifice. Quand le peuple était rassemblé, les quatre prêtres entraient dans le temple en portant des brâsiers sur lesquels brûlait du copal, ils se tournaient tous les quatre à la fois du côté du soleil levant et l'encensaient en récitant des paroles et des invocations, et ensuite vers les quatre points cardinaux et prêchaient leurs rites et leurs cérémonies; dès que

le sermon était fini ils se réfugiaient en courant dans de petites maisons qui étaient bâties des quatre côtés du temple et s'y reposaient un instant.

Ils allaient ensuite chercher dans la maison du pape qui était à côté du temple, le jeune garçon que l'on devait sacrifier et le conduisaient quatre fois autour de la cour en chantant et en dansant. Quand cette cérémonie était terminée, le pape sortait de sa maison avec le second pontife et le majordome et montait sur le temple avec le cacique et les principaux Indiens, ceux-ci restaient à la porte du sanctuaire. Les quatre prêtres saisissaient alors la victime par les quatre membres et le majordome s'avançait avec des grelots aux pieds et aux mains, lui plongeait son couteau dans le flanc gauche et en tirait son cœur tout palpitant et le remettait au pape qui le serrait dans une petite bourse brodée et la fermait. Les prêtres recevaient le sang de la victime dans quatre vases faits avec un fruit dont les Indiens se servent beaucoup; ils descendaient ensuite dans la cour, et se tournant vers les quatre points cardinaux, ils aspergeaint ce sang avec la main droite, et s'il en restait il le rapportaient au pape qui remettait le sang avec le cœur et la bourse dans le corps de la victime que l'on enterrait dans le temple même où elle avait été sacrifiée : ils faisaient ces sacrifices aux quatre saisons de l'année.

Le pape, le second pontife et les quatre prêtres se réunissaient pour savoir par des sortilèges et des enchantemens si l'on devait faire la guerre ou pour savoir si leurs ennemis viendraient les attaquer, et quand ils l'avaient découvert, ils faisaient venir les caciques et les principaux Indiens pour les en avertir et leur dire comment ils devaient diriger leur expédition. Le cacique rassemblait ses soldats et marchait contre l'ennemi; s'il était victorieux, il envoyait tout de suite un messager au pape et celui-ci savait à quel dieu on devait faire un sacrifice. Si c'était à *Quetzalcoatl*, le *mitote* durait quinze jours et chaque jour l'on sacrifiait un prisonnier, si c'était à *Itzqueye*, le *mitote* ne durait que cinq jours, mais l'on sacrifiait aussi chaque jour un captif. Le sacrifice se célébrait de cette manière :

Tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition s'avançaient en bon ordre en chantant et en dansant, conduisant la victime que l'on allait sacrifier, elle était couverte de plumes et avait des grelots aux pieds et aux mains et des colliers de grains de cacao autour du cou, et les capitaines marchaient à l'entour. Le pape et les prêtres s'avançaient à la tête du peuple pour les recevoir, en chantant et en dansant aussi : les caciques et les capitaines offraient la victime au pape et on la conduisait ensuite dans la cour du temple et cette cérémonie se renouvelait tous les jours.

Au milieu de la cour on plaçait une espèce d'auge

en pierre dans laquelle on jetait à la renverse l'Indien que l'on allait sacrifier et les quatre prêtres le tenaient par les pieds et les mains. Le majordome s'avançait alors couvert de plumes et de grelots avec un couteau de pierre, lui ouvrait la poitrine et en tirait le cœur, il le jetait ensuite en l'air en se tournant vers les quatre points cardinaux et une cinquième fois au milieu de la cour aussi haut qu'il pouvait en disant que dieu accepte la récompense de cette victoire; ce sacrifice était public et tous les Indiens grands et petits y assistaient.

Pendant ce temps les soldats qui avaient été à la guerre ne couchaient pas avec leurs femmes dans leurs maisons, mais dans un endroit nommé calpal, que les jeunes garçons auxquels ils enseignaient l'art militaire avaient disposé pour eux. Pendant la journée ils allaient boire et manger chez leurs femmes et de là à leurs plantations, mais il restait toujours une compagnie pour garder le village. Les hommes sacrifiaient toujours le sang qu'ils tiraient de leurs parties honteuses et celui qui y avait le plus de trous était réputé le plus vaillant. Les femmes sacrifiaient celui de la langue et des oreilles et se scarifiaient tout le corps; ils épongeaient avec du coton le sang qui sortait et l'offraient à leurs idoles, les femmes à *Itzqueye* et les hommes à *Quetzalcoatl.*

Ils observaient les cérémonies que voici à l'é-

poque des semailles. Ils rassemblaient dans de petits vases toutes les espèces de grains qu'ils voulaient planter et les plaçaient sur l'autel de leurs idoles, ils creusaient ensuite une fosse, et après les y avoir bien rangés, ils les recouvraient de terre sur laquelle ils mettaient du charbon ardent et beaucoup de copal, d'uli. Les prêtres se tiraient ensuite du sang du nez et des oreilles et passaient à travers un roseau qu'ils brûlaient après cela devant leurs idoles; ils se tiraient ensuite du sang de la langue et du membre et suppliaient leurs dieux de faire prospérer les fruits de la terre. Le pape se tirait ensuite du sang des mêmes parties et en frottait les pieds et les mains des idoles, puis il invoquait le démon qui lui parlait et lui annonçait l'avenir qu'il faisait connaître au peuple par la voix de ses quatre prêtres et il finissait par leur ordonner de coucher avec leurs femmes avant de faire leurs semailles.

Voici maintenant quels étaient leurs sacrifices pour la chasse et la pêche : ils amenaient un cerf vivant dans le temple qui était hors du village, l'étouffaient et l'écorchaient. Ils mettaient ensuite sa langue dans un vase, coupaient en petits morceaux les foie, l'estomac et les poumons et mettaient de côté le cœur, la tête et les pieds; ils faisaient ensuite cuire l'animal et le sang à part et dansaient pendant que cela cuisait; ensuite le pape prenait la tête du cerf par les oreilles, les prêtres prenaient les

quatre pieds, et le majordome mettait le cœur sur un brâsier et le brûlait avec l'uli et le copal en encensant l'idole du dieu protecteur de la chasse et de la pêche. Quand le *mitote* était fini ils faisaient roussir la tête au feu et l'offraient à l'idole. Le pape l'emportait ensuite dans sa maison et la mangeait. On mangeait ensuite la chair et le sang en présence de l'idole et l'on en faisait de même pour tous les animaux que l'on sacrifiait. Quand c'étaient des poissons on en brûlait les entrailles devant l'idole.

Quand une femme en travail ne pouvait accoucher, la sage-femme lui faisait confesser ses péchés, elle en faisait ensuite autant au mari, et enfin, si la femme avait avoué qu'elle avait un commerce avec un tiers, on allait chercher les vêtemens de celui-là, et enfin pour dernière ressource le mari se tirait du sang de la langue et des oreilles.

Quand l'enfant était né, si c'était un garçon, on lui mettait dans la main un arc et des flèches, si c'était une fille, un fuseau et du coton et sa mère lui faisait au pied droit une raie avec du noir de fumée. Ils croyaient que cela l'empêcherait de se perdre dans les bois quand il serait grand. Quand l'enfant avait douze jours, on le portait au prêtre et l'on jetait des rameaux verts sous les pieds de celui qui le portait, le prêtre lui donnait le nom de son grand-père et de sa grand'mère, et on lui donnait du cacao et des poules; c'était ordinairement là ce

que l'on offrait aux prêtres. Quand on l'avait rapporté à la maison la mère allait le laver et offrait à la rivière du cacao et du copal pour qu'elle ne lui fît jamais de mal.

A la mort du cacique, de son fils ou de sa femme, tout le peuple le pleurait pendant quatre jours et quatre nuits, le cinquième, au lever du soleil, le pape annonçait que le cacique était avec les dieux et qu'il était inutile de le pleurer davantage. On l'enterrait tout habillé dans sa propre maison et avec toutes ses richesses; leur manière de pleurer ressemblait à un mitote, ils chantaient les actions et la généalogie du défunt.

Après la mort d'un cacique, le pape et tous les Indiens reconnaissaient comme seigneur son fils ou sa fille, et s'il n'en avait pas son frère ou son plus proche parent. A cette occasion l'on célébrait des fêtes, des danses et des sacrifices, et le nouveau cacique traitait dans sa maison tous les prêtres et tous les capitaines.

Si le mort était un homme du commun, il n'était pleuré que par ses enfans et ses parens; si une femme en couche perdait son enfant, elle gardait son lait pendant quatre jours sans vouloir en donner à un autre; car ils croyaient que dans ce cas le mort lui ferait du mal : ce sacrifice se nommait navitia.

C'était le cacique qui ordonnait les semailles et

faisait les mariages ; ils épousaient toujours des vierges. Quand un mariage était arrangé et que le futur rencontrait son beau-père, sa belle-mère ou sa belle-sœur, il retournait sur ses pas du plus loin qu'ils les voyait. Ils faisaient cela parce que le diable leur faisait croire que s'ils rencontraient leur beau-père ils n'auraient pas de fils.

Le mariage se célébrait de cette manière : les parens de la femme allaient chercher le futur et le menaient baigner à la rivière, ceux du futur en faisaient autant à la femme, on les enveloppait tous deux dans un manteau blanc tout neuf et on les conduisait dans ce costume à la maison de la fiancée, on attachait ensuite les deux manteaux ensemble, puis les parens du jeune homme offraient des présens à la fiancée, des étoffes, du coton, des perles, du cacao, et ceux de la fiancée en offraient au futur ; ils mangeaient ensuite tous ensemble, le pape et le cacique devaient nécessairement assister à ces noces.

Ces Indiens peignaient un arbre à sept branches qui représentait les sept degrés de parenté dans lesquels personne ne pouvait se marier, à l'exception de ceux qui s'étaient signalés par quelques exploits à la guerre, et qui alors pouvaient se marier au troisième degré. Quant à la ligne collatérale, ils avaient un autre arbre à quatre rameaux qui représentait les degrés dans lesquels on ne pouvait pas se marier.

Parmi toutes les lois qu'avaient les Indiens de cette province, je citerai celles-ci qu'ils regardaient comme inviolables.

Quiconque se moquait des sacrifices ou des cérémonies religieuses était condamné à mort. L'adultère et l'inceste étaient punis de la même manière.

Celui qui parlait à une femme mariée ou lui faisait des signes était exilé et ses biens confisqués.

Celui qui avait commerce avec une esclave était fait esclave lui-même, à moins que le pape ne lui pardonnât pour des services rendus à la guerre.

Un vol considérable était puni de mort; celui qui violait une jeune fille était sacrifié.

Celui qui était surpris à mentir était vigoureusement fouetté, et si cela avait rapport à la guerre il devenait esclave.

Ceux qui n'étaient pas en état d'aller à la guerre cultivaient les terres du cacique, du pape et des prêtres, et donnaient une partie de leur propre récolte pour faire vivre les guerriers.

Voilà ce que j'ai pu apprendre des mœurs de ces peuples.

Dans ce village sont deux sources d'eau qui sortent d'un rocher, à côté l'une de l'autre; l'une est froide et l'autre est chaude.

On y trouve beaucoup d'épices, dont les naturels se servent pour préparer leurs boissons, et une terre

qui ressemble à du vitriol, et dont on fait le même usage. C'est là que commence la province de Chiquimala de la Nerva ; elle est très élevée et contient d'excellens pâturages, et l'on peut facilement y cultiver toute sorte de grain et y élever des bestiaux.

Quand on va de là à Gracias a Dios dans la province d'Honduras, on rencontre les Indiens Chontals. J'ai instruit, pendant mon inspection, contre le cacique d'un village nommé Gotera qui s'était fendu le penis dans toute sa longueur. C'était du temps du paganisme la plus grande preuve de courage que pût donner un Indien. On surprit, en 1563, les Indiens d'un autre village nommé Cisori, au moment où l'un d'entre eux venait de se faire la même opération, et où l'on avait circoncis quatre jeunes garçons à la manière judaïque. L'on offrait le sang qui sortait de leurs plaies à une idole qui se nommait Ycelaca, et qui était faite d'une pierre ronde; elle avait deux visages et un grand nombre d'yeux. Ils disaient qu'elle savait le présent et le passé et qu'elle voyait tout. Ses deux figures et ses yeux étaient barbouillés de sang. On lui sacrifiait des cerfs, des poules, des lapins, de l'agi, du chian, et l'on observait les mêmes cérémonies qu'avant la conversion.

Près de là est une montagne très haute et qui paraît s'élever au-dessus de toutes les autres. L'on trouve au sommet un lac d'eau douce extrêmement

profond sans qu'on puisse concevoir d'où vient tant d'eau. On trouve plus de lapins dans cet endroit que dans aucun autre du pays. On en tue quelquefois, quoique leur chair ne soit pas très bonne à manger. Cet animal a deux estomacs : dans l'un on trouve ce qu'il mange et l'autre est toujours plein de morceaux de bois pourri. Je ne comprends pas quelle peut être son utilité, mais certainement la nature ne le lui a pas donné pour rien.

Il est arrivé en 1574 dans un village de cette province, qui est possédée en commanderie par un nommé Geronimo Italiano, que les Indiens dont le cacique était malade depuis fort long-temps, allèrent tous ensemble à sa maison et lui déclarèrent qu'ils étaient fatigués de le servir et de le nourrir, et que puisqu'il n'était plus en état de les gouverner, il n'avait rien de mieux à faire qu'à mourir pour cesser de leur être à charge. Le cacique leur répondit qu'ils avaient raison et qu'ils l'enterrassent. Les Indiens l'ensevelirent et le portèrent à l'église. Le hasard voulut que la femme de l'Espagnol se trouvât dans l'église, et comme elle avait vu le cacique bien portant quelques instans auparavant, elle fut tout étonnée de le voir mort et dit aux Indiens de ne pas l'enterrer, et que ce n'était peut-être qu'un évanouissement. Quand elle tâta le corps elle le trouva tout chaud, et défaisant le linceuil, elle le trouva vivant. Elle fit une sévère réprimande à ceux qui voulaient l'enterrer et l'emmena dans sa maison



où il vécut plus de quatre mois; pour s'excuser, les Indiens prétendirent qu'il valait mieux en agir ainsi que de le tuer. En 1564, cette dame espagnole était devenue grosse et était accouchée au bout de cinq mois de cinq enfans tous vivans.

Près de là, sur la route de San Pédro, on trouve dans le premier village de la province de Honduras, qui se nomme Copan, des ruines de superbes édifices qui font voir qu'il y avait là autrefois une grande ville, telle qu'il n'est pas présumable que des gens aussi grossiers que les naturels du pays aient jamais pu en construire. Elle était située sur le bord d'une belle rivière et dans une plaine étendue et très bien choisie; elle est très fertile, le climat en est tempéré et on y trouve du gibier et du poisson en abondance.

Parmi ces ruines, il y a des arbres qui paraissent avoir été plantés de main d'homme et d'autres choses très remarquables. Avant d'y arriver, on trouve des murailles très épaisses, et une énorme aigle en pierre; il y a sur sa poitrine un carré dont chaque côté a environ un quart de vara et sur lequel sont des caractères inconnus.

Quand on approche plus près, on trouve la figure d'un grand géant en pierre; les vieux Indiens disent que c'était le garde du sanctuaire. Plus loin est une croix de pierre de trois palmes de haut dont une traverse est cassée. On trouve ensuite des édifices ruinés, dont les pierres sont sculptées avec beau-

coup d'art, et une statue de plus de quatre varas de haut qui ressemble à un évêque dans ses ornemens pontificaux, avec une mitre très bien travaillée et une bague au doigt. Près de là est une grande place entourée de gradins, qui ressemble à la description que l'on fait du colysée de Rome. Il y a dans quelques endroits jusqu'à 80 gradins d'élévation, tous carrelés et construits en belle pierre très bien travaillée. Il y a six statues : trois représentent des hommes avec des armures en mosaïque, avec des rubans autour des jambes; leurs armes sont parsemées d'ornemens; les autres représentent des femmes avec des robes longues et des coiffures à la romaine. La statue de l'évêque tient dans ses mains un paquet qui ressemble à un coffret.

Il paraît que ces statues étaient des idoles, car devant chacune d'elles est une pierre comme celles qui servent pour les sacrifices, avec une rigole pour faire couler le sang. On voit encore les autels sur lesquels on brûlait les parfums. Il y a au milieu de la place un bassin de pierre qui, à ce qu'il paraît, servait pour baptiser, et dans lequel ils faisaient en commun leurs sacrifices.

Après avoir traversé cette place, on rencontre une butte sur laquelle on monte par un grand nombre de gradins; c'est là sans doute qu'ils célébraient leurs rites et leurs mitotes. Il paraît qu'il avait été construit avec le plus grand soin, car on y trouve partout des pierres fort bien travaillées.

A côté, il y a une tour ou terrasse très élevée qui domine le fleuve qui coule au pied; un grand pan de mur s'est écroulé et a laissé à découvert l'entrée de deux caves très longues et très étroites et fort bien construites. Je n'ai pas pu découvrir dans quel but ni à quoi elles ont pu servir. Il y a un escalier qui descend jusqu'au fleuve par un grand nombre de marches.

On y voit encore beaucoup d'autres choses qui démontrent que ce pays a été habité autrefois par une nombreuse population civilisée et assez avancée dans les arts. J'ai cherché de toutes les manières possibles à apprendre des Indiens par qui ce monument avait été construit, et tout ce que j'en ai pu tirer en interrogeant leurs vieillards, car dans tout le pays il ne reste plus de leur pays d'anciens livres, et le seul que je connaisse est en ma possession, tout ce que j'en ai pu tirer est donc que ces édifices ont été construits par un puissant seigneur venu de Yucathan, qui au bout de quelques années est retourné dans son pays, en le laissant entièrement désert. C'est ce qu'il y a de plus vraisemblable, car la tradition rapporte que les habitans de Yucathan ont conquis autrefois les provinces d'Ayatal, Lacandon, Verapaz, Chiquimula et Copan. Il paraît aussi que les édifices ressemblent à ceux que les premiers Espagnols ont découverts dans le Yucathan, où il y avait des figures d'évêques et d'hommes armés ainsi que des croix.

De cet endroit, je retournai à Guatemala, parce que quelques membres de l'audience étant tombés malades, on n'était plus en nombre suffisant pour expédier les affaires. Je traversai pour cela des endroits où le climat est très rude et le chemin presqu'impraticable; on y trouve les plus beaux pins, chênes, cèdres, ciprès et autres arbres qu'il y ait dans toute la province.

Voici tout ce que j'ai vu de remarquable dans la visite que j'ai faite par ordre de V. M. Je ne dis pas à Votre Majesté tout ce que j'ai appris touchant l'ancienne idolâtrie des Indiens, parce qu'il faudrait des volumes, et que j'en ai oublié la plus grande partie; mais je pourrai le faire si V. M. le juge utile à son service, au moins de manière à prouver ma bonne volonté.

Que Dieu conserve la personne de V. M., augmente ses états, etc.

Dans cette ville de Guatemala, le 8 mai 1576.

Le licencié Palacios.

RELATION

DE FRÈRE JÉROME D'ESCOBAR,

PRÉDICATEUR DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN, PROCUREUR GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE POPAYAN, QUI A ÉTÉ LONG-TEMPS COMPAGNON DE L'ÉVÊQUE DE CETTE PROVINCE,

Dans laquelle

IL REND COMPTE A S. M. DE L'ÉTAT DES PAYS QUI FORMENT LE GOUVERNEMENT DE POPAYAN, DES INDIENS QUI L'HABITENT, ET DES MOYENS DE L'AMELIORER TANT AU SPIRITUEL QU'AU TEMPOREL.

Traduit sur le manuscrit inédit qui se trouve dans la bibliothèque de M. Ternaux-Compans.

Cette province est appelée Popayan parce que, avant l'arrivée des Espagnols, la capitale, qui a aussi conservé ce nom, était gouvernée par un Cacique nommé Popayan, dont le frère, très vaillant homme de guerre, se nommait Calambar. Cette province fut conquise par deux chefs principaux : Sébastien de Benalcazar, que Votre Majesté en fit gouverneur (adelantado) en récompense de ses services, et Pasqual de Andagoya. Il y a quarante-six ans qu'elle a



été soumise avec beaucoup de dangers et de fatigues, car les Indiens qui l'habitent sont très vaillans, et le pays est généralement montagneux et stérile, ce qui rendait l'entreprise difficile.

Cette province de Popayan commence à Otavalo, qui est à environ vingt lieues de Quito et s'étend jusqu'à Santa-Fe de Antiocha, ce qui fait deux cent trente lieues; et dans tout ce pays les chemins sont si difficiles qu'il est, la plupart du temps, impossible d'aller à cheval. Il faut aussi traverser plusieurs rivières très difficiles.

Les villes qui dépendent de ce gouvernement sont : Saint-Juan de Pasto, Almaguer, Chapanchica, Agreda, Iscanze, Timana, Saint-Sébastien de la Plata, Popayan, Santiago de Cali, Guadalaxara de Buga, Carthago, Toro, Cazeres, Anzerma, Arma, Caramanta, Santa-Fe de Antioquia.

De Pasto à Almaguer il y a vingt-deux lieues, et quoique le chemin soit très mauvais on peut le faire à cheval. De Pasto à Chapanchica il y a vingt quatre lieues de pays désert et inculte; d'Almaguer à Popayan vingt-quatre lieues par des montagnes très escarpées; d'Almaguer à Iscanze vingt lieues de chemin exécrable. On trouve sur cette route un passage si froid que tous les ans il y périt du monde. De Popayan à Saint-Sébastien de la Plata, trente lieues de mauvais chemin. De là à Timana, dix lieues. De Popayan à Cali, vingt-deux lieues de bon chemin, par un pays agréable et cultivé, mais dangereux en

hiver, parce qu'il faut traverser beaucoup de rivières sur lesquelles il n'y a pas de pont. De Cali on va au port de Buenaventura; c'est là que l'on débarque les marchandises que l'on fait ensuite porter par des Indiens, car le chemin est si mauvais qu'il est impossible d'y faire passer des chevaux. Cette ville est située sur une rivière que remontent les barques qui viennent de Panama qui en est à cent cinquante lieues. Il y a huit lieues de la ville à l'embouchure du fleuve; il n'y a que trois Espagnols qui y demeurent, car c'est un pays presque inhabitable, couvert de forêts, très chaud et rempli de moustiques qui sont insupportables. Ces trois Espagnols sont un commandant, nommé par le gouverneur, pour recevoir, au nom de Votre Majesté, les marchandises qui y arrivent; et deux soldats qui servent à aller en donner avis à Cali où réside le gouverneur, car c'est par là qu'arrivent les dépêches et les ordres de Votre Majesté. C'est donc à cela que servent les soldats et à tenir compagnie au commandant. Comme le chemin est détestable et entièrement impraticable pour les chevaux, on a soin de choisir des soldats bons piétons pour donner promptement avis au gouverneur de l'arrivée des vaisseaux. Les habitans de Cali envoient alors les Indiens de leur répartimientis, qui sont dispersés dans plus de trente lieues de montagnes, et ce sont eux qui transportent sur leurs épaules toutes les marchandises qui viennent dans ce pays. Ces deux soldats et le commandant mènent



la vie la plus triste; ils ont cent piastres de gages, et le commandant deux cents.

De Cali à Guadalaxara de Buga, il y a douze lieues de chemin plat. De Buga à Toro, il y a trente lieues sur lesquelles il y en a quinze qu'on ne peut faire qu'à pied. De Toro à Cazeres, vingt-cinq lieues de pays très sauvage. De Buga à Carthago, trente lieues de chemin plat que l'on peut faire à cheval, mais il est entièrement désert, parce que les Indiens de ces vallées ont tous péri. De Carthago à Anzerma, douze lieues de chemin très difficile, il faut passer une rivière très considérable que l'on nomme Cauca, que l'on traverse avec des canaux; les chevaux passent à la nage après qu'on leur a ôté leur charge ou leur selle; mais ils sont très exposés. D'Anzerma à Arma, vingt lieues de mauvais chemin. D'Arma à Caramanta, quatorze lieues de très mauvais chemin. De là à Antioquia, il y a cinquante lieues à travers un pays entièrement désert; il faut emporter de quoi manger pour les hommes et pour les chevaux. Le pays est tellement coupé de montagnes, de marais, de fondrières et de rivières que les voyageurs mettent souvent deux mois à faire cette route, car il faut quelquefois attendre jusqu'à quinze jours qu'une rivière soit assez basse pour pouvoir la passer à gué. C'est à Antioquia que finit la province de Popayan et que commence celle qui s'étend entre la rivière de la Magdeleine et celle de Saint-Juan dont Votre Majesté a donné le gouvernement au capitaine Gaspar de Rhodas.



De la ville de Pasto.

La ville de Saint-Juan de Pasto (pâturage) a un nom qui lui convient parfaitement bien, car elle est située au milieu de pâturages excellens pour les bestiaux; elle est très abondante en vivres, le climat en est sain et agréable, car il y fait froid toute l'année; ce n'est pas un froid qui soit désagréable, il est comme celui d'Espagne. L'été a lieu au mois d'octobre et l'hiver au mois d'août, parce qu'il pleut pendant deux ou trois mois. Ce n'est pas que la température soit différente, mais dans ce pays on appelle hiver la saison des pluies. Cette ville est située sous la ligne, ainsi les jours et les nuits y sont toujours égaux. Elle est bâtie au milieu d'une plaine où l'on trouve de l'eau en abondance. Il y a une rivière et des sources; les vivres y sont en abondance, et il y a un grand nombre d'Indiens; on peut même dire que c'est l'endroit de toute la province de Popayan où ils se sont le mieux conservés; mais cependant ils sont bien diminués, car depuis la visite faite en 1559, sous le gouvernement de Luis de Gueman, par le licencié Thomas Lopez, membre de l'audience de la Nouvelle-Grenade, visite à laquelle j'ai assisté, la population est tombée au moins de la moitié. A cette époque il y avait 20,000 Indiens dans la ville de Pasto, et je ne crois pas qu'aujourd'hui il y en ait 8000. Ils sont distribués en

vingt-huit commanderies qui appartiennent au capitaine Rodrigo Perez, à Diego de Benavidez, Sébastien de San-Domingo, au capitaine Aumada, etc. dont le gouverneur doit avoir envoyé une liste exacte à Votre Majesté.

Cette ville de Pasto est la meilleure et la plus grande de toute la province, car, quoiqu'elle ne compte que vingt-huit chefs de famille, qui en possèdent, comme je l'ai dit, tous les Indiens, il y vient tant de marchands et de soldats qu'il y a toujours 200 ou 250 Espagnols. Quoique cela paraisse peu de monde, cela ne laisse pourtant pas de faire une population considérable, parce que tous les Espagnols, ou du moins presque tous, ont un grand nombre d'esclaves et de serviteurs. Pour tout ce monde-là il n'y a qu'un seul écrivain, qui est en même temps celui des mines; il ne peut donc satisfaire aux besoins, et il serait nécessaire que Votre Majesté en nommât un second. La juridiction de cette ville est divisée, car elle est gouvernée au temporel par l'évêque de Popayan, et au spirituel par l'évêque de Quito, ce dont celui de Popayan se plaint depuis bien long-temps, car il prétend que cette ville doit dépendre de son diocèse et non de celui de Quito; qu'elle est plus près de sa cathédrale, et il donne encore beaucoup d'autres raisons. L'évêque de Quito envoie dans cette ville un curé qui est ordinairement un des chanoines de sa cathédrale, parce que cette place est plus avantageuse, car elle rapporte

près de mille péesos d'or. On pourrait nommer un bénéficiaire et laisser le curé qu'a nommé l'évêque. Il y a assez pour deux, et alors la place se ferait très bien.

Il y a dans cette ville de Pasto trois couvents : un de Saint-François, un de Saint-Dominique et un de Notre-Dame de la Merci. Ils sont très petits et très pauvres, car comme tous ceux qui sont ici ne pensent qu'à retourner en Espagne après avoir fait fortune, personne ne pense à faire de fondation pieuse pour perpétuer sa mémoire. Il n'y a donc dans chaque couvent que trois ou quatre religieux. Chaque couvent a une ou deux missions dans un rayon de douze ou quinze lieues et le salaire qu'on donne aux missionnaires fait vivre tout le couvent. Mais relativement à ces missions, il existe un grand abus, ainsi qu'au Pérou et dans la Nouvelle-Grenade ; il n'a pas encore été signalé à Votre Majesté, et cependant il est absolument nécessaire qu'il soit réformé. Je veux parler du réglement qui oblige tous les religieux qui sont curés dans des villages d'Indiens à se rendre à leur couvent à l'époque des grandes fêtes de l'année pour aider à les célébrer dignement. Voici l'inconvénient que cela produit :

1° Ces Indiens sont encore très peu instruits dans notre sainte foi catholique, si les curés s'absentent aux grandes fêtes, qui restera pour prêcher et catéchiser ?

2° Ces Indiens sont si brutaux qu'à la moindre

absence de leur pasteur ils oublient plus en trois jours qu'on n'a pu leur enseigner en dix ans.

3° Ils profitent de l'absence du curé pour célébrer ce qu'ils nomment leurs tagues ou danses générales. A cette occasion toute la population se réunit sur la place du village; on apporte de grandes jarres de vin de maïs avec lequel ils s'enivrent. Ces orgies durent quelques fois pendant trois jours et trois nuits sans interruption, et pendant ce temps ils font des offrandes au démon et célèbrent leurs anciens rites. Quand ils sont ivres ils se tuent les uns les autres et commettent une foule d'infamies, car le père ne respecte pas sa fille, ni le frère sa sœur, et ils commettent ainsi des incestes épouvantables. C'est pourquoi les religieux chargés de les instruire ne devraient jamais s'absenter, et il serait utile que Votre Majesté l'ordonnât, et s'ils ne veulent pas s'y soumettre il vaut mieux supprimer des missions que leur désobéissance rend inutiles.

Il y a dans cette province onze missionnaires, dont chacun reçoit de Votre Majesté 400 pesos d'or. Les dîmes payées par les Espagnols en produisent 1200, et il serait fort utile que Votre Majesté consentît, sur cette somme, à payer un protecteur des Indiens; car dans un pays bien organisé il faut un magistrat chargé de défendre les droits des mineurs et les Indiens sont dans le même cas.

La ville d'Almaguer.

Cette ville fut ainsi nommée par le licencié Francisco Brizeno, qui la fonda il y a trente ans, parce qu'il était natif d'Almaguer, dans la Manche. Elle est bâtie à une grande hauteur et environnée de hautes montagnes; c'est pourquoi elle est exposée à des vents très violens; elle est traversée par une petite rivière dont l'eau est excellente. Son climat est très agréable et très sain; mais les vivres y sont rares, parce qu'il n'y a presque plus d'Indiens, car, comme ceux qui les avaient en commanderie ne savaient comment en tirer parti, ils les ont employés aux mines qui sont fort riches en or, de sorte que de 15000 qu'il y avait quand les Espagnols entrèrent dans cette province, il en reste à peine 2000, répartis entre quatorze personnes qui sont : Juan Galligos, Antonio Hermandez, Francisco Ruiz, Pedro Godino, Pedro Nunez, Gaspar Alvarez, Alonzo Xuarez, Cosme de Torres, Juan de Gabiria, Juan Lopez Paladinas, Alonzo Perez et une nommée Marie Hernandez, veuve de Louis Midelos, Portugais. La famille de ce dernier a causé le plus grand mal aux Indiens; car sa femme, qui est de sang mêlé, est très cruelle. Comme dans ce pays on n'a pas encore aboli le service personnel, elle a dans sa maison des Indiens et des Indiennes qu'elle traite plus mal que des esclaves; et quand les malheureux parviennent à



s'échapper, on va les chercher dans leurs villages et on leur fait subir les châtimens les plus barbares.

Ce Louis Midelos a laissé deux fils qu'il a eus avec des Indiennes, qui sont des hommes d'une quarantaine d'années et un petit-fils d'environ vingt-cinq ans; et ces trois hommes sont vraiment le fléau des Indiens. On a aussi porté contre eux une accusation de sorcellerie. Quand ils ont besoin d'argent, ils prennent un Indien et le fustigent jusqu'à ce qu'il leur ait donné tout ce qu'il possède. Si, au contraire, les Indiens le donnent de bonne volonté, ils leur permettent de célébrer leurs danses et leurs orgies, et souvent même ils y ont pris part, quittant le costume espagnol pour prendre celui des Indiens, et se mettant de faux cheveux, parce que les Indiens les portent longs. En un mot, tous les moyens leur sont bons pour se procurer de l'or. Ils habitent toujours le village de leurs Indiens qui se nomme Panzitara, à deux lieues d'Almaguer.

La richesse et l'influence de leur père, qui est lieutenant du gouverneur a toujours empêché l'audience de Quito d'en faire justice. Dans toute cette province de Popayan, on n'observe nullement les ordonnances de Votre Majesté sur le service personnel. Tel habitant qui n'a que vingt-cinq familles en commanderie, a sept ou huit Indiennes dans sa cuisine et pour servir sa femme, quelques-unes pour ses enfans, huit ou dix hommes pour le service extérieur de sa maison, et il envoie le reste aux mines

et cet homme, avec ses vingt-cinq esclaves, se fait servir comme s'il en avait vingt-cinq mille, et les maltraite comme un véritable tyran. Quand les officiers de Votre Majesté veulent y porter remède, il se justifie avec une ordonnance qui permet d'avoir dans sa maison, pour le service, des Indiens de bonne volonté, et il menace de mort tous ceux de ces malheureux qui oseraient réclamer.

Cette ville d'Almaguer est très riche : on en tire tous les ans plus de trente mille pesos d'or. A trois lieues de là, il y a des mines qui sont généralement connues sous le nom de mines de la Conception, où il y a ordinairement deux mille Indiens ou nègres occupés à travailler. Ils viennent par bandes des villages voisins.

Il y a à Almaguer six prêtres, qui sont répandus dans un district d'environ trente lieues, et travaillent à la conversion des Indiens. Il y a une assez belle église que j'ai fait construire il y a trente deux ans, quand j'ai été chargé de visiter le diocèse. Cette ville augmentera certainement, parce que tous les jours on y découvre de nouvelles mines ; il serait bien nécessaire d'y établir un protecteur des Indiens.

Ville de Popayan.

Il y a dans cette ville vingt chefs de famille espagnols ; elle est bâtie dans une plaine dont l'air est très sain, et traversée par une petite rivière dont



l'eau est excellente. Le climat en est merveilleux, car on croirait être toujours au mois de mai. Les jours et les nuits sont presque entièrement égaux pendant toute l'année, car cet endroit n'est situé qu'à quarante lieues de la ligne : ainsi la différence n'est jamais de plus d'une demi-heure. Le pays est très humide pendant la saison des pluies ; il est très exposé aux orages, et le tonnerre y tombe souvent. Le blé d'Espagne y vient très bien, et le maïs de cette province est le meilleur de toutes les Indes ; la viande et les fruits y sont en grande abondance : si on n'y trouve pas tous ceux d'Espagne, cela provient uniquement de la négligence des habitans, qui n'ont pas pris la peine de les cultiver. Il y a environ 4,500 Indiens répartis entre les vingt bourgeois de la ville ; il y en avait plus de 12,000 il y a vingt ans. Ces Indiens sont très doux et très dociles ; mais il y en a dans les environs de très guerriers qui font beaucoup de mal aux Espagnols : ils leur ont enlevé beaucoup de leurs Indiens pour les dévorer. On tire tous les ans de cette ville plus de 40,000 pesos d'or. En comptant les marchands et les autres personnes qui n'y sont qu'en passant, il y a dans cette ville plus de 100 Espagnols. C'est là que réside l'évêque, et que Votre Majesté vient d'ordonner de construire une cathédrale dont elle paiera un tiers, les espagnols un tiers et les Indiens le reste. Les prébendes de cette église sont très mauvaises et ne rapportent pas 300 piastres ; l'évêché n'en vaut pas 2,000.

La ville de Chapanchica.

Cette ville est très peu considérable; elle est située dans un pays chaud et par conséquent malsain. Il y a un millier d'Indiens que douze Espagnols ont en commanderie; ils sont dispersés dans un rayon de dix lieues. Ce pays produit beaucoup d'or. Les naturels sont peu nombreux et peu intelligens. On tire environ 8,000 pesos d'or par an de ce district.

Votre Majesté saura que dans toute cette province, les marchandises d'Espagne sont à un prix beaucoup plus élevé que dans toutes les autres, à cause de l'énormité des frais de transport. Une outre de vin d'Espagne qui ne pèse pas plus de vingt-cinq livres vaut 16 piastres; la même quantité d'huile, 24 piastres; une livre de savon, une piastre; et une aune de drap noir, dix ou douze.

La ville de Mocoa, que l'on nomme aussi Agreda.

Cette ville a été fondée il y a neuf ou dix ans, par D. Pedro de Agreda, fils du licencié de Agreda, du conseil de Votre Majesté, qui lui donna son nom. C'est un pays très chaud et très aride, habité par dix Espagnols qui ont au plus huit cents Indiens en commanderie; ils habitent dans un rayon de quinze lieues. On trouve dans cet endroit de l'or très fin; la ville est adossée à une montagne, loin de la route, de sorte qu'il est très difficile d'y arriver. Loin d'aug-



menter : elle tend à diminuer; car elle est située dans un pays si misérable que tout le monde est effrayé d'y aller; comme elle est tout-à-fait dans l'intérieur des terres, les habitans n'ont de communication avec personne et y mènent une vie très misérable.

La ville d'Iscanze.

Il y a dix ans que cette ville a été fondée; les Indiens y sont très bons; il y en a environ 2,000, répartis entre dix-sept bourgeois, la plupart métis et mulâtres, gens qui n'ont ni dieu ni patrie. Comme on n'a pas encore trouvé de mines dans ce pays, ils ont envoyé leurs Indiens aux mines d'Almaguer, où il en est mort un grand nombre. Le pays est si mauvais qu'on ne peut y entrer qu'à pied, et en passant par un défilé de près de trois lieues, qui est si froid et si désert, qu'il y périt souvent des Espagnols et des indiens.

La ville de Timana.

Cette ville fut fondée, il y a environ quarante ans, par le gouverneur Benalcazar; elle était très prospère dans les commencemens; mais les Espagnols ont détruit tant d'Indiens par la guerre et par l'esclavage, que de 20,000 il n'en reste pas 700, qui sont répartis entre douze Espagnols. Le pays est très fertile et jouit d'un excellent climat. Comme il n'y a pas de mines dans le pays, le principal revenu des

habitans consiste dans le commerce des confitures, car on y trouve d'excellens fruits et du miel en abondance; ils en font surtout avec une espèce d'amande, nommée mani, que l'on trouve dans le pays; ils en font aussi des espèces de nougats. Ils envoient vendre tout cela aux mines d'Almaguer et dans les autres endroits où il y a des mines, ainsi que des bâtons très joliment peints de diverses couleurs que savent fabriquer leurs Indiens.

Ils ont aussi des plantations de coca, herbe dont la feuille est plus petite que celle du rosier, et que les Indiens aiment tant qu'ils sacrifient tout pour en avoir. Les Indiens filent aussi une espèce d'herbe que l'on nomme pita, dont ils tirent un fil de la plus grande finesse très estimé des femmes espagnoles, qui en font des broderies et des dentelles; la livre se vend quelquefois jusqu'à huit ou dix piastres. Les habitans n'ont pour vivre que ce petit commerce, et cependant le climat est si sain et si agréable qu'ils ne veulent pas émigrer. On y tient tous les jeudis un marché où l'on vend de toutes les marchandises dont je viens de parler, et les Indiens en apportent tous les ans pour plus de 10,000 piastres.

Ville de Saint-Sébastien de la Plata.

Cette ville a été presque entièrement détruite par des Indiens très féroces qui habitent les environs, et qui n'ont pas déposé les armes depuis quarante ans



Ils mangent de la chair humaine, sont très braves et très exercés à la guerre et tourmentent beaucoup les habitans de cette ville, parce qu'au moment où on y pense le moins, ils font une incursion, brûlent les maisons, enlèvent les troupeaux et tuent tous les Espagnols qu'ils rencontrent. Enfin on a été obligé d'environner la ville d'une double muraille, et c'est peut-être la seule de toutes les Indes pour laquelle on ait été obligé de prendre cette précaution. Il y a dans cet endroit des mines d'argent aussi riches que celles de Potosi ; mais les habitans sont tellement harcelés par les Indiens, qu'ils ne peuvent y travailler. De plus de 17,000 Indiens qu'il y a eu dans cet endroit, il n'en reste guère que 600. Le pays est très bon ; mais les habitans sont si pauvres qu'ils ne peuvent payer un curé, et ils n'ont qu'un vieux prêtre qui leur dit la messe par charité.

La ville de Santiago de Cali.

Le climat de cette ville est chaud et par conséquent malsain ; les Indiens qui y viennent des autres provinces y tombent malades. La ville est traversée par une belle rivière. Cette ville était très florissante dans les premiers temps qui suivirent la conquête ; il y a eu jusqu'à 600 Espagnols et un très grand commerce, tant à cause du port de la Buonaventura qui en dépend, que parce qu'il faut passer par là pour aller de la Nouvelle-Grenade au Pérou, car il n'y a

pas d'autre route par terre que celle-là, qui commence dans les plaines du Venezuela, et va jusqu'à Santiago de Chili, ce qui fait 1,800 lieues de pays, où l'on trouve partout des Espagnols et des Indiens qui sont les serviteurs de Votre Majesté; et c'est parce que la ville de Cali est située sur cette route qu'elle est devenue importante. On y trouve un grand nombre de chevaux et de bestiaux; la vallée dans laquelle elle est située a quinze lieues de large et quarante de long; elle est traversée dans toute sa longueur par une très belle rivière, nommée le Cauca, de laquelle on a déjà tiré beaucoup d'or. Il y a une fonderie d'or et une caisse royale.

Il y avait autrefois 30,000 Indiens dans cette ville; mais il n'en reste pas plus de 2000, qui sont répartis entre une trentaine d'Espagnols qui en possèdent aussi dans ce que l'on nomme les montagnes de Cali, du côté de la Buenaventura. Ces Indiens, au nombre d'environ 700, sont dispersés dans un espace d'une vingtaine de lieues dans les montagnes les plus sauvages qu'il y ait au monde; ce sont les meilleurs, les plus dociles et les plus fidèles de toutes les Indes : ils vivent parfaitement ensemble; si un des leurs vient à perdre un objet quelconque, ils le rapportent, quel que soit son poids, jusqu'à la porte de sa maison, et personne autre n'y touche. Ils ne se sont jamais révoltés depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols. S'ils en rencontrent un à pied dans la montagne, où l'on ne peut aller autrement, et qu'il

leur paraisse fatigué, ils font une espèce de brancard avec les longs bâtons qui leur servent à franchir les torrens et les mauvais pas, et le portent à quatre ou cinq jusqu'à leur maison où ils lui donnent à manger et tout ce dont il a besoin. Ils sont si fidèles que depuis quarante-quatre ans qu'ils traversent les montagnes avec des marchandises, on n'a pas perdu une épingle. Ils sont si bons, et ont si peu de malice qu'on ne peut s'empêcher de les aimer. Il y avait autrefois plus de 6000 Indiens dans la montagne; mais la fatigue les a presque tous détruits; car chaque Indien est obligé de faire deux ou trois voyages par an pour le compte de son maître. Comme on ne peut rien prendre à ces pauvres indiens qui n'ont rien, on leur prend leur personne en leur faisant faire trois fois par an une route de vingt-cinq lieues, chargés d'un poids de deux arabes, et l'alcaïde du port les force encore à en faire d'autres, et leur donne en paiement, au lieu des trois pesos d'or qu'il leur devrait, une arrobe et demie de sel, qui ne lui coûte pas une piastre. On est obligé de charger ainsi ces pauvres Indiens, parce que les montagnes sont si escarpées qu'il est impossible d'y faire entrer un cheval. Quelques habitans de Popayan ont proposé de lever cette difficulté en établissant une nouvelle route par laquelle les bêtes de somme pourraient passer, et de faire travailler les naturels aux mines d'or que l'on a découvertes en 1579; mais les habitans de Cali sont parvenus à

l'empêcher jusqu'à présent, pour conserver le monopole du commerce de la Buenaventura.

Les religieux de la Merci viennent de fonder une nouvelle mission à Saint-Augustin; les Indiens y sont doux et soumis, et l'on y trouve du punia en abondance.

Ville de Guadalajara de Buga.

Cette ville est située sur les rives du Cauca, à dix lieues plus bas que Cali; il y a vingt-trois ans qu'elle a été fondée par Luis de Guzman, gouverneur de cette province; je l'accompagnai dans cette occasion, car il était mon oncle. Les Indiens résistèrent bravement et tuèrent beaucoup d'Espagnols. Il y a maintenant environ 3,000 Indiens dans cette province, dont une partie est plate et l'autre montagneuse, répartis entre vingt-cinq Espagnols. Ce pays est si pauvre que la cure ne vaut pas 400 piastres; il est très chaud et rempli de moustiques; il y fait toute l'année aussi chaud qu'en Espagne pendant la canicule. On y trouve de l'or en grains parfaitement purifié, non par la main des hommes, mais par celle de Dieu : on peut le porter directement de la rivière où on le trouve à la monnaie royale. On a trouvé des grains qui pesaient un demi marc, et même un marc; mais le poids ordinaire est de quatre ou cinq castillans. On ne trouve jamais d'or si pur dans les mines. Il y a environ cinquante Espagnols dans cet endroit.

Ville de Tara.

Il y a environ neuf ans que cette ville a été colonisée par Melchior Velasquez; il y a environ 2,000 Indiens répartis entre vingt Espagnols, parmi lesquels il y a des mulâtres, des métis et d'autres gens qui ne méritent pas d'avoir des vassaux auxquels ils doivent enseigner les vérités de la religion qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes. Le climat est supportable; les chevaux ne peuvent pas y arriver, et il faut faire à pied plus de vingt lieues. Il y a de l'or en assez grande quantité; cependant on y mène une vie pénible, parce que c'est un pays nouveau et que les Indiens ne sont pas encore accoutumés aux travaux des mines. On ne trouve pas de curé qui veuille y aller, parce que les revenus sont trop faibles et que celui que l'on avait envoyé est mort de fatigue en route; et on ne peut envoyer de missionnaires aux Indiens qui n'auraient pas de quoi les nourrir. On n'a pour vivre que quelques charges de viande salée qu'on y envoie et qu'il faut ménager pendant un ou deux mois, jusqu'à ce qu'il en arrive d'autre, car on n'a pas encore découvert de route par où on puisse y envoyer des bestiaux. On mange du maïs bouilli en guise de pain, et encore on en manque souvent. On y éprouve toutes sortes de misères; ceux qui sont mariés n'osent faire venir leurs femmes, de peur qu'elles ne meurent de faim. Il n'y a donc que vingt-

quatre hommes, et les femmes habitent d'autres villes de la province. On tire tous les ans de cet endroit neuf ou dix mille pesos d'or.

Ville de Caceres.

Cette ville a été fondée il y a environ six ans par Francisco Redondo, fils du capitaine Antonio Redondo, de Cali. Les Indiens sont au nombre d'environ 3000; ils ne sont pas encore soumis, et il n'y en a pas vingt qui aient reçu le saint baptême; il n'y a pas de missionnaire. C'est un pays très montagneux; mais le climat en est généralement bon, et il pourra devenir très fertile. Il touche à la Mer du Sud, et quelques habitans prétendent qu'ils y trouveront un port qui sera meilleur que celui de Buenaventura et plus près de Panama. On ne tire d'autre avantage de ce pays qu'en y faisant de temps en temps une expédition, pour prendre des Indiens que l'on envoie aux mines.

Ville de Carthago.

Ce nom lui fut donné par quelques soldats natifs de Carthagène qui y furent établis par son fondateur, Robledo, que le gouverneur Benalcazar fit prisonnier dans la suite, et auquel il fit trancher la tête. Benalcazar fut pour ce fait condamné à mort par le licencié Briceño, qui visita le pays en 1553, en qualité de juge de résidence. Il en appela à Sa Majesté;

mais il mourut à Carthagène en se rendant en Espagne.

Ce fût en 1544 que cette ville fut fondée; elle est environnée de si épaisses forêts de bambous qui s'étendent à dix lieues à la ronde, que l'on n'aperçoit la ville qu'en y entrant. Le climat de cette ville est excellent; il n'est ni trop chaud ni trop froid, et les Espagnols y jouissent de la meilleure santé; elle est traversée par une rivière dont l'eau est excellente. Les chemins sont très mauvais parce que les orages y sont fréquens et qu'il y pleut beaucoup; mais ces pluies sont loin d'être nuisibles à la santé. La plupart des maisons sont construites en bambou; les vivres y sont bons et abondans, et les habitans y mènent une vie agréable.

Il y eut dans les commencemens un grand nombre d'Espagnols qui s'établirent dans cet endroit, parce qu'ils avaient vaincu et soumis les Caciques d'une province voisine, qui se nomme Quenvaya et qui a quinze lieues d'étendue, dans laquelle il y avait plus de 20,000 Indiens qui étaient riches et vaillans, et qui devinrent esclaves des premiers habitans de cette ville, qui, presque tous, étaient des gentilshommes de familles connues. On tirait autrefois une grande quantité d'or de cette province.

Mais voici son état actuel, ou du moins celui dans lequel je l'ai laissée il y a neuf ans, après y avoir été deux ans. Il y a environ 1,500 Indiens qui sont très dociles et qui, par la miséricorde du Dieu tout

puissant, ont adopté notre sainte foi. Les Indiens et Indiennes qui sont dans la maison des Espagnols sont bien traités, et on a soin de les instruire dans les mystères de la religion. Il y a environ vingt chefs de famille espagnols qui y sont établis.

On y trouve une fonderie royale pour l'or de cette province et celui qu'on apporte des cantons voisins. Cartliago produit tous les ans environ 30,000 pesos d'or; on y est très religieux, et les femmes espagnoles ne manquent pas un seul jour d'aller à la messe avec toutes leurs servantes indiennes et fréquentent beaucoup les sacremens. L'or que l'on trouve dans ce canton est d'un titre très fin et excellent pour fabriquer des bijoux. Les bestiaux y sont très abondans et presque sans valeur. Il y a cinq ou six boutiques où l'on vend des marchandises d'Espagne. Il y a environ cinquante Espagnols, sans compter les femmes et les enfans.

Voilà ce qu'est aujourd'hui cette ville, et les Espagnols qui arrivent d'Europe sont bien étonnés en la voyant, car ils s'imaginent que les murs des maisons sont d'or et d'argent, et quand ils voient au contraire toutes les misères et toutes les fatigues qu'il faut supporter pour en gagner un peu, ils se désespèrent et nous disent en pleurant qu'on les a trompés, et que, s'ils avaient su ce que c'était, ils auraient mieux aimé aller aux galères que de passer aux Indes. C'est ce qu'on éprouve surtout dans cette province de Popayan, car il n'y a pas autre chose à faire que de

résider dans une de ces petites villes et d'amasser, avec beaucoup de peine, quelques piastres tous les ans; et comparer ce pays avec l'opulent Pérou, ce serait comparer un village des Asturies avec Madrid, la résidence de Votre Majesté. Le seul avantage de ce pays, c'est qu'il est très sain; depuis quarante-six ans que les Espagnols y sont établis, il n'y est pas entré un seul médecin, qui, presque tous, ont appris à la guerre à saigner et à bander des plaies; et avec tout cela ils se portent mieux et vivent plus long-temps qu'en Espagne. Il n'y a pas une auberge dans le pays, et les habitans sont si bons les uns pour les autres, qu'ils reçoivent et nourrissent gratuitement les étrangers tout le temps qu'ils s'arrêtent dans leur ville. Il arrive souvent que, touchés de cette bonne réception, ils s'arrêtent dans le pays et s'y établissent; et ceux qui sont plus ambitieux continuent leur route vers le Pérou où l'on peut arriver par terre, sans avoir besoin de s'embarquer.

Ville d'Ancerma.

Cette ville est située dans des montagnes qui ont la forme d'une cuillère, et que l'on nomme dans le pays la *Loma de Ancerma*; elle a été et est encore la ville la plus riche de la province. Quand les Espagnols y entrèrent, les Caciques étaient riches et puissans, et il y avait plus de 40,000 Indiens; mais ils ont été tellement détruits par un secret jugement de

Dieu, qu'il n'en reste pas 800. Comme les mines y sont très riches on y a amené une grande quantité de nègres, de sorte que les vingt-quatre Espagnols qui y sont en possèdent plus de 1000. On en tire tous les ans plus de 70,000 pesos; on y manque de vivres, on est obligé d'en faire venir. Le peu d'Indiens qui ont survécu sont assez tranquilles, car presque tout le travail est fait par des nègres. Les orages y sont fréquens et la foudre y tue souvent du monde. Il y a dans ce pays beaucoup de vieux Espagnols qui ont fait partie des premiers conquérans; il y a dans cette ville d'Ancerma, en comptant les voisins et ceux qui n'y sont qu'en passant, environ 130 Espagnols, et tous les jours il y arrive une grande quantité de marchandises d'Espagne, qui sont consommées par les espagnols et par les nègres.

La ville d'Arma.

Quand les Espagnols arrivèrent dans cet endroit, ils crurent avoir trouvé un nouveau monde, tant il y avait de richesse chez les Indiens et tant ils étaient nombreux, car, en 1542, on comptait dans cette province d'Arma plus de 80,000 Indiens dont il ne reste qu'environ 500 qui sont répartis entre neuf Espagnols. Le climat est très salubre, mais il y a très peu de commerce. Cependant, avec le peu d'Indiens qui sont restés, les Espagnols en tirent encore pour cinq ou six mille pesos d'or, ce qui leur donne

de quoi vivre; mais quoique le pays soit excellent et très riche en mines, le manque d'Indiens est cause qu'il tombe de plus en plus en décadence.

La ville de Caramanta.

Il n'y a que six ou sept Espagnols dans cet endroit, et de 25,000 Indiens il n'en reste guère que 400. Le pays est très sain et très fertile, mais il est pauvre par le manque d'Indiens. Mais il faut espérer que quand ce pays sera mieux connu en Espagne une grande quantité de personnes qui ont de la peine à y vivre à cause de la nombreuse population, se décideront à la quitter et à venir s'établir, pour les cultiver, dans les immenses royaumes, maintenant dévastés, du Nouveau-Monde. Il y a dans la seule vallée de Neyva, que j'ai visitée, plus de cent lieues d'excellentes terres remplies d'eaux abondantes, et qui fournissent les meilleurs poissons, du gibier de toute espèce; elle est entièrement déserte, parce que tous les Indiens ont péri et que les Espagnols ne viennent dans le Nouveau-Monde que pour être des seigneurs; mais, avec le temps, la nécessité, qui est la plus forte des lois, leur apprendra à travailler et à cultiver la terre, comme ils le font en Espagne.

Santa-Fe de Antiochia.

Cette ville est la dernière du gouvernement de Popayan; il y avait quand on la découvrit plusieurs

Caciques très puissans et plus de 100,000 Indiens; ils se faisaient réciproquement la guerre, et l'habitude de manger de la chair humaine était tellement enracinée chez eux, qu'il y avait des boucheries où on en vendait publiquement. Ils avaient l'habitude de clouer devant leurs maisons les têtes des ennemis qu'ils avaient vaincus et mangés. Il n'y avait pas de nation chez qui le démon eût plus de pouvoir, et il leur avait enseigné une chose effroyable, car ils engraissaient leurs propres enfans pour les dévorer dans leurs fêtes et dans leurs réjouissances, comme on engraisse des cochons de lait. Ce n'était pas par manque de vivres, mais par mauvaise inclination, et pour honorer le démon; et c'est pour cela, sans doute, que Dieu a permis que toutes ces provinces fussent désolées et dévastées d'une manière aussi complète; car ce n'est pas la sujétion à laquelle les ont réduits les Espagnols qui a été la cause de leur destruction, car celle de leurs Caciques était beaucoup plus dure, et les Indiens disent eux-mêmes qu'ils sont beaucoup mieux traités qu'ils ne l'étaient autrefois; et si dans quelques provinces on a commis des excès, ils ont du moins eu l'avantage de connaître la véritable religion.

De ce grand nombre d'Indiens il en reste environ 800. Il y a dans la province environ 600 esclaves noirs qui tous travaillent aux mines d'or, dans une fameuse montagne que les Indiens nomment Bùritica, d'où on a deja tiré de grandes richesses.

On en tire chaque année environ 50,000 pesos d'or. Il y a très peu d'ordre et de justice dans cette province, car l'entrée en est si difficile qu'il n'y a ni évêque pour le spirituel ni gouverneur pour le temporel, qui puissent réprimer les désordres. Il y a environ dix-huit habitans espagnols, qui sont, pour la plupart, des gens turbulens qui y protègent une quantité de gens sans aveu, qui viennent s'y réfugier comme dans une forteresse; car on ne peut y arriver qu'à pied, et seulement dans certaines saisons.

Voilà en peu de mots l'état actuel de cette province de Popayan, dont j'ai cru devoir rendre compte à Votre Majesté pour qu'elle puisse donner les ordres qu'elle jugera les plus convenables au bien de son service.

Je dois encore avertir Votre Majesté, pour l'acquit de ma conscience, que sur 300,000 castillans d'or que l'on tire tous les ans de cette province, on n'en apporte pas 130,000 tous les ans aux fonderies royales qui sont au nombre de deux à Cali et à Carthago, ce qui prive Votre Majesté du gain qui lui est dû; car on donne aux marchands une grande quantité d'or en poudre en paiement, et ils l'exportent dans cet état dans le nouveau royaume de Grenade ou dans la province de Quito. Là ils le donnent en paiement aux Indiens pour les étoffes qu'ils fabriquent, et ceux-ci l'emploient à faire des bijoux; de sorte que le droit du roi est entièrement perdu. Souvent même cet or est entièrement perdu

à cause du mauvais état des chemins. Un marchand de Quito, nommé Pedro de la Concha, a dernièrement perdu ainsi 20,000 pesos d'un seul coup, car le mulet qui les portait fut entraîné par le courant en traversant une rivière, et on n'a jamais pu le retrouver.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que quand cet or est une fois entre les mains des Indiens il ne reparaît jamais; car ils ont encore conservé une grande partie de leurs anciennes superstitions, et vont l'offrir au démon, les uns sur de hautes montagnes, les autres dans des lacs qui lui sont consacrés; car ils ont toujours eu pour habitude de lui offrir ce qu'ils aimaient et estimaient le plus.

C'est pour cela que l'on ne considère pas assez l'importance de ce pays; car, comme il est notoire que l'on ne doit estimer la valeur d'une province que d'après ce qu'elle rapporte à son souverain, il est clair que l'on apprécierait davantage celle-ci si on savait tout ce qu'elle rapporte, et au lieu de donner 30,000 pesos à Votre Majesté, elle ne lui en donne pas 12,000. (L'auteur entre ici dans le détail de toutes les mesures qui pourraient empêcher la contrebande de l'or en poudre, ce qui me paraît pouvoir être supprimé sans inconvénient.)

Les mêmes abus existent aussi dans le nouveau royaume de Grenade, dans celle de la Véragua où la plus grande partie de l'or passe entre les mains des nègres marrons qui font le commerce de contre-

bande avec les Portugais et les Français, dans celle de Quito, au Pérou et au Chili. (L'auteur termine par solliciter longuement du roi un secours pour bâtir des églises et acheter des ornemens pour les villes qui sont trop pauvres pour faire cette dépense.)

Le document original se trouve à Simancas, Salle des Indes. Descripciones y poblaciones liasse 3. La copie fut faite par ordre de Muñoz, le 3 septembre 1782.

Pour compléter la description de cette province, j'ajouterai ici quelques fragmens extraits par Muñoz, d'un manuscrit de la bibliothèque de S.-Acacio de Séville.

Le manuscrit dont sont tirés les extraits qui suivent n'a pas de titre; mais, dans le cours de l'ouvrage, il est désigné sous le titre d'*Espejo de Variedades* (Miroir de variétés). On y voit qu'il fut écrit à Saint-Domingue, en 1575. L'auteur avait visité Quito et Popayan; il avait d'abord été soldat et fut ensuite pendant quatorze ans au service de l'évêque de Popayan. Il avait été aussi maître d'école et mineur. Il y avait déja vingt-huit ans qu'il était en Amérique quand il écrivit son livre, et, par conséquent, il y avait passé vers 1547. Il paraît que l'auteur avait écrit deux autres ouvrages intitulés l'un *Acaecimientos notables* (Evénemens remarquables),

et l'autre *Razonamientos y Embajadas* (Discours et Ambassades); mais j'ignore s'ils existent encore. (Note de Muñoz.)

I. Le premier qui découvrit, colonisa et conquit la province de Popayan ou de Benalcazar, se nommait Sébastien de Benalcazar, et était un des capitaines de François Pizarre. Il nomma cette province de Benalcazar, parce qu'il était natif d'un village d'Estramadure qui porte ce nom. On lui donna le second parce que le principal Cacique, seigneur de toute la province, se nommait Popayan. Sa capitale, qui est encore aujourd'hui celle du pays, portait le même nom. Elle est aussi devenue le siége d'un évêché.

Les Espagnols qui conquirent cette province vers l'an 1533 souffrirent beaucoup par la fatigue, la famine et les attaques des Indiens. Ce pays est très montagneux, coupé de beaucoup de rivières, et un des plus riches en or qu'il y ait dans toute l'Amérique; car, quoiqu'il ait plus de 300 lieues de long, il n'y a pas de village, de rivière, de ruisseau ni de montagne où l'on n'en trouve en abondance et de très fin. L'on en a tiré et l'on en tire tous les jours une immense quantité.

Les habitans de cette province sont idolâtres et très sauvages; ils sont si cruels qu'ils se dévorent les uns les autres. Ils sont adonnés à l'ivrognerie et à la magie; ils invoquent le démon et lui parlent; ils vont tous nus et n'ont aucun sentiment de pu-



deur, et, dans beaucoup de cantons, ils montrent même leurs parties naturelles. Ils sont vils, poltrons, menteurs, incrédules, et on leur fait facilement croire tout ce que l'on veut; ils n'ont aucun sentiment de charité : chez beaucoup de tribus, quand quelqu'un tombe dangereusement malade, il est abandonné de tout le monde, même de son père et de sa mère, de ses frères et sœurs, de ses enfans et de ses amis. Ils désertent la maison ou le transportent dans une autre. Nul ne pense à le soigner ni à lui porter à boire et à manger; il faut qu'il meure ou qu'il guérisse tout seul. Quand un Indien vient à mourir on enterre avec lui tout ce qu'il possède; quelquefois même une partie de ses femmes et de ses esclaves pour qu'il soit servi dans le pays où il va. Mais on ne fait cela que pour les principaux caciques.

Au lieu de pleurer, ils célèbrent les funérailles par des chants et des danses, et en s'enivrant jusqu'à tomber par terre. Cela dure quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits, selon le rang du défunt. Quelquefois ils enterrent les morts : souvent aussi ils suspendent les cadavres à la fumée et les conservent après les avoir fait ainsi sécher.

Dans leurs guerres ils se servent de casse-têtes d'un bois de palmier noir et très dur et d'une brasse et demie de long, qu'ils nomment macanas; ils sont larges de quatre doigts et affilés des deux côtés, et ils les tiennent à deux mains. Ils s'en servent

avec tant de force et d'adresse qu'ils peuvent tuer un homme d'un seul coup. Ils ont aussi des javelots de ce même bois, dont ils font durcir la pointe au feu; ils traversent souvent un homme de part en part. Ils font encore de ce même bois des espèces de piques très dangereuses qui ressemblent à nos hallebardes. Ils se servent aussi de frondes pour lancer des pierres.

Les Indiens mangent leurs prisonniers et mettent leurs têtes sur une grande perche qu'ils plantent en guise de trophée devant la porte de leur habitation. Ils écorchent les cadavres de leurs ennemis, remplissent les peaux de cendre et les conservent appuyées contre les parois de leurs cabanes. Ils se servent aussi quelquefois de ces peaux pour recouvrir des tambours. Quand ils marchent au combat ils poussent de grands cris et font un bruit effroyable avec des flûtes, des trompettes et une espèce de grand coquillage qu'ils nomment fotutos, qui s'entendent de très loin. Dans cette occasion ils portent des panaches de plumes de perroquets, qui sont très nombreux dans ce pays, et des colliers d'or, et sur l'estomac une plaque d'or de la grandeur d'un plat, qui leur sert de cuirasse et qu'ils nomment *patenas*. Ils ont tout le reste du corps nu et le peignent en noir, en rouge et en jaune. Quand ils sont réunis en troupe ils font un assez bel effet, et peuvent même effrayer ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Ils ont des cérémonies très différentes pour le



mariage. Dans quelques parties de la province, la mère d'une vierge doit faciliter avec ses doigts la prise de possession avant de la livrer à son mari. Dans d'autres, celui qui veut se marier doit avoir eu commerce avec toutes les filles à marier du canton ; il offre à leurs pères et à leurs parens un grand festin qui dure quinze ou vingt jours, et chaque nuit il en essaie une nouvelle et il finit par prendre pour femme celle qui lui convient le mieux ou qui est devenue enceinte. Dans certains villages une femme mariée livre son corps à tous ceux qui veulent la payer, et le mari n'y trouve rien à dire ; mais il la châtie quand elle se donne gratuitement. Dans quelques tribus les maris achètent leurs femmes, en faisant des présens au père ou en le servant pendant un certain temps. Chacun a le droit de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir.

Il y a quelques-uns de ces Indiens qui sacrifient leur premier né au demon ; ce ne sont pas les fils des caciques qui en héritent ; mais leurs neveux, fils de leurs sœurs.

Il y a du côté de la ville d'Antioquia une nation qui est la plus barbare du monde. Quand une de leurs femmes leur a donné un enfant, au bout d'environ un mois ils lui tordent le cou et le font rôtir comme un cochon de lait, et le dévorent, et souvent ils en font autant à la mère. Ils aiment tant la chair humaine qu'ils ont des boucheries publiques où on vend de la chair d'Indiens et d'Indiennes qu'ils tuent

pour les manger, et l'on va en acheter comme l'on achète en Espagne de la chair de porc ou de mouton. Ils les vendent par morceaux ou tout entiers, petits et grands ; quelquefois même ils les vendent tout vivans pour qu'on puisse les abattre quand on voudra ; et cela je l'ai vu de mes yeux quand j'étais soldat dans ce pays.

Les habitations de cette province sont misérables; elles sont faites de cannes ou de roseaux ou de *bihaos*: c'est ainsi qu'on appelle la feuille d'un certain arbre qui est grande comme un bouclier. Ces cabanes ressemblent à celles de nos vignerons et on peut facilement les transporter d'un endroit à l'autre. Leurs maisons sont dispersées et éloignées les unes des autres d'une portée de fusil, quelquefois même d'une demi-lieue et d'une lieue ; c'est à peine si dans tout le pays on trouverait deux maisons réunies. Ils n'ont aucune relation entre eux; c'est pour cela que leurs langues sont si barbares et que souvent ils ne comprennent pas ceux qui demeurent à une lieue de chez eux. Il y a certainement plus de langues différentes dans le pays qu'il n'a de lieues de long.

Je n'ai jamais vu de climat comme celui de cette province; il fait chaud dans un endroit, froid dans un autre, un quart de lieue plus loin la chaleur est brûlante, plus loin il gèle, à quelque distance l'air est tempéré; enfin on ne saurait faire deux lieues sans trouver deux ou trois climats entièrement différens.



Les Indiens sont généralement très faibles, car ils ne se nourrissent que d'herbes et de racines. Ils estiment beaucoup le sel et donnent tout ce qu'ils possèdent pour s'en procurer. Il y a tant de choses à raconter de cette province qu'aucune de celles que l'on a découvertes jusqu'à présent n'offre une matière aussi riche. J'ai raconté ceci parce que cela m'a paru très extraordinaire, et que j'en ai été témoin oculaire pendant vingt-huit ans, quoique pendant ce laps de temps la grande bonté de Dieu les a corrigés, grâces au zèle des prélats et des juges qui sont venus dans ce pays et qui les ont convertis presque tous au christianisme, surtout don Juan del Valle, premier évêque, et le licencié Thomas Lopez (1).

Cette province touche d'un côté à celle de Quito, au Pérou, et de l'autre côté à celle de Bogota et à celle du Darien et d'Uraba, que l'on nomme aussi Castille-d'Or; elle touche à la mer du Sud du côté du Rio de Saint-Juan, et des montagnes que l'on nomme de la Buenaventura; c'est par là qu'entre

(1) Il s'agit ici du licencié Tomes Lopez Medel, qui a écrit un ouvrage intitulé : *Delos tres elementos, Agua tierra y agua en que se trata de las cosas que en cada una de ellas a cerca de las occidentales Indias naturaleça engendra y produce* (les trois élémens, l'air, la terre et l'eau, où l'on traite de ce que la nature produit dans tous trois, relativement aux Indes occidentales.) Cet ouvrage très curieux n'a jamais été imprimé; il en existe une copie manuscrite dans la bibliothèque de M. Ternaux Compans.

tout ce dont on a besoin et que l'on apporte de Nicaragua, de Panama et de la côte du Pérou.

II. Le premier évêque et protecteur des Indiens de la province de Popayan fut un prêtre, nommé Juan del Valle, natif d'un village des environs de Ségovie, nommé Monzonillo. Il était fils de pauvres laboureurs, mais il s'était tellement distingué dans les lettres qu'il fut gradué à Paris et à Salamanque, et fut toujours, pendant les quatorze ans qu'il fut dans cette province, un modèle de toutes les vertus; ce fut lui qui travailla le premier à la conversion des Indiens. Il les réunit dans des villages, leur apprit l'usage des charrues et des bœufs ; introduisit le mariage parmi eux et les protégea toujours contre les vexations. Il ne laissa, après quatorze ans d'épiscopat, qu'une somme de mille ducats qu'il fit distribuer aux pauvres en mourant. Il avait fondé à Cali une école latine dont il avait donné la direction au bachelier Luis Sanchez, qui instruisit si bien les métis et les Indiens qu'il leur fit représenter des comédies latines avec beaucoup de succès.

III. Le couvent des Franciscains de Quito fut fondé par le frère Jodoco Flamand, qui réussit à enseigner aux Indiens l'usage de presque tous les instrumens de musique connus en Europe.

LETTRE

SUR LES SUPERSTITIONS DU PÉROU,

PAR UN RELIGIEUX AUGUSTIN,

Publiée pour la première fois sur le manuscrit inédit qui se trouve dans la bibliothèque de M. Ternaux-Compans (1).

Illustrissime Seigneur,

Pour gouverner un pays, il faut avant tout le connaître. *Audiens sapiens sapientior erit et guber-*

(1) Cette lettre fut adressée vers l'an 1555 au président du Conseil des Indes par un des premiers religieux Augustins qui passèrent au Pérou. L'original se trouve à Simancas; c'est le dernier du volume intitulé *Papeles de buen govierno*, 1550-55. La copie est signée Muñoz, et datée de Simancas du 30 avril 1541.

nacula possidebit; c'est sans doute à cause de cela que le Saint-Esprit vous a fait parvenir à l'emploi que vous remplissez si glorieusement; car, quel que soit le nombre et la diversité des coutumes des pays situés dans les Indes Occidentales, vous les connaissez comme si vous les aviez tous parcourus, et cependant vous ne cessez de rassembler tous les renseignemens qui peuvent vous donner plus de lumières à ce sujet. C'est pourquoi, sur l'ordre que vous avez donné aux religieux Augustins de vous rendre compte de tout ce qu'ils avaient appris au Pérou, j'ai rédigé la présente relation. Je prie votre seigneurie d'excuser les fautes qu'elle contient, et à mon retour en Espagne, je pourrai lui faire une plus ample description de tout ce qu'elle désirera savoir.

Au mois de janvier de l'an 1550, S. M. l'empereur, considérant les services que les frères de notre ordre avaient rendus à la religion dans la Nouvelle-Espagne, ordonna au R. P. Provincial d'en envoyer aussi au Pérou où l'on manquait de prêtres. Il s'empressa d'obéir et choisit douze religieux qu'il envoya à Séville avec l'ordre de prendre passage à bord de la première flotte qui mettrait à la voile et leur donna les instructions suivantes. (Je supprime ces instructions qui sont assez longues et n'offrent rien d'intéressant.)

Après avoir beaucoup souffert pendant la traversée, ces douze religieux arrivèrent à Panama

à la fin de juin de la même année. Après un séjour de trois mois ils s'embarquèrent sur la mer du Sud et prirent terre les uns au port de Pacazmayo, les autres à celui de Païta et furent obligés de continuer leur route à pied à travers les déserts de sables. Ils arrivèrent à Lima en même temps que le vice-roi D. Antonio de Mendoza dont le confesseur, frère Juan Estacio, était aussi un religieux de notre ordre. Ce fut lui qu'ils choisirent pour leur premier provincial dans le chapitre qu'ils tinrent dès leur arrivée dans cette ville. Le vice-roi s'empressa de leur assigner un terrain sur lequel ils construisirent leur couvent.

Dès qu'ils furent établis, ils commencèrent à s'occuper du but de leur voyage et le frère Pedro de Cepeda fut envoyé en qualité de missionnaire avec un autre religieux dans la province de Guadacheri, pays très froid et très sauvage, à 18 lieues de Lima; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner à cause de la rébellion de Francisco Fernandez Giron à Pachacama. Ils crurent devoir revenir à Lima pour qu'il ne les obligeât pas de prendre part à sa rébellion. Le provincial ordonna alors à quelques-uns de ses religieux de se réunir à l'armée royale pour exhorter les soldats et leur administrer les sacremens.

Quand cette rébellion fut entièrement appaisée, deux religieux furent envoyés en qualité de missionnaires à la province de Guamachuco que D. Juan

de Sandoval de Guzman avait alors en commanderie; car on avait appris qu'il existait encore dans cette province beaucoup de *guacas* ou idoles, ainsi qu'un grand nombre de sorciers, et qu'on pouvait même la regarder comme la source de l'idolatrie de tout le pays.

Ils s'établirent un monastère de notre ordre qui existe encore dans les maisons même qui avaient appartenu à l'Inca. Ils y restèrent plus d'un an sans que les Indiens, qui savaient très bien garder un secret, voulussent leur découvrir où étaient les guacas; mais ils obtinrent enfin cette révélation à force de sollicitations et de caresses.

Je raconterai ici tout ce qu'ils apprirent pour l'instruction des autres missionnaires qui viendront dans le pays.

Je dirai avant tout que cette province de Guamachuco a 130 lieues de long et 80 de large, qu'elle touche d'un côté à celle de Caxamalca et des trois autres à la grande rivière de Chachapoyas, aux plaines de Chicama et de Pacatmayo, et enfin au pays des Conchuços. Je vais maintenant raconter 1° l'opinion que les Indiens avaient de Dieu et la manière dont ils l'adoraient; 2° quels étaient leurs prêtres; 3° et enfin comment étaient leurs idoles ou guacas. Je puis dire que j'ai été témoin occulaire de tout ce que je vais rapporter.

Parmi quelques Indiens Yanacones que nous avions dans notre maison, il y en avait un nommé Maras.



Le Seigneur daigna l'éclairer et ce fut lui qui nous donna les premiers renseignemens sur les guacas, ce qui nous fit bientôt découvrir le reste; il mourut peu après, empoisonné par les Indiens, qui traitent ainsi tous ceux qui révèlent leurs secrets.

Ayant demandé aux prêtres quel dieu ils adoraient, ils répondirent que c'était Ataguju qui avait créé toutes choses, qui avait fait le ciel et la terre et qui les gouvernait, qu'il habitait le ciel et que, se voyant seul, il avait créé deux autres dieux qui gouvernaient le monde avec lui, et que tous trois n'avaient qu'une seule volonté et n'avaient pas d'épouses. C'est sans doute le démon qui leur enseigna cette diabolique trinité. Ils nomment ces deux autres dieux Sagad-Zavra et Vaungavrad, et comme nous leur demandâmes comment ils savaient cela, ils répondirent que les pères l'enseignaient à leurs enfans depuis un temps immémorial.

Les temples dans lesquels ils adoraient ces fausses divinités étaient de grandes cours entourées de hautes murailles. Au milieu de cette cour était une fosse profonde dans laquelle étaient plantés plusieurs mâts; celui qui voulait offrir un sacrifice montait, habillé de blanc, au haut d'un de ces mâts que l'on avait soin d'entourer de paille, et là il immolait un coy (lapin du Pérou) ou un mouton du pays dont il offrait le sang à Ataguju et dont il mangeait la chair sans pouvoir en rien laisser ni

'en emporter ; il y avait des trous préparés dans les murs où l'on plaçait les os de la victime. Tout le pays est rempli de temples de ce genre, et nous en avons détruit un grand nombre ; mais il en existe encore beaucoup et bien des Espagnols les voient sans se douter de ce que c'est. Tous ceux de la province de Guamachuco sont détruits et l'on a arraché les màts au pied desquels le grand prêtre avait coutume de verser de la *chicha* et du *zaco*, c'est ainsi qu'ils appellent la farine de maïs délayée dans l'eau bouillante qu'ils regardent comme la nourriture des *guacas*. Les fêtes qui se célébraient dans ces temples et qui se nómmaient *taquis*, duraient cinq jours. Ils prenaient à cette occasion leurs plus beaux habits et passaient tout ce temps à chanter et à boire, les uns se relevant à mesure que les autres tombaient.

Ils brûlaient aussi, en l'honneur d'Ataguju, de la coca, herbe que les Indiens estimait beaucoup. Ils supportent de grandes fatigues en mâchant de cette herbe sans rien prendre autre chose, et ils prétendent que cela les rend vaillans. Elle leur sert à toute sorte de mauvais usages et on en trouve toujours une grande quantité près de leurs guacas. Elle croît en abondance dans les andes de Cuzco et dans la province de Los Charcas. Si cette plante n'existait pas il serait bien plus facile de détruire l'idolâtrie, car c'est elle qu'ils emploient dans les pratiques les plus secrètes. Ils la brûlent en l'hon-



neur d'Ataguju, disant que la fumée monte au ciel, et que c'est pour leurs dieux l'odeur la plus agréable. Ils font cela pour obtenir une longue vie pour eux, leurs enfans et leurs troupeaux. A cette occasion ils tuent aussi des *coyes* et font des libations de *chicha* et de *zaco*, comme je l'ai dit plus haut.

Quand les Indiens se réunissent sur la place pour boire et manger, ils ont toujours soin, avant d'entamer un vase de chicha, d'en verser un peu par terre en l'honneur de leurs dieux. Ils ne faut pas croire que c'est par propreté qu'ils jettent à terre le dessus du vase, et les missionnaires doivent empêcher cette pratique.

Ils croyent qu'Ataguju a deux serviteurs qu'ils nomment Uvigaicho et Unstiqui. Ils leur sacrifient des coyes et du zaco à l'époque où le maïs est en fleur, dans l'espérance qu'ils prieront leur maître de ne pas faire tomber la grêle sur les récoltes et de leur donner toutes les choses nécessaires à la vie. Ils croient que ces deux serviteurs intercèdent pour eux auprès d'Ataguju et ils ont recours à eux comme nous avons recours aux saints. Ils croient qu'après ces deux-ci il en créa un troisième qu'ils nomment Guamansiri, dont je parlerai plus bas. Il faut donc que les curés aient l'œil au guet au moment de la floraison du maïs, car c'est le moment des cérémonies idolâtres.

Avant de traiter de l'origine des idoles, il sera bien que je dise comment le démon s'y prenait pour



choisir ses prêtres avec lesquels ils parlait; car il est certain qu'il leur parlait et leur parle encore aujourd'hui pour mieux les tromper. Les Indiens l'ont raconté et les religieux eux-mêmes l'on vu. Ces malheureux Indiens ont une telle faiblesse de caractère qu'il est bien facile au démon de s'emparer d'eux, même quand ils ont reçu le saint baptême; c'est pourquoi il est nécessaire de bien les connaître et l'on ne devrait jamais changer un curé qui est accoutumé à leurs manières. Ils aiment tellement les nouveautés que quand il arrive un nouveau missionnaire ils disent tous qu'ils ne sont pas chrétiens, pour s'amuser à se faire baptiser de nouveau.

Voici les différentes manières dont le démon s'y prend pour choisir ses prêtres.

Quand le malin esprit a remarqué un Indien plus habile et plus intelligent que les autres, il attend qu'il sorte de chez lui pour aller dans les champs ou dans les bois et passe près d'une des lagunes qui sont très nombreuses dans ce pays. L'Indien ne manque pas alors d'apercevoir de jolies calebasses qui flottent sur l'eau et dont il cherche à s'emparer; mais elles ont l'air de le fuir quand il s'en approche et s'enfoncent dans l'eau au moment où il croit les saisir. Ce jeu continue jusqu'à ce que le pauvre Indien soit étourdi, le démon s'empare alors de sa personne et le transporte dans son temple où il le garde cinq jours et quelquefois même dix,



où il lui enseigne tout ce qu'il faut pour être prêtre et entre autres l'art de guérir les maladies. Quand ils sont sortis de là ils doivent jeûner pendant neuf jours, et alors ils peuvent parler au démon aussi souvent qu'ils le veulent. Ce jeûne consiste à ne manger ni sel, ni agi ou piment avec lequel les Indiens accommodent presque tous les alimans et à ne pas boire d'arua ou chicha, breuvage fermenté préparé avec du maïs et qui enivre comme le vin; ils ne doivent pas non plus approcher de leurs femmes. Les Indiens qui ont passé par ces épreuves sont alors d'habiles sorciers, et j'en ai vus qui pouvaient à volonté faire couler le sang d'un autre Indien sans le toucher ni lui faire aucune blessure.

Voilà comme le démon s'y était pris pour attirer à lui Xulcamango, que nos pères ont bien connu et qui était le principal de leurs Alcos ou prêtres. Pendant trois nuits de suite il vit pendant son sommeil un aigle qu'il essayait vainement de prendre en lui jetant sa couverture. Il fut tellement affligé de se voir sans cesse poursuivi par cet oiseau, qu'il perdit l'appétit et le sommeil et en était tout abasourdi. Le démon le voyant dans cet état lui apparut sous la forme d'un Indien et lui dit que c'était lui qu'il avait vu sous la forme d'un aigle, qu'il l'aimait beaucoup et que s'il voulait se donner à lui il le comblerait de richesses. L'Indien accepta la proposition, jeûna le temps nécessaire et devint bientôt le chef de tous les prêtres.

Voici la manière dont le démon s'y prit pour attirer à lui un autre Indien nommé Xucalguaman. Pendant qu'il gardait les troupeaux de son père, il lui apparut sous la forme d'un Indien, causa longtemps avec lui et finit par lui proposer de tuer un agneau et de le manger ensemble. Le jeune homme y consentit, le démon en but le sang et laissa la chair; le lendemain il reparut et lui en fit tuer deux. Ils en consommèrent ainsi trente, toujours en buvant le sang et laissant la chair qui était dévorée par les animaux sauvages qui sont très nombreux dans ce pays. Le père du jeune homme s'apercevant de la diminution de son troupeau, en demanda la cause, et le jeune homme lui répondit que les lions avaient dévoré les brebis qui manquaient; mais craignant alors d'être châtié il s'enfuit de chez son père. Le démon s'empara alors entièrement de lui et il errait de côté et d'autre, faisant toutes sortes de folies. Un prêtre qui le rencontra lui dit que tout cela prouvait que le démon l'avait choisi pour son ministre, qu'il eût a observer les jeûnes ordinaires et à aller adorer l'idole Catequil, dont je parlerai plus bas, et en effet il devint passé maître en sorcellerie. C'est ainsi que le mauvais esprit trompe avec facilité ces peuples qui sont aussi simples que des enfans, qui le nomment Çupaï, et la crainte qu'ils en ont, ainsi que de leurs guacas ou idoles, est vraiment une chose étonnante.

Avant de parler de toutes les idoles que nous

avons détruites, je dirai d'abord que ces idoles sont généralement des grandes pierres sculptées; mais ils y en avait aussi en bois, car le démon avait tant de pouvoir sur eux qu'il leur faisait adorer tout ce qu'il voulait.

Ils faisaient pour leurs idoles de grands coussins très bien travaillés sur lesquels ils les plaçaient. Ce coussin était très orné et peint des couleurs les plus brillantes quand il était destiné à leurs principaux dieux, plus simple quand il l'était à ceux d'un ordre inférieur. Il plaçaient l'idole sur ce coussin dans un panier tressé avec des baguettes blanches. Ce panier avait quatre ou cinq palmes de long et était plus large par une extrémité que par l'autre, ils bouchaient le petit bout avec un filet pour que la guaca ne pût sortir par là. Quand l'idole y était placée ils recouvraient le tout d'un tissu de laine et ensuite ils habillaient le tout comme un seigneur avec une tunique de cumla, étoffe qu'ils tissent avec la plus fine laine des moutons du pays. Ils posaient par-dessus un llauto ou manteau garni de bijoux et fermé avec des agrafes d'or ou d'argent; ils plaçaient ensuite les plus belles plumes sur sa tête; ils mettaient à côté de ces idoles des vases de chicha et des frondes ou guaracas; ils leur donnaient aussi quelquefois des casques en argent ou en cuivre, des boucliers et quantité d'autres choses. Le démon entrait dans ces espèces de poupées et parlaient aux prêtres; mais à eux seulement.

Quand les prêtres devaient consulter les guacas, les serviteurs attachés au temple le nettoyaient avec grand soin et étendaient une grande pièce d'étoffe de diverses couleurs pour que le peuple ne vît pas celui qui consultait l'idole; mais elle répondait si haut que tout le monde pouvait entendre ce qu'elle disait. Quelques-uns prétendent qu'ordinairement ce n'était pas le démon qui répondait, mais le prêtre qui contrefaisait sa voix; mais les Indiens affirment tous que c'était bien le démon qui parlait. Quand ils avaient obtenu la réponse de l'oracle, qui était presque toujours mensongère, ils célébraient leurs fêtes et leurs danses, sacrifiaient des coyes et des brebis dont ils leur offraient le sang. C'est pour cela que toutes les fois que nous avons dépouillé les guacas, nous avons trouvé leur vêtemens tachés de sang. Les Indiens mangeaient ensuite la chair des animaux, mais le prêtre qui avait parlé à l'idole devait jeûner pendant trois jours de la manière dont j'ai parlé plus haut. Quand le repas était fini le prêtre offrait de la chicha aux idoles; les Indiens commençaient alors à boire et quand ils étaient ivres ils célébraient leurs taquis : ce sont des chants en l'honneur de l'idole à laquelle ils offraient ensuite du yaco : j'ai expliqué plus haut ce que c'est.

Les guacas avaient une espèce de majordome pour les servir et des esclaves des deux sexes pour les habiller; des bergers qui gardaient les troupeaux qui leur appartenaient et d'autres Indiens



qui remplissaient toutes les fonctions nécessaires dans les sacrifices. Les prêtres portaient des vêtemens de plumes ornés d'agrafes d'or et d'argent et sur la tête de hautes couronnes de plumes. Je parlerai plus loin de leurs autres vêtemens.

Le démon, qui a toujours été le père du mensonge, a inventé mille fables qu'il a persuadées à cette nation pour mieux affermir son pouvoir. J'ai déja dit plus haut que les Indiens croyaient qu'Ataguju avait d'abord créé Sugud-Cabra et Ucuz-Cabrad pour le servir, et ensuite Guamansuri. Les Indiens croient que celui-ci fut envoyé sur la terre par son maître et qu'il arriva précisément dans la province de Guamachuco ou il trouva des chrétiens que dans leur langue ils nomment Guachemines. Ceux-ci le voyant pauvre et abandonné en firent un esclave et le forcèrent à travailler pour eux. Ils avaient une sœur qui se nommait Cauptaguan qu'ils gardaient si bien qu'ils ne la laissaient voir à personne; mais un jour qu'ils étaient absent Guamansuri trouva moyen de gagner accès auprès d'elle et de la séduire par des présens. Bientôt après elle devint grosse. Quand ses frères s'en apperçurent ils s'emparèrent de Guamansuri et le brûlèrent. Les Indiens disent que sa cendre est montée au ciel et qu'il est auprès d'Ataguju. Ce fut cet événement qui empêcha, pour le moment, la création des Indiens.

Au bout de quelque jours Cauptaguan accoucha

de deux œufs et mourut dans les douleurs de l'enfantement. Ses frères prirent les œufs, les jetèrent sur un fumier et il en sortit deux enfans qui se mirent à jeter des cris. Une sainte les prit et les éleva; l'un se nommait le grand Apo-Catequil, prince du mal, et l'idole la plus respectée qui fût dans le Pérou. On l'adorait depuis Quito jusqu'à Cuzco, et les Indiens en avaient une grande frayeur. Son frère se nommait Piguerao.

Catequil s'approcha du cadavre de sa mère et la ressucita. Sa mère lui donna deux guarapas ou frondes que Guamansuri lui avait donnés avec l'ordre de les remettre à ses enfans pour qu'ils s'en servissent pour tuer les Guachemines quand ils seraient en âge, ce qu'il fit en effet. Ceux qui lui échappèrent s'enfuirent au loin; alors il monta au ciel et dit à Ataguju : maintenant la terre est délivrée et les Guachemines sont exilés; je te prie donc de créer des Indiens pour qu'ils l'habitent et la cultivent. Ataguju lui répondit que puisqu'il avait si bravement combattu, il n'avait qu'à aller dans les montagnes de Guacas au-dessus de Sancta entre Truxillo et Lima où est aujourd'hui la ville de la Parilla, et qu'en y creusant la terre avec une pioche d'or ou d'argent il en sortirait des Indiens qui se multiplieraient et peupleraient le pays, et cela eut lieu en effet comme il l'avait dit. J'ai moi-même visité les montagnes et j'y ai trouvé une grande quantité de choses que les Indiens avaient offertes aux guacas.



Les Indiens regardent donc Catequil comme leur créateur et c'est pour cela qu'ils ont une si grande vénération pour lui. Ils disent aussi qu'il produit le tonnerre et les éclairs en lançant des pierres avec sa fronde, et ils en ont une telle peur qu'ils lui sacrifient tout ce qu'ils possèdent pour obtenir qu'il épargne leur vie. Ces Indiens sont tellement pusillanimes qu'ils meurent quelquefois d'effroi s'il s'élève un orage pendant qu'ils traversent seuls les montagnes et l'on croît alors que c'est Catequil qui les tue.

Votre seigneurie verra par ce qui précède que l'on connaissait les chrétiens dans ce pays depuis de longues années et que l'Evangile y avait été prêché, car cela est bien connu des Indiens et l'on a trouvé dans un endroit dont j'ai oublié le nom une statue de pierre qui représente un apôtre avec sa tonsure absolument comme on les représente en Espagne. Les Indiens disent que ce Viracocha voulut autrefois les convertir au christianisme, mais qu'il fut chassé du pays. Les Indiens croient aussi que c'est pour venger les Guachemines qui ont été tués autrefois que les chrétiens sont aujourd'hui leurs ennemis, qu'ils leur font tant de mal et qu'ils leur prennent leur biens et leurs femmes. De leur côté ils haïssent les chrétiens parce que les Guachemines tuèrent autrefois Guamansuri et le démon entretient en eux cette aversion pour les empêcher d'adopter la foi chrétienne.

Le démon leur avait ordonné de bâtir à Porcon, à quatre lieues de Guamachuco, un temple en l'honneur de Catequil, leur promettant que s'ils l'adoraient dans cet endroit, il leur donnerait des enfans, des troupeaux et des vivres en abondance. Près de Porcon il y a au haut d'une montagne trois rochers très élevés que les Indiens nomment Apocatequil, Mamacatequil et Piguerao et ils disent que c'est Catequil, son frère et sa mère. Le démon leur a fait placer au haut d'un de ces rochers une statue de pierre qui représente un homme, et c'est là Apocatequil, l'idole la plus révérée de toutes ces contrées. Au bas de la montagne est un grand village qui lui appartenait et dont les habitans allaient dans tout le pays rassembler des aumônes en son nom; de Quito à Cuzco il n'y avait pas un Indien qui ne fût prêt à donner par peur tout ce qu'il possédait; tous les habitans de ce village, qui était très considérable, n'avaient d'autre occupation que de servir l'idole, qui avait cinq prêtres, deux majordomes et une foule d'esclaves. C'était l'endroit de tout le pays où le démon se faisait entendre le plus volontiers.

Quand les chrétiens arrivèrent dans ce pays, il était ravagé par une guerre civile entre les deux fils de l'inca Guaynacap, Atabaliba et Guascar; le premier ayant appris que l'idole Catequil avait déclaré que c'était son frère et non pas lui qui devait régner, résolut de détruire l'idole qui s'était pro-



noncé contre lui. Il y envoya un de ses capitaines qui, ayant trouvé peu de résistance dans le village, monta au haut de la montagne, renversa l'idole de son piédestal, lui coupa la tête et la mit en pièces. Les soldats qui l'avaient accompagné prirent la tête qu'ils jettèrent dans une rivière qui coule près de là et enlevèrent tout l'or et l'argent que possédait la guaca. On dit que ce trésor fit même partie de celui qu'on réunit plus tard à Caxamalca pour le donner aux chrétiens. Ce capitaine fit ensuite amasser une quantité de bois autour du rocher et y mit le feu. Les Indiens disent qu'il dura pendant plus d'un mois et l'on voit encore aujourd'hui dans cet endroit beaucoup de charbon et de pierres brûlées. Les prêtres restèrent cependant dans le village et continuèrent à adorer le rocher. Le grand pontife ayant appris que la tête de Catequil était dans la rivière s'y rendit avec les autres prêtres et une quantité d'Indiens et l'en retira ainsi que trois morceaux du corps; ils les placèrent dans une grande maison qu'ils contruisirent à cet effet et où ils allaient les adorer comme auparavant, leur offrant beaucoup d'étoffes; mais quand ils virent que la puissance des chrétiens allait toujours en augmentant, ils craignirent qu'ils ne vinssent la détruire et transportèrent la tête et les autres restes de leur dieu dans une caverne située au sommet d'une montagne escarpée où le démon faisait beaucoup de mal. Les pères Antonio Lozano et Juan Ramirez

découvrirent d'abord le temple de Porcon et le détruisirent. Après beaucoup de peine et de recherches ils finirent par trouver aussi dans la montagne la tête et les membres de Catequil et les emportèrent à leur couvent; ils prirent les biens et les troupeaux de l'idole et les partagèrent entre les pauvres; quant aux étoffes ils s'en servirent pour faire des tentures et des dais dans l'église. On trouva aussi dans cet endroit les costumes des prêtres et quelques trompettes d'argent de bas aloi. Le supérieur rendit graces à Dieu qui leur avait fait découvrir cette idolâtrie, et pour y mettre fin non seulement il fit réduire l'idole en poussière, que l'on jeta dans le fleuve, mais encore il fit transporter le village de Porcon dans un autre endroit.

Quelques temps après l'arrivée des chrétiens dans le pays, une Indienne qui cheminait en pensant à Catequil, découvrit tout à coup une petite pierre devant elle. Elle la ramassa et la porta à un sorcier qui lui demanda : Qui est-tu? La pierre ou pour mieux dire le démon lui répondit : Je suis Tantaguaganay, fils de Catequil. Le sorcier lui répondit : Si tu es fils de Catequil, conduis-moi où il est. Cependant depuis ce moment on l'adora comme tel. Bientôt après on en découvrit une autre qui se nommait Tantazoro et bientôt les prêtres se mirent à recueillir toutes les jolies pierres qu'ils trouvaient et à dire que c'étaient les fils de Catequil. Ils se mul-



tiplièrent avec rapidité, car le moindre village aurait eu honte de n'en pas avoir au moins deux ou trois. Nos pères ont découvert les deux premières qu'ils enlevèrent aux Indiens. Ils en prirent et en détruisirent par la suite plus de 300 autres dans différens villages. Du temps des Incas on adorait à Guamachuco neuf guacas ou idoles principales, chacune possédait des trompettes, des troupeaux et beaucoup d'autres choses que l'inca leur avait données, chacune d'elles avaient ses prêtres et ses serviteurs particuliers; elles se nommaient Ulpillo, Pomacama, Caoquilca, Quimgachugo, Nomadoi, Garacayoc, Guanacatequil, Casipoma et Llaiguen. Avec l'aide de Dieu nos religieux ont saisi, dépouillé et détruit toutes ces idoles.

Frère Jean Ramirez découvrit une caverne qui avait, jusqu'à l'endroit où il a pu parvenir, dix-huit brasses de profondeur. Elle devenait ensuite si étroite qu'il était impossible d'aller plus avant. On y descendait par des degrés très bien construits et elle était pavée de carreaux de faïence fort bien faits; sur un côté était une pierre qui représentait le dieu Llaiguen et que l'on invoquait pour avoir de la pluie. On venait de tous côtés à cette caverne pour invoquer les dieux et les indiens étaient tellement aveuglés par le démon qu'ils étaient persuadés que c'était cette idole qui leur donnait l'eau et toutes les choses nécessaires à la vie.

Le démon les excitait tant qu'il pouvait à aller



adorer cette pierre. Un Indien nous raconta qu'ayant perdu sa récolte de maïs par suite de la sécheresse, le démon lui apparut sous la figure d'un Indien et lui dit d'aller à Llaiguen et qu'il obtiendrait de la pluie s'il offrait aux dieux de la chicha et d'autres choses, comme il le faisait autrefois. L'Indien exécuta cet ordre et alla à Llaiguen; sans cependant obtenir de pluie; mais cela ne le corrigea pas de son idolâtrie; cependant les pères l'emmenèrent à leur couvent et finirent par le convertir.

Les religieux bouchèrent l'entrée de cette caverne avec des pierres et de la terre; quant à l'idole Llaiguen ils la brûlèrent et la réduisirent en poussière.

L'on découvrit et l'on détruisit plus tard dans les montagnes d'autres cavernes dédiées aux dieux Cauri, Caoquilca et Guallio, ce dernier était le dieu protecteur de ceux qui fabriquaient des étoffes pour les vêtemens de l'Inca et on lui offrait des fuseaux.

L'idole qu'ils nommaient Casipoma était une des plus redoutées. C'était le dieu favori de Guainacapa et il le portait à la guerre avec lui : elle avait une palme et demie de haut et une figure effroyable. On avait percé un trou dans la bouche et les Indiens assurent qu'ils lui ont vu avaler un lama entier; mais probablement le démon le rendait invisible. Ils prétendent aussi que cette idole rugissait comme un lion.

On découvrit dans le mur de notre église, der-



rière le maître-autel, l'idole Guamansai que les Indiens y avaient placée et à laquelle ils adressaient leurs hommages en feignant d'adorer le vrai dieu. Il était enveloppé dans une pièce d'étoffe très riche que nous prîmes pour y placer le saint sacrement.

Comme le climat des diverses parties du Pérou est extrêmement varié, les incas ou rois du Pérou avaient soin, quand ils avaient conquis un pays, d'y transporter une grande partie des habitans d'une province dont le climat était le même et envoyaient dans celle-ci les Indiens du pays vaincu qu'ils nommaient Mitimaes. Comme le district de Guamachuco a un climat qui ressemble à celui de Cuzco, on y avait envoyé un grand nombre de descendans des incas. Lorsqu'elle fut conquise on y trouva donc un grand nombre d'incas orejones; ils avaient apporté avec eux une petite idole noire nommée Topallimillay. Ce fut une de celles que l'on nous livra avec le plus de regrets.

On détruisit aussi l'idole nommée Muniguindo, que les Indiens consultaient avant d'aller à la guerre, et deux autres qui se nommaient Yamaguanca et Yamoguanca. Ces deux dernières avaient des armures très bien faites.

Chaque village et chaque profession avait ses idoles particulières. Ainsi nous en détruisîmes une nommé Guispeguanagai à laquelle on apportait des offrandes pour qu'elle fît réussir la teinture des étof-

fes. Chaque fois que l'on en préparait pour le tribut du roi on célébrait une fête en son honneur.

L'inca Guaynacapa avait aussi fait placer au rang des dieux un de ses capitaines nommé Xucalmango. Nous trouvâmes son image peinte sur une muraille entre deux chiens et nous la détruisîmes.

L'inca Guaynacapa fut un des plus grands sorciers qu'il y eût au monde et le grand-prêtre du démon Cupaï; car les rois de ce pays réunissaient à leur dignité celle de souverain pontife. Il avait placé au sommet d'une montagne deux cruches remplies d'une eau qui répandait une puanteur insupportable et les Indiens allaient leur offrir des sacrifices pour en obtenir de la pluie.

Au milieu de chaque village il y avait une grande pierre que les Indiens regardaient comme le dieu tutélaire de l'endroit et qu'ils nommaient Guachecoal. Les pères les ont enlevées presque toutes et ont placé des croix à leur place.

Le père Ramirez trouva dans un village trois idoles nommées Tantuzoro, Guarasgaide et Guagalmojon. Cette dernière était une femme et avait ses dix fils rangés autour d'elle. Ces idoles possédaient quarante et un vases d'argent et cinq courronnes, quatorze joyaux de même métal en forme de fer-à-cheval qu'on leur plaçait autour du menton, quatorze trompettes d'argent mêlé de cuivre et beaucoup d'autres richesses. L'idole qui représentait une femme, montrait ses parties naturelles,



et c'est de là que les Indiens croyaient que leurs premiers pères étaient sortis.

Près de Conacocha il y avait un grand temple dédié au dieu Uzorpillao, qui possédait deux maisons remplies de richesses et trois autres qui étaient destinées à loger les pèlerins qui venaient de tous les côtés pour l'adorer; mais ils n'osaient approcher de l'idole. Cela n'était permis qu'à ses serviteurs, et tous ceux qui osaient le faire mouraient de mort subite. La même chose arrivait aux prêtres qui se hasardaient à lui parler sans avoir jeûné pendant une année entière.

Toutes les fois qu'une femme mettait au monde denx jumeaux ou que les lamas jetaient deux agneaux d'une portée, les Indiens jeûnaient pendant cinq jours sans oser sortir de leur maison et le sixième jour ils allaient faire un sacrifice à une idole nommée Acuchuccacque. Quand une province se révoltait ceux qui allaient la soumettre invoquaient les dieux Yanaguanca et Xulcaguaca. Ils attribuaient au dieu Maïllar le pouvoir de paralyser ceux qui parlaient de lui avec irrévérence, ce qui les effrayait tellement que les missionnaires eurent beaucoup de peine à apprendre d'eux où cette idole était placée. Ils trouvèrent aussi une idole nommée Paucar qui consistait en un gros perroquet en terre cuite. Les Indiens de Guamachuco adoraient aussi les reste d'un fameux capitaine des incas nommé Condor, et de son fils. Ils avaient

enterré leurs corps sous un gros tas de maïs prétendant que cela les conservait. Ils adoraient quelquefois aussi de grands bois de cerf qu'ils nommaient Vicaos.

Dans toutes les maisons qui appartenaient aux incas on a peint de grandes couleuvres et les Indiens disent que c'étaient là les armes de leurs anciens rois. Je l'ai souvent vu moi-même à Cuzco et à Guamachuco. Les Indiens rapportent que lorsque Chacochima, général des troupes de l'inca, se trouvait dans cette province avec une nombreuse armée, le démon lui apparut sous la forme d'un serpent velu plus gros que la cuisse : sa tête était semblable à celle d'un cerf et il était si long que quand on était près de sa tête on ne pouvait voir le bout de sa queue ; ils nomment ce serpent Uscaiguai; il avait des clochettes d'or à la queue ; c'est pourquoi les Indiens le regardent comme le dieu des richesses et l'adorent pour en obtenir. Quand il apparut la seconde fois il annonça qu'il retournait au ciel et toute la nation le vit s'élever en tournoyant jusqu'à ce qu'il disparut. J'ai interrogé beaucoup d'Indiens à ce sujet et ils m'ont tous confirmé les mêmes détails.

Le démon a tellement aveuglé ces malheureux qu'ils adorent même les animaux les plus immondes. Quand ils prennent un renard ils l'ouvrent, le vident et le font sécher au soleil, ils l'habillent ensuite d'un costume de veuve et l'attachent avec



une écharpe comme celles qu'elles ont l'habitude de porter et, après l'avoir placé sur une espèce de trône, ils lui offrent de la chicha et d'autres objets. J'en ai vu et brûlé un que l'on avait placé avec son petit dans l'attitude d'une femme qui allaite son enfant.

Cependant après Ataguju c'est le soleil qu'ils regardent comme le premier des dieux et qu'ils respectent le plus. Ils célèbrent de grandes fêtes en son honneur et lui avaient élevé des temples somptueux à Cuzco et dans divers autres endroits. Ce fut dans celui qui lui était dédié à Caxamalca que les Espagnols avaient placé leur artillerie quand ils firent Atabaliba prisonnier. C'est sur l'emplacement du temple du soleil que l'on a construit à Cuzco le couvent des Dominicains. Il y avait une grande quantité de maisons où l'on renfermait de jeunes vierges qui étaient consacrées à son service. on les nommait Mamaconas. L'inca, qui était le roi du pays, prenait le titre de fils du soleil ou *Punchao* et lui seul avait le droit d'entrer dans la maison de ces Mamaconas. Elles n'étaient servies que par des eunuques; si l'une d'elles manquait à son vœu de chasteté on la faisait périr avec toute sa famille. On observait dans ces provinces toutes sortes de superstitions en l'honneur de la lune et du soleil. J'en noterai quelques-unes pour mettre sur leurs gardes ceux qui sont chargés de les instruire dans la foi chrétienne.

Quand les Indiens voyagent et se sentent épuisés ils jettent en l'air la coca qu'ils mangent et disent au soleil : prends cela et ne me fatigue pas.

Quand ils veulent sacrifier au soleil ils se bouchent le nez avec une matière qui ressemble à de la cire jaune et se peignent la figure en rouge. Ainsi quand un curé verra un Indien arrangé de cette manière, c'est un signe qu'il se prépare à sacrifier au soleil.

Les Indiens croient qu'il y a du côté du soleil levant deux idoles qu'ils nomment Agan-Yamoc et Yagan-Yahicnac, mais il n'ont pas d'endroit spécial pour les adorer et le font où l'envie leur en prend.

A l'époque des conjonctions de la lune, qu'ils nomment Quilla, ils jeûnent, ne couchent pas avec leurs femmes et observent toutes les abstinences dont j'ai parlé plus haut; mais ce jeûne ne les empêchent pas de s'enivrer.

Quand il y a une éclipse de lune ou de soleil ils font un bruit épouvantable. La première fois que je l'entendis je crus que le monde s'écroulait et ils disent à la lune « mama Quilla, ou mère lune, tu te meurs, reviens à la vie, » et tout le monde sort de sa maison en criant. Ils ne font pas de sacrifice en cette occasion, mais c'est pourtant une superstition condamnable, car ils pensent que leurs cris délivrent la lune.

Ils adorent les étoiles tombantes que l'on nomme exquix en langue de Guamachuco, ainsi que les



pleiades qu'ils nomment chuchoc et qu'ils croient demeurer auprès d'Ataguju, et ils leur font des sacrifices pour en obtenir d'abondantes récoltes.

Les Indiens adorent aussi la terre qu'ils nomment Pachamama et Chucomama. Quand ils naissent c'est sur la terre qu'ils tombent, car une femme sur le point d'accoucher ne prend pas dans toutes les Indes d'autres précautions que de s'étendre par terre, et aussitôt qu'elle est délivrée elle va au ruisseau le plus proche laver son enfant. C'est pourquoi elles font des offrandes à la terre pour qu'elle leur donne des forces, et aussi pour qu'elle leur produise du maïs en abondance et qu'elle ne leur brise pas leurs instrumens de bois quand ils la labourent.

Quand ils veulent donner un nom à leur enfant ils célèbrent, en l'honneur d'Ataguju, une espèce de baptême que le démon leur a enseigné, en lui plongeant la tête dans une espèce de bouillie. Ils célèbrent en cette occasion les cérémonies dont j'ai déja parlé plus haut.

Quand l'enfant est arrivé à un certain âge on célèbre une nouvelle fête en l'honneur d'Ataguju et on lui donne un nouveau nom et un linge pour couvrir ses parties naturelles; l'enfant lui-même doit tuer un coyi et offrir son sang à l'idole et la cérémonie se termine en buvant et en chantant. Les principaux assistans font un discours à l'enfant en l'exhortant à être honnête et laborieux et à obéir à son père et à sa mère, on lui donne ensuite de la

corde de cibuya, qui est une plante du pays qui ressemble au lin, et à dater de ce moment on commence à le faire travailler et à lui faire porter du bois. Les missionnaires doivent faire attention que les parens ne donnent pas à leur enfans un autre nom que celui qu'ils ont reçu au baptême, car c'est un signe qu'ils ont pratiqué cette cérémonie idolâtre.

Une des habitudes que nos pères ont le plus de peine à déraciner est celle que ces Indiens avaient contractée de vivre un certain temps avec leurs femmes avant de les épouser. Ils nommaient cet essai pantanaco et il arrive souvent qu'après avoir été mariés par leur curé ils abandonnent leur femme et disent qu'elle ne leur convient pas, qu'elle ne sait pas préparer les alimens et que d'ailleurs ils n'ont pas fait pantanaco.

Du temps où ils étaient encore païens, quand un jeune homme demandait une fille en mariage, le père lui disait tous ses défauts afin qu'il ne se plaignît pas dans la suite si elle était légère ou paresseuse. Si le jeune homme en voulait malgré cela, il se présentait devant la maison du père chargé de bois, de paille et de chicha et celui-ci lui remettait sa fille entre les mains en lui disant : Prends-la, et si elle ne vaut rien ne te plains pas, car j'ai dit toute la vérité.

Les Indiens avaient comme les chrétiens l'usage de la confession verbale. Voici comment on le dé-



couvrit. Un de nos pères aperçut, en voyageant dans les montagnes, un Indien qui restait assis sur un tas de neige sans faire un mouvement. Cela lui parut suspect et il se douta bien qu'il pratiquait quelqu'usage superstitieux et en le pressant de questions il finit par lui faire avouer qu'il accomplissait une pénitence que son Alco ou prêtre lui avait imposé, quand il lui avait confessé ses péchés. Ce fut de cette manière que l'on découvrit qu'ils se confessaient de leurs fautes, qu'ils nomment en leur langue ochas. Ils sacrifiaient alors un coy et examinaient ses entrailles; si elles étaient en bon état, leur prêtre leur donnait l'absolution, mais si elles étaient le moins du monde pourries ou endommagées, il les renvoyait honteusement en leur reprochant de n'avoir pas tout avoué et leur imposait une rude pénitence après laquelle ils devaient recommencer cette cérémonie. Cette coutume n'existait cependant pas dans la province de Guamachuco, mais seulement dans celles de Cuzco et de Collao.

Les Indiens connaissent une herbe qui donne la mort à tous ceux qui en mangent ou en boivent, le suc en faisant gonfler tout le corps. Selon la quantité que l'on en a avalée, elle tue sur-le-champ ou dessèche peu à peu. Les idolâtres ont fait périr de cette manière un grand nombre de ceux qui nous avaient révélé où étaient les idoles. Ils composent avec la racine d'une autre plante qu'ils réduisent



en poudre un poison si violent qu'il est non seulement fatal à tous ceux qui en mangent la moindre parcelle, mais qu'il suffit d'en répandre une certaine quantité au pied d'un arbre pour en empoisonner tous les fruits.

Quand les Alcos ou sorciers voulaient consulter le démon, ils l'appelaient soit en battant le tambour, soit en secouant un filet rempli de grelots ou en frappant sur un chaudron de cuivre; aussitôt il apparaissait et répondait à toutes leurs questions.

Je n'aurais jamais fini si je voulais parler de toutes les idoles qu'il y avait dans le pays, car nos pères en ont déja découvert et détruit plus de 3,000. Non-seulement il y avait un dieu pour chaque village et chaque action de la vie, mais chaque maison avait les siens, semblables aux pénates des anciens Romains. Le dieu protecteur des coyes se nommait Paiguinoc, celui des femmes Mama-Azua et celui de l'agi ou piment Mama-Ucho. Ils adorent aussi les bezoars ou pelottes de poils que l'on trouve dans l'estomac de divers animaux. Mais ce serait une entreprise sans fin que de vouloir raconter toutes leurs superstitions.

Nos pères en ont rendu un compte exact au chapitre général de l'ordre qui fut célébré en 1557 dans la ville de Lima. (L'auteur termine en rapportant tous les réglemens qui furent faits dans cette assemblée. Comme ils sont pour la plupart

relatifs à la discipline intérieure de l'ordre, je crois inutile de les traduire.)

Terminé le 14 novembre 1783, dernier jour de ma résidence à Simancas où j'ai commencé à examiner les archives le 30 avril 1780.

(Note de Muñoz au bas de la copie).

MŒURS ET COUTUMES

DES HABITANS

DE LA

PROVINCE DE CUEBA,

PAR GONZALO HERNANDEZ DE OVIEDO Y VALDEZ.

Oviedo est un historien trop connu pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans quelques détails sur sa biographie. Les 19 premiers livres de son Histoire générale des Indes qui en forment la première partie, ont été imprimés à Tolède en 1535, et à Salamanque en 1547. On avait commencé l'impression de la seconde partie, mais le vingtième livre seul a paru à Valladolid en 1557. Il est d'une rareté extrême, et on lit à la fin : « L'impression s'est arrêtée ici, parce que l'auteur est mort. » Les trente

derniers livres n'ont jamais vu le jour; les livres vingt-un à vingt-huit paraissent s'être perdus à l'imprimerie, et les vingt-un derniers existent ou existaient du moins en original au couvent de Monserrat de Madrid. Une copie de ce manuscrit, faite par ordre de J.-B. Muñoz et collationnée par lui, se trouve dans la bibliothèque de M. Ternaux-Compans. C'est sur cette copie que nous avons traduit cette description des mœurs et coutumes de la province de Cueba. Elle forme les chapitres 26 à 31 du vingt-neuvième livre.

Oveido comprend, sous le nom de Cueba, les provinces que l'on désigne ordinairement sous le nom de Castille d'Or, ou d'isthme de Panama. Le mot cueba ou coyba signifie loin, dans la langue des Indiens du Darien. Ceux-ci ayant dit qu'ils tiraient l'or de Coyba, c'est-à-dire d'un pays éloigné, les Espagnols prirent ce mot pour le nom du pays.

La plus grande partie des Indiens de la province de Cueba ou Castille d'Or, adorent le soleil et la lune, et respectent beaucoup le démon. Ceux qui étaient chargés d'offrir les sacrifices et des autres cérémonies idolâtres, étaient très vénérés, et servaient en même temps de médecins. Ils connaissaient, par une longue expérience, les propriétés de diverses plantes pour la guérison des maladies. Quoiqu'on ne puisse avoir confiance en tout ce que disaient ces Téquimas ou médecins, il est

certain qu'ils connaissaient des remèdes excellens.

Les Indiens de Cueba sont plus grands et plus forts que ceux des îles; ils sont de la même couleur. Ils vont nus, et portent leurs parties naturelles dans un coquillage ou dans un tuyau de bois. Ce coquillage ou ce tuyau est soutenu par un fil qu'ils s'attachent autour des reins. Les femmes portent des naguas, espèce de petits jupons en coton qui leur tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les naguas des femmes d'un rang élevé leur descendent jusqu'aux pieds. Ni les hommes ni les femmes ne portent rien sur la tête. Quelques-uns des principaux caciques portent un tuyau d'or à la place du coquillage dont je viens de parler.

Les femmes nobles, que l'on nomme *Espaves*, portent autour du corps, en guise d'ornement, une barre d'or recourbée qui leur relève les seins, ce qu'elles regardent comme une grande beauté. Il y a des figures d'oiseaux et d'autres animaux ciselés en relief sur ces barres, qui peuvent peser de 150 à 200 *pesos*. Cet usage de porter une barre d'or pour soutenir les seins, est aussi répandu parmi les femmes nobles du golfe d'Uraba, qui vont à la guerre avec leurs maris, et qui commandent elles-mêmes leurs guerriers, quand elles se trouvent être le chef d'une tribu. Les hommes et les femmes ornent aussi leur tête, d'aigles, de plaques d'or et de superbes panaches, quand ils se préparent à entrer en campagne.

Comme les caciques de ce pays n'ont ni voitures ni bêtes de somme pour se transporter d'un endroit à l'autre, ils voyagent de la manière suivante. Chaque cacique ou *saco* a, à son service, une douzaine d'Indiens, des plus forts et des plus agiles. Le cacique s'asseoit dans un hamac suspendu à une longue perche, dont deux Indiens placent les extrémités sur leurs épaules. Les deux porteurs partent en courant; quand ils sont fatigués, ils se font relever par deux autres; le tout sans s'arrêter. Quand ils voyagent dans un pays de plaines, ils peuvent faire, de cette manière, 15 ou 20 lieues par jour, car ils ont soin d'envoyer des relais de distance en distance.

Les Indiens que l'on emploie à ce service, sont des esclaves ou des navorias, ce qui est à peu près la même chose. On choisit pour cela les *carates*, parce qu'ils sont les plus forts et les plus vigoureux. On désigne par ce nom, ceux dont la peau se soulève comme s'ils étaient couverts d'ampoules. Leur peau fait des plis en divers endroits, et cette maladie ne cesse que quand elle a parcouru tout le corps de l'individu qui en est attaqué, et qu'il a fait peau nouvelle.

Les Indiens de ce pays sont très vaillans dans certaines provinces, dans d'autres ils le sont beaucoup moins. Ils ne connaissent pas l'usage des arcs et des flèches, mais ils ont des casse-têtes, de longues lances et des javelots, qu'ils lancent avec une

espèce de baliste qu'ils s'attachent à la main. Ils visent très bien et à une grande distance. Ils attachent, au bout de quelques-uns de ces javelots, des pommes en bois, percées de plusieurs trous, ce qui produit un très fort sifflement quand ils sont lancés. Mais ils ne s'en servent que dans leurs fêtes, quand ils simulent des combats pour se divertir; car le bruit qu'ils font avertirait leurs ennemis, qu'ils cherchent toujours à surprendre. Ils ne les lancent à leurs ennemis que comme marque de mépris.

Les Indiens donnent aux hommes qu'ils respectent le plus et qu'ils consultent toujours avant d'entreprendre une guerre, le titre de *téquima*. Ils nomment ainsi tous ceux qui se distinguent soit à la chasse ou à la guerre, dans la fabrication des canots ou celle des filets, et cela veut dire, à proprement parler, maître. C'est pourquoi ils appellent ainsi leurs prêtres, qui sont, en effet, maîtres passés en fait de sorcellerie. Le démon leur annonce l'avenir; car, comme il a toujours été bon astronome, et qu'il connaît bien le cours des planètes et les révolutions du zodiaque, il lui est très facile d'annoncer les événemens futurs, d'autant plus qu'il est en état de juger avec sagacité et en connaissance de cause, quelles sont les chances d'une entreprise. Le démon fait donc croire à ces misérables que c'est lui qui gouverne le monde, qui excite les orages, qui fertilise les champs, et qui produit toutes les créatures.

C'est pourquoi on lui offre, dans quelques endroits, des victimes humaines; dans d'autres, des fumigations odorantes dont l'odeur est quelquefois agréable, et souvent ne peut se supporter. Quand Dieu gouverne les entreprises autrement que les prêtres ne les ont annoncées, ils font croire aux Indiens que leurs péchés sont la cause de ce mauvais succès.

Les habitans de Cueba appellent le démon Tuyra, et ils donnent aussi ce nom aux chrétiens, croyant par là les honorer beaucoup, car ils les regardent comme aussi habiles que lui. Comment pourrait-on s'étonner de la superstition de ces peuples ignorans, quand on voit, dans Tite-Live, combien les Romains ajoutaient de foi à leurs augures? Mais revenons aux armes des Indiens.

Les habitans de Cueba et des provinces voisines font les javelots, dont je viens de parler, avec un bois noir qui provient d'une espèce de palmier, et ils savent si bien les aiguiser, qu'ils percent un homme de part en part. Ils les font aussi avec une espèce de roseau, qui est très droit et sans nœuds. Ils sont de la grosseur du petit doigt, quelquefois même moins, très lisses et très légers. Comme ils n'ont pas de fer, ils adaptent au bout une pointe de bois de palmier, très noire et très dure. Elle est barbelée et très acérée. Ils y mettent aussi quelquefois des os aigus et des arrêtes de poisson.

Leurs lances sont faites de palmier, de xagua ou d'un autre bois très dur; ils ont des casse-têtes à

une et à deux mains. Dans les provinces d'Esquegna, Uraca, Borica et Paris, ils ont des lances qui sont longues comme des piques ; elles sont très dures, et noires comme du jais.

Les Indiens, excités par le démon, se font la guerre pour les motifs les plus légers, et souvent parce que le *tuyra* et ses *téquimas* leur disent que le moment est favorable. Mais il est très rare que les Indiens qui obéissent au même cacique se battent entre eux, car ils sont très soumis à leurs chefs, qui prononcent sur tous les différends qui peuvent s'élever entre eux, et dont les jugemens sont sans appel : il a sur eux droit de vie et de mort.

Ils regardent le vol comme le plus grand des crimes. Quiconque trouve dans son champ un homme qui y est entré sans sa permission, a droit de lui couper les deux mains et de les lui suspendre au cou, n'en eût-il pris qu'un seul épi. Le sujet le plus fréquent de leur guerre, est la possession de quelques territoires sur lesquels plusieurs chefs prétendent avoir des droits. Ils tuent le plus d'ennemis qu'ils peuvent, et réduisent en esclavage tous leurs prisonniers. Ils ont soin de les marquer avec le feu. Chaque cacique a sa marque particulière. Il est aussi d'usage, chez beaucoup de tribus, d'arracher une dent de devant aux esclaves pour les reconnaître. Ils nomment ces esclaves *Paco*.

Ils donnent à leurs chefs le nom de quevi ou de saco; celui de cacique est inconnu en terre ferme,

c'est un terme de l'île espagnole que les Espagnols ont adopté, parce que c'est le premier qu'ils aient connu et colonisé en Amérique. Dans la province de Cueba on les nomme *quevi*, dans quelques provinces de la Castillé d'Or *tiba*, dans d'autres *jura*, et dans quelques-unes *guaxiro*. Mais ce dernier mot n'est pas de leur langue; ils l'ont adopté de celle des Caraïbes.

Quand un chef a sous lui d'autres chefs, on le nomme *saco*. Les nobles qui possèdent des terres et ont des sujets, sont désignés par le titre de Cabra. Ils sont regardés comme au-dessus de la masse de la nation et commandent à leurs vassaux, mais ils obéissent au *saco*.

Chaque individu a son nom propre, il y en a aussi pour les provinces, les rivières et les vallées et pour toutes les espèces d'animaux, de plantes et de poissons. Ils désignent le poisson en général par le nom haboga, et les Espagnols prirent ce mot pour le nom d'une des îles de la baie de Panama.

Quand un Indien de la basse classe se distingue dans une bataille en présence de son chef, il est élevé au rang de *cabra*. Le chef lui donne en outre de la terre, des femmes et d'autres récompenses. Mais il faut, pour qu'un Indien soit promu à cette dignité, que son chef ait été présent au combat et qu'il ait lui-même été témoin de ses actes de valeur. A dater de ce moment, le *cabra* jouit d'une grande considération et ses enfans mâles continuent

à être *cabras*, à la condition de servir le chef dans ses guerres. Leurs femmes ainsi que celles des chefs ajoutent à leur nom le titre d'*espave*.

Lorsqu'ils vont à la guerre, ils sont commandés par les *sacos* et les *cabras* les plus expérimentés. Ils se peignent en rouge et portent sur la tête des panaches ou des bijoux d'or pour être reconnus.

Ils gardent un secret inviolable. Si l'on fait prisonnier un de leurs espions, on aurait beau le couper en morceaux ou le faire périr dans les tortures, on ne lui fera pas dire ce que leur chef lui a ordonné de cacher. On ne réussira pas davantage avec des présens; jamais ils n'avoueront rien qui puisse nuire aux entreprises de leurs compatriotes.

La plupart de leurs expéditions se décident au milieu d'une orgie, et quand une résolution est prise, ils la chantent en chœur en dansant, et tout ce qui a été chanté s'exécute ensuite. Telle est la manière dont on consulte la nation, quand le cacique, les *toquemas* et les principaux chefs ont résolu une expédition, mais cette cérémonie n'a lieu que dans les guerres agressives. Quand ils sont attaqués, le chef prend de lui-même toutes les mesures qu'il juge nécessaires.

Il y a parmi eux des officiers de justice dont les fonctions consistent à arrêter et à exécuter ceux qui leur sont désignés par le chef, quand il s'agit d'un homme du peuple, car aucun plébéïen n'oserait mettre la main sur un saco ou un cabra. Dans ce

dernier cas, c'est le chef qui tue lui-même le coupable d'un coup de massue ou qui le blesse d'un coup de lance et l'abandonne ensuite aux exécuteurs qui l'achèvent; car alors, les premiers coups que le chef lui a portés lui ont enlevé son caractère inviolable.

J'ai parlé ailleurs (liv. I, ch. II) des habitations de ces naturels et de leurs hamacs. Ceux des habitans de la terre ferme sont faits d'une toile de coton très fine; dans la province de Nata et dans celles du voisinage, ils sont faits de paille tressée de diverses couleurs; les pailles sont attachées par des fils de coton; ces derniers sont très frais et très jolis à voir. Tous les Indiens n'en possèdent pas; ceux qui ne sont pas assez riches pour en avoir, dorment sur des *barbacoas*, qui sont des espèces de grilles en bambou, élevées de trois pieds au-dessus du sol pour éviter l'humidité. Les plus pauvres dorment sur un lit de feuilles de palmier étendues sur le sol ou dans le premier endroit venu.

J'ai parlé dans la première partie de la forme des maisons des Indiens des îles; ceux des provinces d'Abrayme et de Tercuy, habitent sur les arbres; ceux de la Tatuma sur les rives du grand fleuve qui se jette dans le golfe d'Uraba, vivent sur des grilles en bambou suspendues entre quatre palmiers. Les femmes montent et descendent une espèce d'échelle de liane qui y conduit avec autant de facilité que si elles marchaient dans une plaine, même quand elles

sont chargées de leurs enfans ou de quelque fardeau. La maison est entourée d'eau et de marécages souvent très profonds; les Indiens n'en peuvent sortir qu'en canots pour aller cultiver leurs terres. Ils construisent leurs maisons de cette manière pour se mettre à l'abri du feu, des bêtes féroces et de leurs ennemis. Dans d'autres provinces, les habitations sont dispersées dans les montagnes, comme elles le sont en Biscaye ou en Galice. Un grand nombre de ces habitations dépendent du même *tiba*, *saco* ou *quevi*, car j'ai déja dit qu'ils donnent ces titres à leurs chefs dans les diverses provinces; mais le titre de *quevi* ne se donne qu'aux chefs les plus puissans.

Dans la province de Nata les maisons sont rondes et ont un toit conique et élevé. Car les vents violens qui y sont fréquens ne peuvent les renverser aussi facilement que si elles étaient carrées. Ces maisons sont construites en forts madriers et beaucoup plus belles dans l'intérieur que toutes les autres dont j'ai parlé; ils ornent le haut du toit d'une espèce d'ornement en terre cuite qui ressemble à un chandelier, ce toit est en paille et très bien fait. La charpente est faite de gros bambous et ils en entrelacent de petits pour former les parois en dedans et en dehors.

Nata est situé dans une belle plaine très favorable pour l'agriculture et pour élever des bestiaux, aussi en trouve-t-on en abondance ainsi que du gibier, car le haut pays est couvert de forêts. Quand

je l'ai visité en 1527, il y avait de quarante-cinq à cinquante maisons; elle est à deux lieues de la mer sur le bord d'un fleuve et la marée monte dans cet endroit à plus de deux lieues dans les terres; il y a dans cette rivière une quantité innombrable de crocodiles et chaque jour on les voit couchés sur la rive au soleil.

Panama (1) est dans une mauvaise position; c'est un endroit peu peuplé et mal sain; c'est un village long et étroit; du côté du midi la mer touche presque aux maisons et du côté du nord il est environné de marécages et de fondrières; le port est situé à l'est, et les vaisseaux jettent l'ancre tout près des habitations. Quand la marée est basse ils restent à sec sur la plage, car elle se retire de près d'une lieue et demie. Cette ville est devenue célèbre par le commerce du Pérou et parce que Pedrarias et les autres gouverneurs y ont résidé; car quand j'ai quitté ce pays en 1529, il n'y avait que 70 maisons. C'est un endroit aride et stérile, mais les environs sont fertiles; on y trouve d'abondans pâturages et de nombreux troupeaux.

Il en est de même du port de Nombre de Dios; il ne se soutient que par le commerce du Pérou et de la terre ferme; car c'est un endroit peu propre à la

(1) Cette description s'applique à l'ancien Panama ou Panama Viejo, détruit en 1670, par le pirate anglais Morgan : la ville actuelle est située de l'autre côté de la baie.

culture de la terre; le pays est couvert de montagnes escarpées et d'épaisses forêts.

Acla était une ville beaucoup plus considérable que toutes celles dont je viens de parler, mais maintenant elle est bien diminuée. Le port n'en est pas très bon, mais il y a des anses et de petites îles derrière lesquelles on peut se mettre à l'abri. C'est de là que Vasco Nuñez de Balboa partit pour aller découvrir la mer du Sud.

La meilleure de toutes ces villes était Sainte-Marie de la Antigua du Darien; mais il est inutile d'en parler, car elle est aujourd'hui abandonnée. Il y a encore d'autres établissemens où l'on exploitait des mines; mais comme on les fonde ou qu'on les abandonne selon l'importance du minerai, je ne puis les compter: car à chaque instant les mineurs les abandonnent pour aller s'établir sur une autre rivière où ils espèrent trouver de l'or en plus grande abondance, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfans, et menant une vie nomade comme les Arabes de l'Afrique. Les Indiens en font de même; ils transportent leurs villages des montagnes dans la plaine, et des bords du fleuve dans une forêt; mais ils ne sortent jamais du territoire de leurs caciques. Leur déménagement est bientôt fait, car leurs maisons ne sont que de bois et de paille, et l'on en trouve partout. Ils n'ont à emporter que leur arc, leur hamac et leur personne. Ils trouvent facilement un endroit pour planter le maïs et les racines dont

ils se nourrissent, et, quand ils ont épuisé la terre dans un district, ils vont dans un autre.

Les Indiens de Cueba ont l'habitude d'apporter tous leurs vivres au principal chef, et c'est lui qui en fait la répartition à chacun, selon les besoins de sa famille. Il désigne ceux qui doivent cultiver les champs de yuca et de maïs, ceux qui doivent aller à la chasse ou à la pêche, et il y va souvent lui-même pour son divertissement, quand il n'est pas à la guerre. Il est servi par des femmes et non par des hommes pendant ses repas, et il n'y a que les principaux chefs qui soient admis à manger avec lui, ce qui a lieu quand ils ne sont pas en campagne, à l'époque de toutes leurs fêtes, et même dans d'autres occasions.

Il n'y a pas grand'chose à dire sur leurs mariages, Ils respectent leur mère, leur fille et leur sœur; du reste ils n'observent aucun autre degré de parenté. Si quelqu'un ne le fait pas, les autres naturels le blâment. Le *tiba* ou chef épouse autant de femmes qu'il le veut; les autres n'en ont qu'une seule; quelques-uns des plus riches en ont cependant deux ou trois. Ils n'aiment pas épouser des femmes d'une nation étrangère et qui ne parle pas leur langue. Ils épousent de préférence les filles d'un autre cacique ou d'un *cabra*, et ne descendent aux femmes du peuple que quand elles sont d'une beauté extraordinaire. C'est le fils aîné qui succède à son père. Les filles héritent à défaut de fils, et le père les marie

à l'un de ses principaux vassaux; mais si la fille aînée ne laisse que des filles, ce ne sont point elles qui héritent, mais les fils de sa sœur. Mais, en général, c'est le plus puissant des fils qui succède à son père, comme cela se pratique en Turquie. Souvent ils abandonnent leurs femmes; ils les troquent et les brocantent entre eux; mais, en général, ils croient que, dans un échange, celui qui reçoit la plus vieille est celui qui gagne, parce qu'elle est plus expérimentée et le servira mieux, et aussi parce qu'elle excitera moins la jalousie. Ce divorce a lieu sans autre cérémonie que la volonté du mari, ou par le consentement des parties. Il a lieu surtout quand la femme est stérile, car alors chacun prétend que c'est la faute de l'autre; mais ils ont toujours soin d'opérer cette séparation au moment où la femme peut être assurée de n'être point enceinte de celui qui la quitte.

Les femmes de la province de Cueba font ordinairement bon marché de leur personne. Elles sont surtout très portées pour les chrétiens, car elles aiment les hommes forts et vaillans, et sentent combien ils sont supérieurs aux Indiens. Elles sont surtout très flattées quand elles sont distinguées par les chefs et par les officiers. Celles qui vivent avec un chrétien lui gardent une fidélité inviolable, à moins qu'il ne s'absente pendant trop long-temps : car elles ne sont faites pour être ni veuves, ni religieuses. Il y a aussi dans cette province des femmes

qui se donnent publiquement à qui en veut; on les nomme *irachas*, du mot *ira* qui veut dire femme. Les femmes de ce pays sont si portées à la débauche, que souvent elles font mourir leur fruit avec de certaines herbes : car elles disent que les vieilles femmes sont assez bonnes pour avoir des enfans, et qu'elles veulent jouir de leur jeunesse. Dès qu'elles sont accouchées, elles vont se laver à la rivière, et ne suspendent leurs travaux que pendant quelques jours. Elles se couvrent ordinairement les parties naturelles, mais il y a des provinces où elles vont toutes nues. Dans leur langue, ils nomment la femme *ira* et l'homme *chug;* mais dans le district d'Abragme, qui fait aussi partie de cette province, ils l'appellent *ome.*

Les habitans de cette province sont très enclins à un vice honteux, et ont chez eux de jeunes garçons en habits de femmes qui en remplissent toutes les fonctions. Ils filent, balaient la maison, et ils ne sont pas méprisés à cause de cela; on les nomme *camagoa.* Ils ne se laissent approcher par aucun autre homme sans la permission de leur maître; s'ils le font, celui-ci les tue. Ces coquins de camagoas se mettent des colliers et des bracelets comme les femmes, ne vont pas à la guerre, et ne se livrent à aucun exercice viril. Ils sont tout-à-fait traités comme des femmes. Celles-ci les ont en horreur; mais comme elles sont traitées en esclaves par leurs maris, elles n'osent pas se plaindre, si ce n'est aux

Espagnols, parce qu'elles savent qu'ils ont ce vice en abomination.

Les naturels de la terre ferme sont entièrement imberbes. J'en ai vu cependant qui avaient du poil au menton et sur d'autres parties du corps. Etonné de cette différence, j'ai voulu en connaître la raison, et j'ai fini par découvrir qu'ils en ont comme les Européens, mais qu'ils l'arrachent avec soin ou le font tomber au moyen de certaines herbes. L'on en voit cependant beaucoup à la terre ferme qui en ont aux parties naturelles et sous les aisselles, à l'exception toutefois des femmes, qui ont soin qu'il ne reste dans cet endroit ni poil ni poussière. Mais dans la province de Zénu, qui n'est pas loin de là, les hommes ont le menton barbu et le corps velu absolument comme nous.

Les Indiens des deux sexes ont l'habitude de se laver trois ou quatre fois par jour, non-seulement par propreté, mais parce qu'ils disent que cela les repose. Tous les matins, les Indiennes qui vont à la rivière chercher de l'eau commencent par se baigner. Elles nagent très bien, et elles y retournent au moins une fois dans la journée. Il est de fait que quand les Indiens restent un ou deux jours sans se laver, ce qui leur arrive quelquefois soit en voyage, soit par d'autres circonstances, ils contractent une mauvaise odeur comme les nègres.

Les Indiens de Cueba sont très habiles et très exerçés à la pêche. Le poisson forme leur principale

nourriture, car il y en a une grande quantité dans la mer et dans les rivières, et ils ont beaucoup moins de peine à s'en procurer qu'à chasser les cerfs et les sangliers. A la pêche comme à la chasse, ils se servent beaucoup de filets qu'ils font de coton et de fil tiré d'une plante nommée heneguem. Il y a, dans cette province, des forêts entières de cotonniers. Pour en avoir d'une qualité supérieure et plus blanche, les Indiens en cultivent autour de leur maison et de leur demeure.

Comme je l'ai dit plus haut, ils prennent les animaux sauvages dans des filets. Ils en prennent aussi dans des piéges, ou ils en tuent à coup de lances. Quelquefois ils se réunissent en grand nombre et les chassent devant eux jusqu'à ce qu'ils les resserrent dans un espace étroit, où ils en font un grand carnage. Comme ils n'ont pas de couteaux pour les écorcher, ils les coupent en quartiers avec des haches de pierre, et les font rôtir sur une espèce de gril en bois, qu'ils nomment barbacoas. Ils creusent dessous un trou, dans lequel ils allument du feu; car le climat du pays est si chaud, que le poisson et la viande se gâtent en un seul jour. Ils mangent du maïs et des yucas, et boivent en général de l'eau. Mais le vin ne leur déplaît pas. Ils font, avec du maïs, une boisson fermentée qu'ils nomment chicha. Voici comment ils s'y prennent. Ils mettent le maïs dans l'eau, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il commence à se gonfler et à germer. Ils le

font cuire alors, et quand il a jeté quelques bouillons et qu'il est à point, ce qu'ils savent très bien distinguer, ils retirent le pot du feu, et laissent fermenter le tout. Au bout de deux jours la chicha est bonne à boire, mais elle est encore un peu épaisse; elle n'est bonne et claire que le troisième jour, mais elle n'est parfaite que le quatrième. Elle est alors aussi limpide que le vin blanc d'Espagne; le lendemain elle commence à s'aigrir, et le septième jour ce n'est plus que du vinaigre. Mais ils ne la gardent jamais assez long-temps pour cela, car ils ont toujours soin de n'en faire que la quantité nécessaire; et pendant qu'ils la boivent, ils s'occupent de travailler à renouveler leur provision, de sorte qu'ils n'en manquent jamais. Je trouve que cette boisson est plus agréable que le cidre de Biscaye ou que la bière d'Angleterre et de France, car j'ai eu l'occasion de goûter de tout cela. Cette boisson est très saine; elle nourrit les Indiens, et les engraisse.

Ils font aussi de très bon vinaigre avec le maïs. Pour cela, ils font d'abord griller les graines au feu. Ils les écrasent ensuite et les réduisent en farine, qu'ils mêlent avec de l'eau. Ils la font bouillir et la laissent reposer; ils recommencent le lendemain, et, après avoir transvasé la partie liquide, ils l'exposent au soleil, et l'y laissent pendant deux ou trois jours, en y ajoutant de temps en temps un peu d'eau. Au bout de ce temps le vinaigre est excellent, et se conserve long-temps.

J'ai dit plus haut que les expéditions se décident au milieu des danses et des orgies; ils s'enivrent tellement, pour la plupart, qu'ils oublient complétement tout ce qu'ils ont décidé et chanté la veille. Mais il y a des vieillards qui sont chargés d'assister à la fête, sans y prendre part, et qui leur rapportent, le lendemain, ce qui a été dit la veille, la chanson qui a été composée, et le poste qui a été confié à chaque capitaine. Tout cela est exécuté aussi fidèlement que si on s'y était engagé par serment. D'ailleurs, il y en a toujours quelques-uns qui ont la tête assez forte pour pouvoir boire sans s'enivrer. Les Indiens ne conservent que par ces chants, la mémoire des événemens.

De toutes les choses nouvelles que les chrétiens leur ont fait connaître, une de celles qui les ont le plus étonnés, c'est sans contredit l'usage des lettres; ils ne peuvent comprendre comment les chrétiens peuvent, par ce moyen, communiquer à une grande distance. Si l'on charge un Indien de porter une lettre, il est tout étonné de voir celui qui la reçoit au fait de ce qui vient de se passer dans l'endroit d'où il vient. Ils sont persuadés que la lettre dira aussi ce qu'ils ont fait ou même pensé pendant la route.

Un cacique de la province de Cueba ordonna à un de ces Indiens, qui était chargé de porter une lettre, de lui adresser certaines questions pendant la route; quand il revint avec la réponse, il dit à

son chef qu'il avait exécuté ses œuvres, mais que la lettre y avait mis de l'obstination, et n'avait jamais voulu lui répondre; que probablement elle ne voulait parler qu'aux Espagnols, et qu'elle avait sans doute averti celui qui l'avait reçue de toutes les questions qu'il lui avait adressées; le cacique fut si effrayé, qu'il se révolta. Les Espagnols l'ayant fait prisonnier quelques jours après, lui demandèrent pourquoi il avait pris les armes, puisqu'on ne lui avait fait aucun mal. Il répondit qu'il était sûr que la lèttre l'avait dénoncé; mais que ce n'était pas lui qui avait ordonné à l'Indien de faire ces questions, et qu'il le tuerait pour l'en punir. Cette anecdote arriva au capitaine Gonzalo de Badajoz, qui confirma le cacique dans son erreur, et lui dit qu'en effet les lettres parlaient aux chrétiens et leur révélaient tout ce qui se tramait contre eux, mais qu'elles ne parlaient jamais aux Indiens, et ne leur révélaient aucun secret.

Les Indiens de la terre ferme se croient très habiles guerriers; quand ils vont en campagne, ils ont des tambours et des trompettes, faits de grands coquillages blancs, que l'on entend de fort loin. Ils ont de grands panaches et des plaques d'or qui leur couvrent la poitrine. Ils ont aussi des bracelets et des ornemens de tête du même métal; car c'est surtout quand ils vont à la guerre, qu'ils veulent paraître beaux et mettent tous leurs joyaux. Ils font, avec ces grands coquillages, de petites boules noires,



blanches, rouges et violettes; ils en font des bracelets, en les mêlant avec des petites olives d'or. Ils en mettent aux poignets, aux pieds et au-dessus des genoux, particulièrement les femmes d'un rang élevé. Ils nomment ces bracelets *chaquira*. Ils se percent aussi les oreilles et le nez, et y suspendent des ornemens en or. Quelquefois aussi ils se mettent, dans le nez, une baguette d'or de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire.

Quelques Indiens se rasent les cheveux, mais ordinairement ils les portent longs : ils sont beaux et très noirs. Ceux des Indiennes, auxquels elles tiennent beaucoup, leur tombent jusqu'au milieu du dos, et par devant jusqu'aux sourcils. Ils les coupent avec des couteaux de pierre, aussi tranchans que des ciseaux. On dit que les Indiens ont le crâne très épais; je l'ai vérifié, et j'ai trouvé que crâne d'un Indien est quatre fois aussi épais que celui d'un chrétien. Aussi les Espagnols ont-ils soin, dans les combats, de ne pas leur donner de coups d'épée sur la tête, car on a vu souvent la lame se casser : la dureté de leur crâne égale son épaisseur. J'ai aussi observé que quand les Indiens de cette province de Cueba ont fait une longue route et qu'ils sont fatigués, ils se tirent du sang des bras et des jambes avec une pierre pointue; ils prétendent que cela les repose.

J'ai déja dit qu'ils ont l'habitude de se peindre le corps, soit en temps de paix, soit en temps de

guerre, mais surtout dans ce dernier cas ; et ils ne regarderaient pas comme un bon guerrier, celui qui ne le ferait pas. On a prétendu qu'ils regardaient cette peinture non-seulement comme un ornement, mais aussi comme un préservatif contre les maladies. Ils ont une espèce de peinture qui dure autant que leur vie, et que rien ne peut effacer. Ils s'en servent dans deux occasions, l'une, pour marquer les pacos ou esclaves; l'autre, au contraire, est un ornement et un signe de liberté. Cela dépend de l'endroit où on la place. Dans ce dernier on la fait au menton, en remontant jusqu'aux oreilles, sur les bras et sur la poitrine, tandis que les esclaves, au contraire, sont marqués sur le front et sur les joues. Tous les vassaux d'un même seigneur sont peints si exactement de la même manière, que l'on croirait que la peinture est appliquée avec un moule. Ils ne peuvent ni l'augmenter ni la diminuer, car c'est une espèce de livrée ou d'uniforme qui fait connaître à quel seigneur ils appartiennent. Le chef lui-même est peint de la même manière; mais celui qui lui succède en choisit une autre, qui est adoptée par ceux qui se font peindre après son avènement. On distingue, de cette manière, ceux qui ont déja fait la guerre sous le père, de ceux qui ont commencé à la faire sous le fils. C'est pourquoi l'héritier présomptif est le seul qui n'ait pas la figure peinte, parce qu'il veut conserver la liberté de choisir la devise qui lui conviendra. Mais s'il adopte la devise de son père,



celui-ci lui en sait le plus grand gré. Il est sûr qu'il ne la changera pas après sa mort, car elle est ineffaçable.

Les Indiens s'entendent très bien à extraire le sel de l'eau de la mer, et je ne crois pas qu'il y ait pour cela, dans toute l'Europe, des ouvriers qui soient plus habiles qu'eux; il est très blanc, et se fond avec la plus grande facilité.

Quand les différentes nations indiennes ne sont pas en guerre, il se fait entre elles un commerce d'échange. Ceux qui habitent sur le bord de la mer et le long des rivières vont dans des canots à une assez grande distance, pour vendre les productions de leur pays et acheter ce qui leur manque. Ils vont aussi commercer dans l'intérieur des terres en faisant porter leurs marchandises par leurs esclaves. Ils vendent ainsi du sel, du maïs, des étoffes, des hamacs, du coton filé ou non filé, du poisson salé et de l'or qu'ils nomment yrabra; il y en a même qui vendent leurs propres enfans. Tout ce commerce se fait par échange, car ils ne connaissent pas l'usage de la monnaie, et, dans tous ces marchés, ils ont une foule de ruses pour se tromper les uns les autres.

Quand les gens de Pedrarias d'Avila visitèrent, en 1515, le pays de Zenu, qui alors dépendait du gouvernement de la Castille d'Or, et fait aujourd'hui partie de celui de Carthagène, ils y trouvèrent un grand nombre de paniers remplis de cigales, de gril-

lons et de sauterelles. Les Indiens leur dirent qu'ils allaient porter ces corbeilles dans des pays très éloignés de la mer, où il n'y avait pas de poisson et où on regardait ces insectes comme un mets très délicat. On leur donnait en échange de l'or et d'autres objets dont ils avaient besoin, et qu'ils rapportaient chez eux.

Le climat de presque toute la province de Cueba est très tempéré; mais il ne laisse pas de faire froid dans les montagnes, et l'on est obligé d'y avoir du feu. Les Espagnols sont obligés de mettre de la braise sous leurs hamacs, et de s'envelopper dans des couvertures de coton.

J'ai déja parlé, dans la première partie de cette histoire, du tabac et de la manière dont s'en servent les Indiens des îles; mais à la terre ferme on a l'habitude de jeter dans le feu différentes espèces d'arbres et de gommes, qui répandent une puanteur insupportable à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. Quant à eux, ils couchent toujours au milieu de cette fumée, et ils prétendent qu'elle leur procure un profond sommeil.

Dans leurs fêtes et leurs danses, ils se servent de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé, comme ceux des habitans des îles. Ils en font aussi qui sont recouverts d'une peau de cerf ou d'un autre animal. Ils en font d'assez petits pour être portés par un seul homme, et d'autres si grands que cinq ou six personnes peuvent à peine le bouger de place.



Ces grands tambours sont suspendus devant la maison du *saco*, et on s'en sert pour donner le signal des danses et des orgies.

Ils servent aussi pour appeler au conseil, et, quand le *saco* veut faire mourir quelque chef, on les bat pour convoquer toute la nation. Quand tout le monde est rassemblé, le cacique expose le crime du coupable, afin qu'on ne lui reproche pas d'être injuste et vindicatif. Il lui donne ensuite un ou deux coups de massue sur la tête, et les autres l'achèvent. On jette ensuite son corps dans la campagne pour être dévoré par les bêtes fauves et les oiseaux, ce qu'ils regardent comme une punition pire encore que la mort : c'est les traiter comme des gens du peuple, car à la terre ferme on n'enterre guère que les chefs. Quand un Indien du peuple se sent près de sa fin, il se traîne dans les bois pour y mourir, et, s'il n'en a pas la force, sa femme et ses enfans l'y portent, placent à côté de lui une calebasse d'eau et un peu de maïs, et ne s'en occupent plus.

Après avoir traité de la manière de vivre des Indiens de la Castille d'Or ou Cueba, je vais parler de leurs funérailles. A Panama, Nata, Pacora, et dans les autres provinces qui sont situées sur les bords de la mer du Sud, il est d'usage que, quand un cacique vient à mourir, toutes ses femmes et tous les domestiques de sa maison se donnent volontairement la mort : car le *tuyra* ou démon leur a persuadé que, dans ce cas, ils accompagnent leur

cacique au ciel, et qu'ils remplissent auprès de lui les mêmes fonctions qu'ils exerçaient sur terre pendant sa vie, tandis qu'au contraire l'ame de tous les gens du peuple qui meurent de mort naturelle s'éteint avec le corps, comme chez les animaux. Ces malheureux regardent donc comme le comble de la félicité de mourir avec leur cacique, et d'acquérir ainsi l'immortalité. Ceux qui cultivaient les terres se tuent aussi pour jouir du même bonheur, et l'on enterre avec eux quelques épis de maïs, afin qu'ils puissent en semer et en cultiver dans le ciel. J'en ai fait moi-même l'expérience dans les montagnes de Guaturo : car ayant fait prisonnier le cacique qui s'était révolté, je lui demandai qui était enterré dans une sépulture qui était près de là, et qui paraissait récente. Il me répondit que c'étaient les Indiens qui s'étaient tués volontairement à la mort de son père. Comme ils enterrent souvent beaucoup d'or avec leurs morts, je fis ouvrir deux de ces tombeaux, et j'y trouvai les épis de maïs dont je viens de parler. En ayant demandé la raison au cacique, il me répondit que ces cadavres étaient ceux des laboureurs qui s'étaient tués à la mort de son père pour devenir immortels avec lui, et qu'ils avaient emporté ce maïs pour le semer dans le ciel. Je voulus convaincre le cacique de son erreur en lui faisant observer que ces laboureurs n'avaient pas emporté les semences, puisqu'elles étaient restées dans la tombe et s'y étaient pourries; mais il me répondit qu'apparem-



ment ils en avaient trouvé en abondance dans le ciel, et n'avaient pas eu besoin de celles-là : car il est impossible de convaincre ces Indiens de leurs erreurs quand ils sont arrivés à un certain âge.

Ils font des images du tuyra en or ou en bois sculpté, qui sont effroyables à voir, car ils le représentent dans la même forme qu'il leur apparaît. Quand il veut se faire obéir par eux, il les menace d'ouragans qui sont si violens dans ce pays, qu'ils déracinent les arbres, renversent les maisons et détruisent les plantations.

Dans quelques districts de la Castille d'Or, après la mort d'un cacique, on assied le cadavre sur une grosse pierre et l'on allume de grands feux tout autour pour le faire sécher. De cette manière, toute la graisse se consume et la peau se colle sur les os. On place ensuite cette espèce de momie à côté de celle de son prédécesseur, dans une salle de la maison du cacique qui est destinée exclusivement à cet usage. L'on voit, en entrant dans cette salle, toute la série des chefs qui ont gouverné le pays, depuis les plus anciens, rangés par ordre. Si le cacique est mort dans un combat, ou par tout autre accident, et que l'on n'ait pu retrouver son cadavre, on laisse vacante la place qu'il aurait occupée ; et comme ils ne connaissent pas l'usage des lettres, il composent une chanson dans laquelle ses exploits et son genre de mort sont racontés et la font souvent répéter en chœur par les jeunes garçons, afin que sa

mémoire ne soit point oubliée. Ils nomment ces chants *areytos*. Cette manière de faire sécher le corps des caciques existe surtout dans les provinces de Comagre et de Chiman. Dans d'autres cantons, quand le corps du cacique est desséché, on l'enveloppe dans plusieurs pièces d'étoffe de coton, et on le remet dans son hamac, dans la chambre où il avait l'habitude de dormir.

Les Indiens qui veulent se donner la mort pour accompagner leur chef, le font de la manière suivante : ils se réunissent ensemble et commencent par chanter les louanges du mort; on apporte ensuite un vase rempli d'un poison dont ils boivent, à l'aide d'une coquille d'huître ou d'un morceau de calebasse; il est si subtil, qu'ils tombent raides morts aussitôt qu'il a touché leurs lèvres. Souvent ils empoisonnent tous leurs enfans avant de se donner la mort; et toutes ces morts qui devraient plonger toutes les familles dans l'affliction, y répandent au contraire la joie et l'allégresse. De sorte qu'à la mort de chaque cacique, le diable a l'avantage d'emporter quarante ou cinquante ames au lieu d'une.

Dans d'autres provinces, aussitôt la mort d'un chef, tous ceux des environs se rassemblent et l'on creuse une grande fosse qui a douze ou quinze pieds de long et autant de large. Cette fosse peut avoir une toise et demie ou deux de profondeur; on assied le corps du cacique au fond de cette fosse, sur un tapis de coton des couleurs les plus brillantes;



après l'avoir orné de tous les bijoux d'or qu'il possédait, on place autour de lui des calebasses remplies d'eau, de maïs, de fruits et de fleurs. Celles des femmes du cacique qui veulent s'enterrer avec lui, arrivent vêtues de leurs plus riches habits, et couvertes de bijoux d'or. Elles descendent dans la fosse et s'asseoient autour du cadavre. Pendant deux jours tous les Indiens des deux sexes dansent autour du tombeau, en chantant la valeur, la libéralité et les autres vertus du chef qu'ils ont perdu, et la glorieuse résolution des femmes qui consentent à mourir avec lui pour l'accompagner dans le ciel. Ils ne cessent de boire en chantant et en dansant. Les femmes qui sont dans la tombe boivent aussi, et quand elles ont succombé à l'ivresse, on recouvre la fosse de pièces de bois et de fascines et ensuite de terre. Presque tous ceux qui ont pris part à la cérémonie, passent la nuit ivres-morts autour du tombeau, et le lendemain matin chacun s'en retourne chez soi. (Les Indiens regardent les tombes comme des lieux sacrés et plantent des arbres à l'entour.)

Le fils du défunt assiste à toute la cérémonie, et quand elle est terminée, les vieillards s'approchent de lui et le félicitent sur son avènement. Ils le prennent ensuite dans leurs bras et le portent ainsi jusque dans le hamac où il a l'habitude de coucher; tous les vassaux viennent alors lui faire leur soumission et lui apportent du maïs, des oiseaux, des sangliers, des cerfs, du poisson, des fruits et de tou-

tes les autres espèces de vivres que l'on trouve dans le pays. Ils passent encore deux ou trois jours à boire et font retentir les airs de leurs chants d'allégresse. Dans ces chants, on raconte au nouveau chef sa généalogie, les exploits de ses ancêtres; quels étaient les amis et les ennemis de son père, la cause de leur alliance et de leurs querelles. Le nouveau cacique envoie aussitôt des messages à tous ceux du voisinage pour leur annoncer que son père est mort et qu'il veut continuer d'être leur allié, et ceux-ci lui en renvoient d'autres pour le féliciter de son avènement et l'assurer de leur amitié; il en envoie aussi à ses ennemis qui, quelquefois, profitent de cette occasion pour se réconcilier; d'autres fois ils massacrent les messagers et alors la haine devient implacable.

Du reste, les mœurs et les coutumes de ces différentes tribus sont si différentes, qu'il faut avoir passé bien du temps dans le pays pour les connaître à fond. Dans beaucoup d'endroits les habitans ont déja oublié leurs anciens usages. Pendant trente-cinq ans que j'ai passé dans ce pays, je n'ai jamais connu un seul Indien adulte qui eût embrassé de bonne foi la religion chrétienne, mais j'espère que quelques-uns de ceux auxquels on l'a enseignée dès leur enfance, sauveront leur ame.

Je terminerai cette description en parlant des embarcations des Indiens. Ils ont des canots qui sont de la même forme que ceux des habitans des îles,



mais beaucoup plus grands, car il y en a qui peuvent porter cinquante ou soixante personnes, et qui ont des mâts et des voiles en coton; ils les gouvernent avec beaucoup d'adresse.

Il y a parmi ces Indiens des espèces de sorciers que les Espagnols ont surnommés chupadores ou suceurs, car ils savent si bien sucer toute la substance de ceux à qui ils en veulent, que leur peau se colle sur leurs os. Ils errent la nuit dans le village, et savent entretenir leur ennemi dans un profond sommeil, pendant qu'ils lui appliquent la bouche sur le nombril et le sucent pendant une heure ou deux. Il y a beaucoup d'Indiens qui connaissent les vertus des plantes et la manière de les employer; mais c'est un métier dangereux, car il les conduit ordinairement tout droit à la sorcellerie; il est impossible de détourner les vieux Indiens de toutes ces superstitions. Quant aux jeunes, ceux qui sont élevés par nos missionnaires, ne leur donnent que des sujets de satisfaction jusqu'à l'âge de puberté, mais ils adoptent alors toutes les vicieuses coutumes de leurs ancêtres.

RELATION

ADRESSÉE A SA MAJESTÉ,

DE LA CONQUÊTE

DU NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE,

PAR LE LICENCIÉ GONZALO XIMENEZ,

ENVOYÉ PAR L'ADELANTADE D. PEDRO HERNANDEZ DE LUGO POUR ENTRER DANS LA GRANDE RIVIÈRE AVEC CINQ BRIGANTINS ET CINQ CENTS HOMMES A PIEDS ET A CHEVAL, A PARTIR DU 6 AVRIL 1536;

traduite de l'espagnol

SUR LE MANUSCRIT INÉDIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. TERNAUX-COMPANS.

Votre Majesté sait déja que l'adelantade D. Pedro Hernandez de Lugo est arrivé, pour être gouverneur de cette ville et province de Sainte-Marthe. Après avoir débarqué à la tête d'environ 800 hommes, le 2 janvier 1536, il a fait quelques expéditions dans l'intérieur de la province, et a éprouvé des pertes

assez considérables; car ces nations sont très belliqueuses, comme Votre Majesté l'aura vu, sans doute, par les lettres des gouverneurs, ses prédécesseurs.

Le 6 avril, l'adelantade voyant qu'il ne ferait pas grand'chose dans les montagnes de Ste-Marthe avec les troupes qu'il avait amenées, et qu'au contraire il y perdait beaucoup de monde, fit partir le licencié Gonzalo Ximenez avec environ 500 hommes de cavalerie et d'infanterie. Cinq brigantins devaient remonter la grande rivière avec autant de monde qu'ils en pourraient porter; le reste devait aller par terre avec les officiers que Votre Majesté a envoyés dans cette province. Je vais rendre compte brièvement à Votre Majesté de tout ce qui s'est passé dans cette expédition; car le licencié Ximenez et ceux qui l'accompagnent lui donneront une description plus complète de ce nouveau royaume, que nous avons conquis pour elle.

Deux des brigantins se perdirent à l'entrée de la grande rivière, dont l'un avec tout son monde. L'adelantade en fit construire deux autres, et choisit le licencié Gallegos pour les commander. Celui-ci souffrit des fatigues sans nombre en remontant la grande rivière, et arriva enfin à un endroit où des Espagnols, envoyés par Garcia de Lerma, avaient déja passé. Nous continuâmes ensuite notre route; mais plus nous remontions, moins nous trouvions de traces d'habitations de naturels et de pays habités. Le licencié ne laissa cependant pas d'avancer tou-

jours, car il était bien décidé à ne s'arrêter que quand il aurait trouvé un pays où il pourrait être utile au service de Votre Majesté. Après avoir traversé, avec la plus grande persévérance, une foule de rivières, de marais et de forêts presqu'impénétrables, nous arrivâmes dans un village que les Indiens nomment Lacora. Comme nos soldats étaient, pour la plupart, nouvellement arrivés d'Espagne, et que nous avions beaucoup souffert par la famine, nous en avions déja perdu la plus grande partie.

Quand l'armée fut arrivée dans cet endroit, que je crois à environ deux cents lieues de la mer, le licencié voyant que le pays devenait de plus en plus mauvais, donna ordre à quelques brigantins de remonter le fleuve pour aller à la découverte. Mais après deux tentatives, ceux qui les montaient déclarèrent qu'il était presqu'impossible d'avancer par eau et encore moins par terre, car presque tout le pays était noyé par les eaux du fleuve.

Notre commandant voyant la mauvaise disposition du pays, résolut d'examiner s'il ne serait pas possible de trouver un chemin à travers la chaîne de montagnes qui s'étend le long du fleuve, et qui était éloignée d'environ vingt lieues, route que l'on n'avait jamais pu trouver, bien qu'on l'eût cherchée plus d'une fois, car tout le pays est noyé entre le fleuve et les montagnes. Il ordonna donc au capitaine Juan de San-Martin de remonter, avec des canots, une petite rivière qui descendait des mon-



tagnes, et venait se jeter dans le fleuve. Il revint après avoir fait environ vingt-cinq lieues, et annonça qu'il avait trouvé quelques villages quoique peu considérables, et que c'était par là que l'on apportait le sel qui se fabriquait dans les montagnes, pour le vendre sur les bords du fleuve.

Le commandant se décida à y aller lui-même avec les soldats les plus forts et les mieux portans, pour voir ce qu'il y avait au-delà, et à laisser le reste de l'armée à Latora. Il arriva jusqu'à l'endroit où St-Martin était parvenu; mais y étant tombé malade, il se décida à s'y arrêter, et donna ordre aux capitaines Antonio de Lebrixa et Juan de Cespedes d'aller à la découverte avec vingt-cinq hommes.

Ceux-ci, après avoir traversé encore environ vingt-cinq lieues de montagnes, arrivèrent dans un pays plat, et qui leur parut très bon et très peuplé. Ils revinrent de suite annoncer cette bonne nouvelle au commandant. Celui-ci se hâta de retourner au village où il avait laissé ses soldats, pour revenir ensuite dans le pays que l'on venait de découvrir; mais il en avait déja péri un grand nombre par les causes que j'ai dites plus haut. Il se décida donc à ne garder avec lui que les soldats les plus forts et les mieux portans, et à renvoyer le reste à Sainte-Marthe avec les brigantins.

Xesada traversa d'abord les montagnes que l'on nomme de Copon, et arriva ensuite au pays plat que les émissaires avaient découvert. On commença la

conquête de ce nouveau royaume de Grenade. Il passa sa troupe en revue, et trouva que de tous ceux qui étaient partis, il ne restait plus que 170 hommes; le reste était mort ou retourné à Ste-Marthe avec les brigantins.

Le commandant voyant que le pays était très bon et que nous avions trouvé partout de gros pains de sel, se détermina, faute d'interprète, à demander par signes aux naturels de nous mener là où le sel se préparait. Ceux-ci, après nous avoir fait traverser plusieurs villages très considérables et très abondans en vivres, nous conduisirent dans l'endroit où il se fabriquait avec de l'eau salée. Il est blanc et très bon, et on en trouve dans plusieurs endroits; nous y arrivâmes quatorze ou quinze jours après être entrés dans le pays plat.

Quand nous fûmes arrivés aux villages du sel, nous vîmes bien ce que le pays était, et ce qu'il serait plus loin. Il est extrêmement peuplé, et les maisons sont tout-à-fait différentes de tout ce que nous avions vu jusque-là. A une journée de là, nous entrâmes sur les terres du plus puissant seigneur qu'il y eût dans tout le pays; il se nomme Bogota. Nous le trouvâmes dans une salle qui, quoiqu'elle fût en paille, pouvait passer pour une des plus belles qu'il y ait dans les Indes. Nous avions trouvé, dans presque tous les villages où nous avions passé, des échantillons d'or où d'émeraudes. Bogota voulut d'abord nous empêcher d'entrer dans ses états, et



attaqua notre arrière garde à la tête d'un nombre assez considérable de naturels; mais cela lui servit à peu de chose, car ils lâchèrent pied après avoir perdu quelques hommes, comme le font toujours les Indiens.

Ce Bogota est le plus puissant roi du pays, et beaucoup d'autres caciques lui sont soumis. Il passe pour très riche; les habitans du pays disent qu'il a une maison tout entière en or, et un grand nombre de magnifiques émeraudes. Ses vassaux ont le plus grand respect pour lui : car, dans ce nouveau royaume de Grenade, les Indiens sont très soumis à leurs caciques. Maintenant l'on n'entend pas parler de lui, parce qu'il s'est révolté avec beaucoup d'autres caciques, et s'est réfugié avec tout son or dans des montagnes escarpées où les Espagnols ne pourraient l'attaquer qu'en souffrant les plus grandes fatigues.

Dès que nous fûmes arrivés sur les terres de Bogota, notre commandant envoya de deux côtés différens le capitaine Jean de Cespedes et le capitaine Juan de San-Martin, pour examiner ce qu'il y avait au-delà. Ils arrivèrent tous les deux, chacun de leur côté, chez une nation nommée Panches, qui entoure presque entièrement la vallée de Bogota, et qui n'en est séparée que par quelques montagnes couvertes de bois. Leurs armes sont différentes de celles des Indiens de Bogota, et il règne entre ces deux nations une grande inimitié.

A cette époque nous commençions déja à pouvoir nous faire entendre des Indiens : c'est pourquoi quelques-uns de ceux qui nous apportaient des pierreries, voyant que nous les estimions beaucoup, nous offrirent de nous conduire à l'endroit où on les tirait de terre. Ce n'est pas qu'ils n'en fassent grand cas eux-mêmes, car ils les préfèrent à l'or. Notre commandant, ayant connaissance de cette offre, se décida à quitter avec son armée la vallée de Bogota, pour aller à la recherche du pays des émeraudes. Il arriva d'abord à une vallée que l'on a depuis nommée de la Trompeta, et envoya de là le capitaine Pedro Valenzuela à la recherche des mines d'émeraudes.

Celui-ci y arriva le sixième jour, et il vit lui-même, ainsi que les Espagnols qui l'accompagnaient, les Indiens les tirer de la terre, ce qui leur parut fort étrange. Cette mine est située dans une haute montagne pelée, à environ quinze lieues de la vallée de la Trompeta, et l'endroit d'où on les tire paraît s'étendre à une lieue environ. Elles appartiennent à un cacique puissant nommé Somondoco. Il possède beaucoup de vassaux et de grands villages. Son habitation est à trois lieues de l'endroit où sont les émeraudes, et il n'y a que les Indiens qui lui appartiennent qui aient le droit d'aller les y prendre, ce qu'ils ne font qu'à une certaine époque de l'année et avec beaucoup de cérémonies. Ils en font ensuite commerce entre eux, ils les troquent contre de l'or,



des colliers que l'on fabrique dans le pays, et des étoffes de coton.

Le commandant ayant appris, de ceux qui avaient été visiter les mines, que de là on découvrait des plaines d'une étendue immense, et dont on ne voyait pas les bornes, se décida à aller jusque-là, tant pour les voir par lui-même que pour examiner si de là on pouvait y descendre. Il envoya de là le capitaine Juan de San-Martin pour les reconnaître, car on lui avait dit qu'elles étaient désertes; mais il ne fut pas possible de parvenir jusque-là, tant les montagnes étaient escarpées, et à cause de la quantité de rivières qu'il aurait fallu traverser. C'est pourquoi on fut obligé de renoncer à ce projet.

Nous apprenions toujours de mieux en mieux la langue, de sorte que, vers cette époque, les Indiens dirent à notre commandant que, non loin de notre camp, il y avait un puissant seigneur qui se nommait Tunja. Notre commandant marcha contre lui avec tout son monde et le fit prisonnier : car, à notre entrée dans son pays, il vint au-devant de nous et nous reçut en alliés; mais nous eûmes depuis sujet de croire qu'il méditait quelque trahison, et qu'il parut nous regarder d'un autre œil quand nous fûmes entrés dans le village qu'il habitait avec ses vassaux. C'est pourquoi on s'empara de sa personne, avec un peu d'or et quelques pierreries, parce qu'il avait fait enlever le meilleur. Le peu que l'on en trouva fut dans la chambre où il couchait et dans

les temples, ce qui se monta à environ 140,000 pesos d'or fin et 30,000 d'or de bas aloi, avec quelques émeraudes, mais très peu : car, comme je l'ai dit, il les avait cachées. Ce Tunja est très puissant, et beaucoup de caciques sont ses vassaux. Il est aussi très riche et a de nombreux sujets. Il n'est pas aussi tyran que Bogota.

Quand les principaux Indiens de ce pays viennent à mourir, on ne les enterre pas; on les place seulement sur le sol, et on met dans le corps de l'or et des émeraudes.

Pendant que l'armée était à Tunja, nous entendîmes parler de deux nouveaux caciques : l'un se nomme Duitama, et l'autre Sogamoso. Ils demeurent à deux ou trois journées de là. Notre chef y alla avec quelques fantassins et quelques cavaliers; mais ils avaient pris la fuite. Dans le village de Sogamoso, on trouva dans les temples environ 40,000 pesos d'or fin, quelque or de bas aloi, et quelques émeraudes; mais on ne trouva pas un habitant, car ils étaient tous soulevés. De là notre chef retourna au camp, en passant par le territoire de Duitama. Les Indiens vinrent au-devant de nous en armes, jetant de grands cris et faisant mine de nous attaquer. Nous en tuâmes quelques-uns, mais très peu, parce qu'ils étaient protégés par leur position.

Quand notre chef fut de retour au camp, il fit peser tout l'or que l'on avait, celui que l'on avait pris à Tunja, à Sogamoso, et quelque peu que l'on



avait recueilli dans le pays. Le tout se montait à 191,294 pesos d'or fin, 37,288 d'or bas, et 18,390 de ce que l'on nomme chanfalonia. On trouva aussi 1,815 émeraudes, parmi lesquelles il y en avait de très belles. Les unes étaient grandes, d'autres petites. Il y en avait de diverses espèces.

Notre commandant, voyant la grandeur et la richesse du pays dans lequel il se trouva, se décida à retourner chez Bogota, parce que nous étions persuadés qu'il devait y avoir des richesses infinies en or et en pierreries : car c'était un bien plus grand seigneur que Tunja. Le commandant, laissant le gros de sa troupe à Tunja, se dirigea donc de ce côté avec quelques fantassins et quelques cavaliers ; mais il trouva tous les Indiens en armes. Ils nous attaquaient à chaque instant, ne nous laissaient de repos ni jour ni nuit. Nous étions si fatigués, que nous ne pouvions plus avancer, non plus que nos chevaux. Ayant appris par quelques prisonniers que Bogota était dans une maison de plaisance à quelques lieues de là, nous prîmes la résolution d'aller le surprendre pendant la nuit, pour nous emparer de sa personne et tâcher alors de traiter avec lui.

Nous l'attaquâmes en effet à l'aube du jour, mais il eut le malheur d'être tué dans le combat par quelqu'un qui ne le connaissait pas ; on dit même qu'il s'était vêtu en Indien du commun pour pouvoir s'échapper plus facilement. Nous n'eûmes pas de suite la nouvelle de sa mort, parce qu'il alla expi-

rer dans un bois, sans que personne s'en aperçût.

Notre général voyant qu'il trouvait tant de résistance, se décida à retourner au camp et à tenter de nouveau la découverte des plaines. Il envoya à cet effet le capitaine Juan de San-Martin, lui disant de passer par Duitama où il trouverait un chemin plus facile, et il alla s'établir dans cette dernière ville pour faciliter leur expédition, qui ne réussit cependant pas non plus cette fois, car on arriva à des montagnes couvertes de neige, qui empêchèrent d'aller plus loin. Le général voyant ce mauvais succès, laissa encore une fois l'armée dans le pays de Tunja, et leur donna l'ordre de venir au pays de Bogota. Le général passa, pour s'y rendre, par un autre pays que ceux qu'ils avaient découvert. Ce pays se nomme Pasca. Il apprit dans cet endroit, qu'après avoir traversé un désert pendant huit jours de marche, on arrivait à une ville nommée Neyba. très riche, et où les Indiens tiraient l'or de la terre. On lui dit que les Indiens de Pasca y portaient du sel et d'autres objets de commerce qu'ils échangaient contre de l'or, et que de là on voyait les plaines. Il se dirigea de ce côté et finit par y arriver, après avoir beaucoup souffert du froid et traversé des pays déserts et couverts de neige.

Ils arrivèrent dans un pays plat, mais ce n'est pas celui que l'on aperçoit des mines, car il est situé dans la vallée de la grande rivière qui se jette dans la mer, près de Sainte-Marthe; mais comme la

vallée est très large dans certains endroits, elle a presque l'air d'une plaine, mais il y a des montagnes d'un côté et de l'autre, et les grandes plaines sont sur l'autre versant des montagnes, du côté de l'est. Ce pays de Neyba est bien différent de celui de Bogota, car il est très chaud, très malsain et très peu habité. On y trouve de l'or fin et des échantillons de bon argent; les naturels disent qu'il y a des mines d'or très riches. La grande rivière traverse cette vallée de Neyba, et est déja très considérable. Le général voyant que beaucoup de monde était déja tombé malade, se décida à retourner à Bogota sans entrer plus avant dans les plaines.

Il fit ensuite appeler au camp, qui était près de la vallée de Bogota, un cacique qui se nommait Suesca, et qui était venu de la part d'un frère du général, qui était resté au camp; beaucoup d'autres seigneurs étaient venus avec lui, et l'on sut par eux la mort du grand Bogota, qui avait été tué dans sa maison de plaisance, et qu'un de ses cousins, nommé Sagipa, son héritier, s'était retiré dans une montagne, près de la vallée, avec l'or et l'argent que Bogota possédait. Aussitôt que le général eut connaissance du soulèvement de Sagipa, il envoya dire à tous les caciques de la vallée, qui étaient ses sujets, de venir faire alliance avec lui, que sinon, il les ferait mourir, et ferait une guerre acharnée à eux et à leurs descendans. Les caciques effrayés, vinrent presque tous faire leur soumission; il n'en manqua

que quelques-uns, qui se réunirent aux révoltés de la montagne; il vint même un de ses cousins, nommé Chia, que le général reçut fort honorablement. Celui-ci prétendait que l'héritage et les domaines du Bogota, qui avait été tué, lui appartenaient. Ce Chia est un seigneur indépendant, et personne ne peut devenir Bogota s'il n'a d'abord été cacique de Chia; et c'est une coutume ancienne parmi ces Indiens, que le Chia est aussitôt proclamé Bogota, et l'on choisit aussitôt un autre Chia. Tant qu'il n'est revêtu que de cette dernière dignité, il n'a aucun pouvoir sur les autres caciques; il est simplement seigneur du bourg de Chia.

Pendant que le camp était dans cette vallée de Bogota, nous entendîmes parler d'une nation de femmes qui vivent seules et sans hommes parmi elles; c'est pourquoi nous leur donnâmes le nom d'Amazones. Elles achètent des esclaves dont elles deviennent enceintes. Si elles ont une fille, elles l'élèvent, si c'est un fils, elles le renvoient à son père. On dit qu'elles ne se servent des esclaves que pour en avoir des enfants, et qu'elles les renvoient sur-le-champ; et ainsi, elles les font venir et les renvoient alternativement. Le général ayant appris cela, envoya son frère avec quelques fantassins et quelques cavaliers pour voir si les Indiens avaient dit la vérité, mais il rencontra de hautes montagnes qui l'empêchèrent de parvenir jusqu'au pays des Amazones, mais il en approcha jusqu'à la distance de

quatre ou cinq journées. Plus il en approchait, plus on lui donnait de renseignements précis, en ajoutant qu'elles étaient très riches, et que tout l'or que l'on trouvait dans le pays de Bogota et dans celui de Tunja, venait de chez elles. Pendant ce voyage il découvrit des vallées très riches et très peuplées.

Quand il fut de retour, le général et nous voyant qu'il était nécessaire que Votre Majesté connût les services que nous lui avions rendus et que nous lui rendions, se décida à aller lui-même avec quelques-uns d'entre nous, trouver Votre Majesté pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé; c'est pourquoi il fit faire la répartition de l'or et de l'argent que nous avions gagnés dans ce pays, et qui se montait à 191,294 pesos d'or fin, 37,287 d'or bas et 18,395, d'or plus bas encore, ainsi que 1,815 émeraudes; on prit le quint de tout cela pour Votre Majesté, et le reste fut partagé entre les conquérants.

La nouvelle du départ du général s'étant répandue, Bogota voyant qu'il avait très bien traité tous les autres caciques, la vie pénible à laquelle il était réduit depuis sa révolte, qui l'empêchait de rentrer dans ses domaines et qu'on lui tuait ou prenait chaque jour beaucoup d'Indiens, se décida à venir voir le général, qui le reçut très honorablement et lui fit toute sorte de bons traitements.

Il se reconnut vassal de Votre Majesté, et voyant le général bien disposé pour lui, il lui demanda

quelques soldats pour l'aider à faire la guerre aux Indiens Panches, ses ennemis, et qui habitent non loin de là. Le général y consentit, tant pour lui faire plaisir que pour affermir l'alliance, et pour que les Indiens vissent que nous étions réellement les amis de nos amis. A son retour, le général lui dit que puisqu'il était notre ami, il fallait qu'il en donnât la preuve, qu'il savait que Bogota, son oncle, avait été notre ennemi et qu'il avait péri dans la guerre qu'il nous avait faite, et qu'ainsi l'or et les émeraudes qu'il avait possédés, appartenaient à Votre Majesté et aux Espagnols ses vassaux; qu'il devait les faire apporter et nous les remettre, puisque c'était la dépouille de nos ennemis, et qu'on lui laisserait le gouvernement du pays s'il continuait à être soumis à Votre Majesté. Il répondit qu'il n'était pas en possession des trésors de son oncle, que celui-ci les avait partagés entre ses officiers. Plus tard il avoua qu'il les avait.

Le général voyant qu'il variait dans ses réponses, l'emmena avec lui au camp et le tint prisonnier dans une maison où il était gardé par des Espagnols, lui signifiant qu'il ne le laisserait sortir de là que quand il lui aurait remis l'or et les pierres précieuses qui avaient appartenu à son oncle. Bogota se voyant prisonnier, promit que dans l'espace de vingt jours il remplirait d'or une petite maison qui était à côté de la sienne; mais les vingt jours se passèrent sans que l'on apportât rien de ce qu'il avait promis. Le général lui dit alors qu'il avait eu bien tort de



se moquer des Espagnols et qu'il ne le souffrirait pas; il répondit qu'on apporterait bientôt l'or et que l'on était occupé à le ramasser. Le général qui voyait bien que c'était un mensonge, et qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps, se décida à le faire mettre aux fers et à partir pour faire son rapport à Votre Majesté. Il partit donc, laissant son frère Hernan Perez pour commander à sa place. Il arriva jusqu'à un village nommé Tinjaca, et se décida à aller de là visiter lui-même les mines d'émeraudes, pour pouvoir en rendre un compte plus exact à Votre Majesté. Il laissa donc tout son monde à Tinjaca et se rendit aux mines, accompagné seulement de trois ou quatre cavaliers; il examina donc lui-même les mines ainsi que la manière dont on en tire les pierres, et pourra en rendre un compte exact à Votre Majesté.

Au moment où il revenait des mines et allait rejoindre ses troupes pour se diriger avec elles vers le village de Latora, où il comptait construire des brigantins pour descendre la rivière et gagner Ste-Marthe, on lui apprit des choses fort étranges. On lui parla des femmes amazones dont j'ai parlé plus haut, et qui ont une quantité d'or immense, ainsi que d'une province nommée Menza, située sur l'autre versant des montagnes, où on ne peut pas arriver. Cette province est, dit-on, habitée par une nation très riche. Il y a une maison dédiée au soleil, où ils font leurs sacrifices et leurs cérémonies : elle est pleine d'or et de pierreries. Ces Indiens ont des

maisons de pierre, et sont vêtus et chaussés. Ils combattent avec des lances et des massues. On nous dit aussi que Bogota, qui était prisonnier, avait une maison tout en or et une quantité de pierreries.

Le général et nous tous qui étions avec lui, apprenant des nouvelles si importantes, nous pensâmes qu'il valait mieux, pour le service de Votre Majesté, que nous allassions visiter ces provinces pour lui en faire une description exacte, quand même nous tarderions un an de plus. Nous retournâmes donc à la vallée de Bogota, où l'armée était restée.

Aussitôt son arrivée, le gouverneur fit faire une instruction contre Bogota, qui était prisonnier, avec beaucoup de caciques du pays; elle nous apprit qu'il avait plus d'or qu'il n'en faut pour remplir une maison, et une quantité énorme d'émeraudes. On lui demanda tout cela en lui faisant des promesses pour le décider; il le promit, mais il ne donna rien : car, quand ses Indiens le virent prisonnier et maltraité, ils se soulevèrent contre lui. Comme il était délicat comme un grand seigneur, et peu accoutumé à la fatigue, il mourut bientôt en prison, et son trésor n'a pas encore été retrouvé : car il a été enlevé par les caciques et par les Indiens, qui sont en armes dans les montagnes, et les habitants de la vallée disent que ceux-là ont même déja créé un autre Bogota, auquel ils obéissent, et qu'ils regardent comme leur souverain. Quelques jours après, le général fit une expé-



dition contre les Panches, pour aller au secours d'un cacique de nos alliés, qu'ils avaient attaqué. Dans cette expédition on retrouva la grande rivière qu'on avait déja vue à Neyba, et qui est la même qui coule vers Ste-Marthe. Elle est à environ vingt lieues de Santa Fe, et c'est très heureux pour ce pays, car l'on pourrait construire des brigantins qui, en dix ou douze jours, descendraient à Ste-Marthe, et l'on pourrait aussi amener par là tout ce dont on aurait besoin dans ce pays. De là on voyait de l'autre côté de l'eau, à quatre ou cinq lieues de distance, des montagnes couvertes de neige qui s'étendaient parallèlement au fleuve. Ayant demandé aux Indiens des renseignemens sur les habitants de ces montagnes, ils nous répondirent qu'ils étaient semblables à ceux de la vallée de Bogota; qu'ils étaient fort riches et avaient des vases d'or et d'argent et beaucoup d'autres objets du même métal. Ils nous l'assurent positivement, et nous croyons que cela est vrai, parce qu'on trouve de l'or très fin dans la rivière. Après avoir recueilli ces renseignements et un peu maltraité les Panches, nous revînmes à Bogota.

Quelques jours après avoir pris ces renseignements sur les montagnes, lorsque nous étions déja tous établis dans la ville que les Indiens construisaient pour nous, et que nous avions nommée Santa Fé, le général envoya son frère, avec le nombre d'hommes qui lui parut nécessaire pour aller à la découverte dans ces montagnes couvertes de neige,

qui sont, comme je l'ai dit, si près de cette vallée; ils étaient aussi contents et aussi satisfaits que s'ils venaient de débarquer, tant ils avaient de désir de bien servir Votre Majesté. Six jours après leur départ, les Indiens nous annoncèrent que, le long de la grande vallée, il y avait beaucoup de chrétiens tant à pied qu'à cheval, ce qui nous surprit beaucoup, dans un pays aussi éloigné. Le général envoya l'ordre à son frère de retourner sur ses pas avec ses compagnons, et d'aller voir ce que c'était. Aussitôt qu'il fut de retour, il le fit donc partir de nouveau avec douze fantassins et douze cavaliers, lui ordonnant de traverser la grande rivière et d'aller au-devant de ceux qui arrivaient, ce qu'il exécuta. Il apprit bientôt qu'ils venaient du Pérou, qu'ils dépendaient du gouvernement de François Pizarre, et qu'ils étaient commandés par Sébastien de Venalcazar.

Nos gens revinrent en toute hâte nous apporter cette nouvelle, et, huit jours après, nous apprîmes que Sébastien de Venalcazar avait passé le grand fleuve, et qu'il se dirigeait sur Bogota. Au même moment nous apprîmes que, du côté des plaines où nous n'avions jamais pu parvenir, et qui sont situées à l'orient, il arrivait aussi un grand nombre de chrétiens qui avaient beaucoup de chevaux; aussitôt on envoya pour savoir qui ils étaient, car, selon le rapport des Indiens, ils n'étaient plus qu'à six lieues de nous. Nous apprîmes bientôt qu'ils venaient du Venezuela, sous le commandement de Nicolas Feder-



man, et que quelques-uns venaient, disaient-ils, de Cubagua et étaient du nombre de ceux qui s'étaient soulevés contre Geronymo de Ortal. Ils étaient tellement épuisés d'un voyage aussi long et aussi pénible, dans lequel ils avaient traversé d'immenses déserts et des montagnes couvertes de neige, qu'ils auraient tous péri s'il eût duré un peu plus longtemps; nous nous empressâmes de leur fournir des logements, des vivres, des habits et tout ce qui leur était nécessaire pour se remettre de leurs fatigues.

A cette époque, le camp de Federman, celui de Benalcazar et le nôtre formaient, dans la vallée de Bogota, un triangle d'environ six lieues, et chaque général connaissait la présence des deux autres. C'est une chose étonnante, et qui frappera sans doute Votre Majesté, que des gens partis de trois gouvernements aussi éloignés les uns des autres que le Venezuela, Ste-Marthe et le Pérou, se soient rencontrés dans un endroit aussi éloigné de la mer, tant de celle du Sud que de celle du Nord. Dieu veuille que ce soit pour son service et pour celui de Votre Majesté.

Notre général convint, avec Nicolas Federman et Sébastien de Benalcazar, que tous les gens du Venezuela et quelques-uns de ceux du Pérou resteraient dans ce nouveau royaume de Grenade sous le gouvernement de quelqu'un qui les maintiendrait en paix et justice, et que les trois généraux descendraient le grand fleuve pour aller ensemble baiser les mains de

Votre Majesté, et pour lui rendre compte de ce que chacun d'eux avait fait pour son service pendant le cours de son expédition. Votre Majesté peut être assurée que Benalcazar et Federman connaissent parfaitement ce nouveau royaume de Grenade, et qu'elle est et restera commme ils vous le diront, car il y a un nombre suffisant d'Espagnols et de chevaux pour aller à la découverte.

Notre général voyant qu'il avait 400 hommes et cent cinquante chevaux, pensa qu'outre la ville de Santa-Fé, il pouvait encore en fonder deux autres, l'une dans la vallée de la Grita, qui est à environ 30 lieues de la ville de Santa-Fé; l'autre, qui n'est pas encore commencée, dans la vallée de Tunja. Mais nous croyons qu'elle sera bientôt construite, parce que le général en a donné l'ordre. Ces trois villes seront dans un rayon de cinquante lieues, et il restera encore assez de monde pour entreprendre des découvertes, jusqu'à ce que l'on ait reçu les ordres de Votre Majesté.

Ces villes ont été fondées au nom de Votre Majesté, et le général a établi, dans chacune d'elles, les officiers de justice qui lui ont paru convenables. Il a pensé ainsi qu'il était nécessaire, au service de Votre Majesté, de répartir les Indiens de ce pays parmi ceux qui l'avaient mérité et qui avaient travaillé à la conquête et à la pacification du pays, pour qu'ils leur fournissent tout ce qui leur sera nécessaire. C'est pourquoi on a distribué certains caciques à



chaque conquérant, jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait connaître ses intentions. Nous avons aussi différé jusque-là de disposer des principaux caciques, qui sont Bogota, Tunja et Somindoco. Ils sont restés libres jusqu'à ce que Votre Majesté en ait disposé.

Voilà tout ce qui s'est passé depuis notre départ de Sainte-Marthe jusqu'à la conquête et à l'entière pacification de ce nouveau royaume, en négligeant quelques détails insignifiants dont le général pourra vous rendre compte verbalement.

Tout le pays est extrêmement sain, car, depuis deux ans et demi que nous y sommes, nous n'avons pas perdu un seul homme par les maladies. On y trouve en abondance des cerfs et une espèce de lapin, que l'on nomme curis. La viande de porc y sera bientôt très commune; car ceux qui sont venus du Pérou en ont amené plus de trois cents têtes, presque toutes femelles pleines. Il y a beaucoup de poisson dans les rivières, et la terre produit quelques fruits. Ceux d'Espagne y viendront aussi facilement, car le climat est frais et tempéré. Dans quelques cantons, on recueille du maïs en quantité pendant huit mois de l'année. Les montagnes de ce pays sont arides, et il n'y a pas de bois dans les plaines, mais seulement sur le versant des montagnes. Tous les Indiens sont vêtus d'étoffes de coton, différentes de celles de Ste-Marthe et du Pérou. Ils savent les teindre avec beaucoup d'art. Leurs maisons sont en paille et très grandes, particulièrement celles des caciques,

qui sont environnées de deux ou trois palissades; et, pour être de paille, elle sont vraiment admirables. Les caciques du pays sont très respectés et très craints de leurs sujets. Les principaux Indiens ont seuls le droit de marcher devant eux, et ils ne le font que la tête basse, en signe d'obéissance. Ils sont idolâtres, et sacrifient au soleil des enfants, des perroquets et d'autres oiseaux. Ils brûlent des émeraudes en son honneur, et disent que plus elles sont belles, plus cela est glorieux pour le seigneur qui les sacrifie. Ils ont encore d'autres cérémonies païennes. Il y a beaucoup de mines dans le pays. Les Indiens nous sont très utiles et très soumis. Ils veulent la paix et non la guerre, car leurs armes sont en petit nombre et peu dangereuses.

Les Indiens Panches qui habitent entre Bogota et la grande rivière, sont très belliqueux et très vaillants. Ils ont des flèches, des frondes, des dards et des massues qui ressemblent à des épées, ainsi que des boucliers, et ils se servent très adroitement de toutes ces armes. Ils se mangent les uns les autres, et dévorent souvent leur victime toute crue, sans se donner la peine de la faire cuire. Ils ne ménagent pas même ceux de leur nation et de leur village. Ils vont tout nus à cause de la chaleur.

Les Panches et les Indiens de Bogota se font une guerre cruelle. Quand les Panches font prisonnier un Indien de Bogota, ils le tuent et le dévorent sur-le-champ. Ceux de Bogota emportent, dans leurs pays,



les têtes des Panches qu'ils ont tués et les placent dans leurs temples. Ils mènent les jeunes garçons qu'ils font prisonniers sur le haut des montagnes, et les y sacrifient avec beaucoup de cérémonies, et en chantant un hymne au soleil. Ils disent que le soleil boit le sang de ces jeunes garçons, et qu'il l'aime beaucoup. Ils ajoutent que le soleil préfère le sang des jeunes garçons à celui des hommes.

Le 12 mai 1539, le général que nous devions accompagner, nomma d'autres officiers au nom de Votre Majesté impériale, et leur remit la caisse de Votre Majesté, qui contient tout l'or qui a été perçu pour le quint de Votre Majesté, l'or qui se monte à 29,100 pesos d'or fin, 8,800 pesos d'or bas et 5,600 pesos de chafalonia, pour lesquels le général leur a fait donner caution tant pour ce qui reste en leur pouvoir, que pour ce qu'ils recevront dorénavant.

Il se mit en route le même jour pour aller faire son rapport à Votre Majesté. Outre l'or qu'il a laissé en caisse, il porte à Votre Majesté 11,000 pesos d'or, afin qu'elle voie un échantillon des produits de ces pays-ci, ainsi que toutes les émeraudes qui vous appartiennent, et qui sont au nombre de 562, parmi lesquelles il y en a qui doivent être d'une grande valeur.

Nous partîmes avec lui et trente soldats pour aller nous embarquer sur la grande rivière, à un village nommé Guataqui, après y avoir construit

deux brigantins. A environ trente lieues de là, nous trouvâmes des rapides, que nous ne pûmes traverser qu'avec beaucoup de peine et de danger. Le douzième jour, nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve; mais à peine étions-nous en mer, que nous fûmes assaillis d'un violent orage, qui nous força d'entrer dans le port de Carthagène. Nous montrâmes aux juges l'or qui appartient à Votre Majesté, ils le firent fondre et marquer, et prirent toutes les mesures convenables dans les intérêts de Votre Majesté. Nous nous embarquâmes tous ensemble, le 8 de juillet, à bord d'un navire qui est actuellement dans ce port, destiné pour l'Espagne.

Qu'il plaise à Dieu d'augmenter les états et les victoires de Votre Majesté, tel est le vœu de ses serviteurs, qui lui baisent les pieds et les mains.

JUAN DE ST-MARTIN. ANTONIO DE LEBRIXA.

RAPPORT

ADRESSÉ

A L'EMPEREUR CHARLES V,

SUR LE ROYAUME

DE LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR LE LICENCIÉ DE LA MARCHA (1).

SIRE,

Aussitôt arrivé dans cette ville de Compostelle, j'ai fait savoir à Votre Majesté que l'audience royale s'y était établie; je vous ai, Sire, instruit de plusieurs faits ayant rapport à votre service royal, des résolutions prises dans différentes affaires et de diverses déterminations. J'ai fait connaître pareillement à Votre Majesté l'endroit destiné au siége de l'audience et de la maison royale, par une dépêche

(1) La traduction de cette pièce qui fait partie de la riche collection de manuscrits recueillie par Muñoz, est de M. D. D. Farjasse.

particulière jointe à diverses enquêtes, cartes du pays et dépositions de témoins.

Ces dispositions achevées et tout le travail relatif à l'établissement de votre royale audience étant terminé, je partis le 3 décembre 1549 pour visiter ce nouveau royaume de Galice, conformément aux instructions de Votre Majesté; je suis de retour de cette tournée depuis le 7 décembre 1550. Je vous adresse, Sire, la relation de cette visite, de plus, ainsi qu'il apparaîtra par ces présentes, j'instruirai Votre Majesté de plusieurs choses que j'ai cru importantes à son service et qui sont le fruit de mes remarques pendant mes voyages dans ce royaume.

Je partis de Compostelle pour la ville de Guadalaxara, où, après avoir fait ainsi que dans les environs tout ce dont je rends compte dans mon rapport, j'ai recueilli les enquêtes les plus exactes sur la nature et l'état du pays. Il paraît évidemment qu'il convient au service de Votre Majesté que l'audience et le trésor royal soient établis dans cette dernière ville; dans mon rapport, j'en explique les motifs appuyés de preuves. L'expérience les a confirmés; on a vu, d'ailleurs, les inconvénients et les dangers auxquels on a été exposé lorsqu'on a pris une disposition contraire.

Je parlerai aussi des moyens de conservation, des ouvrages de défense qu'il est nécessaire de construire, de l'établissement des colons de votre nouveau royaume et des intérêts du trésor royal.

Je continuai ma visite suivant l'itinéraire marqué dans cette relation, et je me rendis aux mines de Tépèque, où j'appris et je vis par moi-même que les bords de la rivière, soit en haut, soit en bas, étaient habités par des peuplades ennemies. Chapuli en occupe une rive. Genamastle s'est joint à lui avec un grand nombre de guerriers qui faisaient partie des fugitifs à l'époque du soulèvement de ce royaume. La plupart d'entre eux étaient des Cazacanes.

Sur l'autre rive est Zomon avec des forces importantes; il a aussi quelques esclaves marrons. Ils ont pour voisins la peuplade de Cázcana, chez laquelle commença l'insurrection. La facilité qu'ils ont de s'enfuir dans ces pays montagneux et sauvages fait qu'il est difficile de les maintenir en paix. Il est notoire que la rigueur des lois ou la persuasion sont également insuffisantes pour les subjuguer.

Quelques-uns de ceux qui avaient fait acte de soumission sont retournés chez les rebelles. Bien qu'on ne l'ait pas écrit à Votre Majesté, il est évident que ces gens ne se soumettront que si on leur fait la guerre, c'est le seul moyen de les ramener : je le certifie, parce que je l'ai vu moi-même et parce que des personnes expérimentées me l'ont dit. Ce pays est en grand danger ; il y a peu de temps qu'on l'a éprouvé par ce qui s'est passé chez les habitants du Centiquepaque qui étaient en paix, mais qui sont voisins des Téquales insurgés. C'est chez ces

derniers que réside le cacique Coringa avec un grand nombre de naturels qui entretiennent des rapports et font du commerce derrière les montagnes avec ceux de la rivière Tépèque. Coringa et ses gens occupent un canton situé au-delà de la ville de Compostelle, dans la direction de la province du Culiacan. Tout le pays jusque-là est en guerre. Près des Indiens qui obéissent à Coringa sont les Coxas, les Guaïnamotas, les Toconios et les Téqualès. J'ai fait savoir à Votre Majesté quelle était la conduite des Téqualès, celle de Coringa et de Guaïnamota, et qu'ainsi que celle des Guaxires et des Gunxacutèques; j'ai dit qu'ils montraient de mauvaises intentions, qu'ils avaient déjà commis quelques excès et qu'ils persévéraient dans leurs mauvais desseins, quoiqu'ils ne soient pas en guerre ouverte. Ce serait se tromper que de vouloir procéder contre les coupables par les moyens judiciaires. On ne pourrait les punir, attendu l'âpreté du pays. Les événements ont justifié mes prévisions; ces Indiens s'étant rassemblés ont tué un nombre considérable d'hommes, brûlé des maisons, des églises, et non contents de cela, s'étant réunis au nombre d'environ quatre mille, ils ont formé des bataillons et des compagnies à la manière des Espagnols, inspirés sans doute par le diable qui les accompagne et les instruit; car on prétend qu'ils entretiennent des rapports fréquents avec l'esprit malin. Ils avaient menacé de ravager



toute la province de Centéquépaque et d'y porter le fer et le feu parce qu'elle est en paix et qu'elle reconnaît Votre Majesté. Dieu permit que des Espagnols de Culiacan arrivassent au moment où les insurgés pénétraient sur notre territoire du côté de Omitlan et allaient commencer les hostilités contre les Indiens nos alliés. Ceux-ci implorèrent le secours des Espagnols, et plus par miracle que par la force des armes, car l'ennemi était très-nombreux; les nôtres les forcèrent de battre en retraite après leur avoir tué un des principaux caciques, homme très-méchant qui se nommait Xiste, et plusieurs autres chefs qui s'étaient avancés aux premiers rangs. J'ai envoyé à Votre Majesté la relation de cette affaire, rédigée par Francesco Hermandez Almendral, un des Espagnols qui s'y trouvèrent (1).

(1) Almendral dit, dans son rapport, que ce combat eut lieu le 26 ou le 27 juin 1550, il fait monter le nombre des ennemis à deux mille, et celui des alliés à deux cents, qui n'avaient avec eux que deux Espagnols, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne restassent vainqueurs. On voit par-là quelle terreur un cavalier inspirait aux Indiens. Nos alliés dirent aux Espagnols que si l'ennemi voyait les chevaux il ne s'approcherait pas.

Mercado, dans sa relation, rapporte cet événement au 17 juin de la même année, époque à laquelle il quitta sa maison des mines de Tépèque. (Le passage qui suit est extrait de Mercado.)

La vallée de Cuyutlan paraît avoir sept lieues de long et une lieue et demie de large; elle est très-fertile et bien ha-

Afin que Votre Majesté soit instruite de la difficulté de soumettre ces Indiens, je lui ai fait savoir quels étaient les villages tranquilles, mais depuis, la crainte qu'inspirent les insurgés et les menaces qu'ils leur ont faites les a forcés de prendre parti pour eux. Après ce qui s'est passé, j'ai appris par un Espagnol nommé Ginez Vasquez de Mercado et par d'autres qui l'accompagnèrent de l'autre côté de la rivière Tépèque, au nombre de quinze cavaliers

bitée; on y recueille beaucoup de maïs, des prunes et d'autres fruits, on y trouve abondamment une espèce de courges très-grosses dont on se nourrit dans les années de disette. Cette terre produit une grande quantité de coton dont les naturels fabriquent leurs vêtements. Nous restâmes deux jours chez le principal cacique de la vallée. Le village qu'il habite contient de quatre à cinq mille hommes. Avant d'entrer dans ce village, on trouve des montagnes très-escarpées que l'on retrouve aussitôt que l'on en est sorti. Sept lieues plus loin, nous arrivâmes aux mines qui contiennent une petite quantité de mauvais minerai; nous retournâmes ensuite dans la vallée. Le cacique, dont il a été déjà question, et qui se nomme Ihuan Acazemot, nous apprit qu'il existait une contrée très-peuplée, située derrière un lac à sept journées de marche de cet endroit; il témoigna le désir de se lier d'amitié avec les chrétiens.

Ces Espagnols n'éprouvèrent aucun mauvais traitement des Indiens, sans doute parce que Mercado se contentait de voyager et portait des vivres avec lui, ainsi qu'il le dit. Partout il trouva des guides et un bon accueil. La lettre de Mercado est datée de Guadalaxara, le 21 juillet 1550.

(Cette note paraît être de Muñoz.)



environ, dans l'intention de reconnaître des mines, qu'ils avaient été bien reçus par les Indiens révoltés. Ils voyagèrent pendant neuf jours dans l'intérieur et reçurent des présents et un bon accueil; ils parvinrent dans une grande vallée très-fertile nommée Guazanote, où résidait un cacique que l'on appelle Xavacacinate: cette vallée, habitée par une population nombreuse, est située de l'autre côté des montagnes des Téquales, et des Indiens obéissant à Coringa et à Guaïnamota. Il se peut que les Indiens de la vallée commercent avec ceux-ci, car ils sont voisins. Comme les Espagnols ont pénétré fort avant, on pense que les rebelles eurent connaissance des cavaliers qui étaient dans la vallée et qu'ils crurent qu'il y avait un plus grand nombre d'Espagnols à l'arrière-garde; aussi lorsque ceux qui venaient de Culiacan commencèrent l'attaque, les Indiens ennemis prirent la fuite, et la victoire fut très-facile; on croit positivement qu'en suivant cette vallée on peut aller en Floride, car ceux qui y sont descendus ont appris que plus loin il y avait un pays très-habité. On dit qu'à trente journées de là on trouve des lacs et une ville aussi grande que Mexico; on prétend qu'elle est dans la direction que suivit le capitaine Soto, gouverneur pour Votre Majesté lorsqu'il partit pour faire la conquête de la Floride; on dit même que c'est dans cette contrée que sont les richesses dont ce gouverneur avait eu connaissance. S'il en est ainsi, il sera facile de

les découvrir. J'envoie à Votre Majesté une relation de tous les faits relatifs à ce voyage, ou du moins qui en contient une grande partie; elle est rédigée par Ginez Vasquez de Mercado (1).

Pendant mon séjour à Guadalaxara, j'ai entendu dire que frère Gregorio de Beteta, un des religieux Dominicains qui revinrent de Floride, avait voulu pénétrer dans ce pays pour y prêcher l'évangile, et qu'il avait essayé d'y entrer en remontant cette vallée, et en passant chez les Indiens ennemis dont j'ai fait mention. Il m'envoya de ce pays une lettre que j'ai remise à Votre Majesté. Depuis, j'ai été le voir à Guadalaxara, où il m'a raconté ce qu'il avait vu ou appris dans ce pays. De cette ville, il gagna Xuchipila, où l'évêque de ce nouveau royaume devait passer en revenant de visiter les mines des Zacatèques. Comme de Guadalaxara je suis retourné à Compostelle, j'ignore s'il a continué son voyage.

Pendant que je passais les fêtes de Noël à Xalisco, qui est près de Compostelle, des Indiens de la province de Centiquipaque sont venus m'y trouver avec ceux de Tépèque; ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas, par la crainte des Indiens, aller librement dans leurs champs pour faire leurs récoltes. J'ai remédié à ce grave inconvénient le mieux que j'ai pu, mais non pas comme il aurait été nécessaire, car je n'en avais pas le pouvoir. Si j'avais procédé par les moyens judiciaires, si j'avais fait des poursuites, or-

(1) C'est celle dont il est question dans la note précédente.



donné l'arrestation des coupables, et si j'en avais puni quelques-uns, ces mesures vigoureuses n'auraient eu pour résultat que d'exciter l'insurrection et provoquer la hardiesse des rebelles; car c'est ce dont on a eu des exemples quand des actes de justice ont été exécutés avant ma venue dans le ressort de cette audience, ou pendant ma tournée. Le véritable remède est celui que Votre Majesté a indiqué dans ses lois sur la Galice, où il est ordonné qu'en cas de nécessité, on pourra nommer un capitaine et le mettre à la tête des troupes. Je ne connais pas de plus grande nécessité que celle qui se présente lorsque l'on voit inquiéter, maltraiter, tuer les sujets naturels de Votre Majesté, et brûler les églises; et lorsque ces excès obligent les Indiens à implorer notre protection, et en attendant qu'ils l'obtiennent, les forcent peu à peu à prendre parti pour les insurgés. Du temps de Muño de Guzman, de Christoval Doñate et d'autres capitaines, où ces Indiens se conduisaient de même qu'aujourd'hui, on a craint de leur faire la guerre, et l'on s'est trouvé dans la même position où l'on est actuellement. Pour moi, considérant le danger actuel, et voyant qu'il faudrait attendre trop longtemps une réponse de Votre Majesté, j'ai pensé que de deux maux il fallait choisir le moindre. J'ai donc formé un conseil composé des capitaines et des personnes âgées et expérimentées dans les affaires du pays. Pendant ma tournée, on a résolu qu'il fallait faire la guerre pour protéger les Indiens pacifiques

et soumettre à la domination de Votre Majesté les insurgés, ce qui donnera la facilité de propager la religion chrétienne et de faire prêcher l'évangile par les révérends pères. J'ai envoyé à Votre Majesté l'opinion d'un des membres du couseil, qui est celle de la plupart de ses collègues, et le résultat de leur expérience. Bien qu'on ne l'ait pas écrit, je pense que l'on ne gagnerait rien à employer la persuasion. Il sera nécessaire, pour payer les troupes, que Votre Majesté autorise à réduire en esclavage les plus coupables des insurgés, ou du moins à en faire des *naburias* (1); l'atrocité de leurs crimes autorisant à outre-passer les règles du droit, et à sacrifier à l'exigence des circonstances actuelles et à celles qui pourraient se présenter. Il ne faut pas penser faire la guerre avec des troupes soldées; car ici, trois, dix, vingt et même cinquante ducats ne suffiraient pas pour la paie d'un tambour. On ne pourra se procurer des soldats qu'en les rétribuant comme je viens de le proposer. Quant à enrégimenter les galériens pour faire la guerre, il n'y faut pas songer; il n'en reste que peu, et encore sont-ils vieux et fatigués. C'est ainsi qu'on mettra un terme aux excès, aux assassinats et aux attaques dont nous sommes victimes journellement, et que l'on fera disparaître de chez les Indiens la sodomie, l'idolâtrie et l'habitude de manger de la chair humaine. Il est d'autant plus nécessaire de prendre ce parti, que ces gens refusent

(1) Ou navorias, c'est-à-dire des porteurs.



hautement de se soumettre à Votre Majesté avant d'avoir été subjugués par la force, et disent qu'ils veulent voir par eux-mêmes quels hommes sont les chrétiens. J'ai adressé à Votre Majesté une enquête sur le pillage et les cruautés commises par Chapuli et Zomon, dont je vous ai parlé; il en résulte qu'il est indispensable d'agir contre eux, ainsi que contre les autres insurgés, et j'en ai donné les raisons.

Après avoir traversé les mines de Tépèque, suivant l'itinéraire contenu dans ma relation, je suis arrivé aux riches mines des Zacatèques; je me suis occupé de l'objet de ma visite, ainsi que j'en rends compte. J'ai examiné les mines et le pays. On m'a informé qu'il existait plus loin une contrée habitée et fertile, rapport qui m'a été confirmé de vive voix par plusieurs personnes qui y sont allées. Désirant instruire Votre Majesté de la richesse réelle de ces mines, j'en envoie l'état, ainsi que celui des veines d'argent, des usines, des moulins et des fourneaux; j'y joins une liste des maisons que l'on a construites en très-peu de temps, et le nombre de la population.

J'ai visité les Zacatèques qui passent parmi les Indiens pour un peuple féroce. Ils vont nus; ils ont pour armes de longues piques, de grands arcs et des flèches. Ils ne portent sur la tête qu'un capuchon de cuir; c'est dans cet accoutrement sauvage qu'ils vont à la chasse des cerfs, comme j'en ai été plusieurs fois témoin. Avant les mines dont je viens de parler, j'avais visité d'autres Indiens plus civilisés. A mon ar-

rivée aux mines, j'ai appris que l'on avait informé votre audience royale d'accidents graves qui avaient eu lieu, et de l'audace des Zacatèques ou Guachichiles, qui avaient attaqué deux fois des convois de mulets portant des vivres aux mines. Dans leur dernière tentative, ils ont tué un Espagnol et plus de cinquante chevaux appartenant à Diego de Ybarra; mais on n'a pas perdu les vivres qui coûtaient fort cher, et dont le prix est encore fort élevé, ainsi qu'en fera foi une lettre du notaire des Zacatèques et une autre de Ybarra que j'envoie à Votre Majesté. Si l'on procède à une instruction, si l'on s'empare des coupables sans commencer les hostilités, ainsi que je l'ai proposé, on court risque de voir les Indiens soumis à Votre Majesté se révolter. Don Luis de Velasco, votre vice-roi, ayant été instruit de ce qui s'est passé, nous a fait dire d'employer l'intimidation en faisant une enquête et en arrêtant les coupables. L'audience a répondu qu'on y avait pourvu, et moi-même en particulier je l'ai informé de ce que je mande à Votre Majesté.

Je quittai ce pays et je gagnai la province de Nochezllan, où je visitai le rocher sur lequel les Indiens s'étaient fortifiés du temps de l'insurrection. Comme ils voient tous les jours leurs forces s'augmenter avec leur milice, et qu'ils commencent à ne plus craindre les Espagnols et leur cavalerie, qui est la force la plus imposante dans ce pays, on peut craindre (Dieu nous en préserve) qu'ils ne reprennent les hostilités.



J'ai donc pensé qu'il était nécessaire de construire au sommet de ce rocher un fortin circulaire capable de recevoir six pièces de campagne servies par six canonniers. Dans le cas où ils se réuniraient sur cette hauteur, on pourra les disperser et les mettre en déroute; et si même ils voulaient occuper cette position, ils n'en retireraient aucun avantage, puisqu'ils ne pourraient pas employer leur force contre (1) les Espagnols; il faudrait en faire autant sur le rocher que l'on nomme *Del Miston*, situé de ce côté-ci des Cazcanes, où les rebelles s'étaient pareillement retranchés, et que j'ai visité en passant. Quant à la butte de Coyna, qui leur a aussi servi de refuge, je pense qu'il est inutile d'y faire aucun ouvrage de défense, car on peut s'en rendre maître facilement, ainsi qu'on l'a fait pendant les troubles.

Pour prouver à Votre Majesté combien il est nécessaire d'apporter un prompt remède aux maux que j'ai signalés, elle saura que les habitants des provinces de Guaxir et de Guaxacatlan, qui sont révoltés, et sur les frontièèes de Xala et de Aguacatlan, présentement en paix, se sont ligués, il y a peu de jours, avec ceux de Xalazingo et d'Omitlan, ils ont entraîné avec eux un grand nombre d'Indiens, voisins de ceux de Guaxacatlan qui vivent dans un pays presque inexpugnable par sa nature;

(1) Il y a *como* dans le texte, mais je pense qu'il faut lire *contra*. F.



elle s'oppose à ce que les chevaux le traversent sans d'extrêmes fatigues et sans risquer de tomber dans les précipices. Les Indiens de Guaxacatlan se fortifièrent sur le rocher d'Ostoquétépèque, ils y restèrent plusieurs jours pendant lesquels une multitude d'autres vint les y joindre, et déjà ils avaient avec eux un nombre considérable de nègres marrons qui faisaient beaucoup de mal. Leur arrogance était au comble, mais les habitants des mines de Guiachinaugo ayant marché contre eux à la hâte, ils se déterminèrent à battre en retraite sans attendre que les nôtres eussent gravi la hauteur. Cet événement pourrait se renouveler, car lorsqu'on se fut emparé de la position, on y trouva de nombreuses provisions de maïs, rassemblées par les rebelles dans de mauvaises intentions. Votre Majesté peut conclure de-là ce qui peut arriver (Dieu nous en garde) si l'on ne leur inflige le châtiment que j'ai proposé.

Je passai ensuite dans la province et aux mines de Guachinaugo, et je visitai sur la route la province et le village de Téquila, qui a pour voisins des Indiens Tezoles, nos ennemis. Ils se nourrissent de chair humaine lorsqu'ils célèbrent leur sacrifice, et se livrent à l'ivrognerie. Ils nous ont fait et nous font encore beaucoup de mal, comme j'en ai instruit Votre Majesté. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils se sont emparés en plein jour d'un alcade indien, natif de Tequila, qui était allé



voir leur maison du diable. Ils l'ont égorgé et coupé par quartiers. On m'apporta une partie du corps de ce malheureux que ces barbares envoyaient aux Guaxires ou Guaxacatèques en témoignage d'amitié. Ceux-ci ne voulurent pas le recevoir; c'est en me remettant un lambeau de son cadavre qu'on m'a instruit de ce qui s'était passé. M'étant porté de ce côté, je visitai le territoire habité par ces Indiens. C'est un pays sauvage et des plus arides; il est traversé par la grande rivière de la Barranca (du ravin) qui, plus bas, prend le nom des grands Caïmans. Chaque fois que l'idée en vient à ces barbares, ils font des incursions chez les habitants de Téquila, les empêchent de prendre du repos, et en forcent un grand nombre de passer la nuit au milieu des champs. Il est impossible d'agir contre eux et de s'emparer des coupables sans faire la guerre, ce qu'ils ne craignent point, par les motifs que j'ai précédemment exposés. Quant à moi, je crains tous les jours que ceux qui sont encore tranquilles ne se joignent aux rebelles, ce qui arrivera si l'on ne prend pas les mesures que je réclame.

De là je passai à Guachinango : j'ai exposé à Votre Majesté, par la relation de ma visite, ce que j'y ai fait; je lui ai expédié la liste de toutes les mines d'argent qui ont été découvertes, celle des usines pour briser, laver et fondre le minerai; enfin l'état de la population et des maisons construites dans ces mines. J'allai ensuite à la ville de la

Purification dans la province qui porte le même nom : je m'y conduisis comme à Guadalaxara, quoique je n'eusse pas à beaucoup près autant à faire. Je visitai les Indiens appartenant à Votre Majesté ou aux commanderies établies dans le pays. J'appris que des Indiens avec qui nous sommes en paix, réunis à d'autres qui nous font la guerre et qui portent le nom de frères (1) Otoconias ont assassiné plusieurs Indiens paisibles. J'ai déjà mandé à Votre Majesté qu'il y a quelque temps, les Otoconias ont coupé la tête à quelques Indiens venus chez eux avec des Espagnols pour chercher des mines avant mon arrivée dans cette ville. Ils ont des armes espagnoles dont ils ont dû s'emparer en tuant les Indiens qui portaient les bagages des Espagnols. J'ai fait appeler quelques Indiens qui, d'après ce que l'on m'avait dit, étaient soumis ; non-seulement ils ont refusé de venir mais ils ont répondu avec insolence. Il est pénible de n'oser compter sur ceux qui sont en paix avec nous, et ce ne sera pas possible tant qu'on ne prendra pas le parti que j'indique. Il est facile de prévoir ce qui pourrait arriver si Dieu le permettait. Si l'on compte avec soin le nombre des Indiens soumis, on verra qu'il est peu considérable, tandis que par ce que j'expose à Votre Majesté, elle peut voir quelle

(1) *Frailes*, moines, religieux, frères, sans doute à cause du capuchon de cuir qu'ils portaient. F.

est la quantité des ennemis. Ceux qui sont soumis prétendent qu'on ne les traite plus comme autrefois. Une des principales causes de l'insurrection des Indiens qui se sont réunis sous les ordres de Coringa, c'est que le diable leur donne à entendre que les Espagnols se sont très-affaiblis, et qu'ils les croient incapables de faire ce qu'ils ont fait précédemment. Ils ont pour arme une rondache, nommée *tlates*, sur laquelle sont représentées des flammes de feu, ce qui signifie qu'ils vont commencer les incursions et porter la flamme de tous côtés. Déjà ils ont préludé en brûlant des habitations et des églises..... (1).

La ville de la Purification, bâtie dans une belle position, est entourée de nombreux pâturages, de bois, de terres propres à la culture. Plusieurs rivières et un grand fleuve coulent dans le voisinage, et cependant à peine y compte-t-on une vingtaine de colons. Il importe aux intérêts de Votre Majesté qu'on les soutienne et qu'on les encourage, puisqu'ils se sont établis dans un pays qui, sans eux, serait fort exposé aux ennemis. La Purification est comme un boulevart d'autant plus important qu'elle n'est pas éloignée du Port de la Nativité, havre excellent et sûr, d'où l'on prétend que l'on peut aller dans différentes contrées fort

(1) Le texte contient ici quatre lignes de mots qui ne présentent aucun sens admissible. Voyez la note de Muñoz à la fin de cette lettre. F.

éloignées. Les matériaux nécessaires pour construire une flotte et pour réparer les navires qui en auraient besoin y abondent. A peu de distance du port on trouve d'excellents bois de construction et de si bonne qualité que les vers ne s'y engendrent pas. Au-dessus et près de cette ville, on retrouve les mêmes espèces de bois que l'on peut conduire jusqu'à la mer en descendant le fleuve. Sans parler des améliorations dont on peut faire jouir cette ville, il serait bon de comprendre dans la juridiction de ce nouveau royaume des villages indiens qui dépendent du Mexico, toutefois sans faire tort à cette dernière province. Le nouveau royaume y gagnerait; les Indiens y viendraient et on les distribuerait par commanderies aux colons qui en ont le plus grand besoin.

Cette visite faite, j'inspectai en revenant les environs de Tlaxumulca, et je retournai à Guadalaxara, où je terminai des affaires urgentes, ainsi que Votre Majesté le verra par ma relation. Je passai ensuite à Yztitlan; je traversai Yscatlan et d'autres lieux qui sont sur la route de Compostelle. Ces villages sont divisés en commanderies. J'allai ensuite à Guacatlan, à Xala, à Tetitlan, et aux Théquales, village appartenant à Votre Majesté et à des commanderies. J'arrivai à Compostelle le 7 de février 1551, après avoir employé un an et quatre jours dans ma tournée.

Votre Majesté est déjà instruite de ce qui a rapport aux intérêts de ce royaume. L'état des mines, des

usines et des autres établissements que j'ai envoyé, fera voir quelle en est la richesse. On a déjà expédié à Votre Majesté des sommes provenant de la caisse royale; je vais l'instruire des motifs qui m'ont empêché de faire un envoi plus considérable. Par la relation qui lui a été transmise, Votre Majesté a appris que l'établissement de la caisse royale était avec raison fixé dans cette ville, à cause du voisinage des mines de la province de Culiacan. Comme on n'avait pas encore découvert les autres mines, ce n'était qu'avec bien de la peine et des pertes immenses que l'on pouvait porter sur cette ville l'argent des mines des Zacatèques. Don Antonia de Mendoza, alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne, en ayant eu connaissance, voulut augmenter la richesse et l'importance du royaume qu'il administrait. Il ordonna donc que ces mines feraient partie de sa juridiction, et même il y envoya des poinçons. De mon côté, pendant ma tournée, je fis à Guadalaxara, à la demande des habitants et des mineurs, une enquête sur les avantages qu'il y aurait à transporter l'argent ici pour percevoir le quint et la dîme. Je remplis les mêmes formalités dans les mines des Zacatèques, et il en résulta que l'état actuel des choses était préjudiciable au trésor royal, surtout pour le quint. J'envoyai à Votre Majesté, après l'avoir notifié aux officiers royaux, le résultat de mes actes. Il en fut pris connaissance, ainsi que de mes notifications; mais l'on n'agit pas suivant mes conclusions, et l'on con-

tinua de faire passer tout l'argent à Mexico, pour y prélever la dîme et le quint. Il n'entre dans la caisse royale de ce pays-ci que quelques sommes appartenant à des marchands; de sorte que ce royaume, qui était en bonne voie de prospérité, a déchu tout à coup. Les affaires et les marchés ont cessé, et cette immense quantité d'argent qu'on voyait autrefois, est disparue. Les colons de tout genre ont quitté le pays, et l'expérience a confirmé ce que je prédisais dans ma lettre à Votre Majesté. Il est nécessaire qu'elle sache que si l'audience et votre caisse royale étaient à Guadalaxara, il se serait formé une grande ville qui aurait donné une importance durable à ce nouveau royaume, surtout si le siége épiscopal y était fixé; autrement, Guadalaxara ne sera qu'une petite ville sans conséquence, d'autant plus que l'évêché de Mechuacan est trop rapproché. Le siége épiscopal avait commencé à rendre cette ville florissante; mais elle retombe dans son premier état. J'ai fait savoir à Votre Majesté que les environs de Compostelle ne fournissaient pas les denrées nécessaires pour nourrir convenablement les habitants, à plus forte raison un évêque, l'audience et les plaideurs. Avant même que l'évêque y vînt, le petit nombre de bourgeois qui y sont établis et les Indiens étaient dans le plus grand besoin, quelques efforts que l'on fît pour améliorer leur position. Telle est la cause qui empêche d'envoyer à Votre Majesté tout l'argent monnoyé et les lingots qu'on pourrait expédier si les

choses changeaient. Enfin, nous sommes restés sans argent et accablés d'une famine extrême, comme Votre Majesté pourra s'en instruire par les enquêtes que je lui ai fait parvenir. Les habitants de cette ville, méconnaissant leurs intérêts, ont adressé à Votre Majesté une requête pour demander que l'audience et la caisse royale ne fussent pas déplacées; le plus grand nombre, si ce n'est tous, ont été trompés, et on les a poussés à écrire cette supplique.

La cherté des vivres est résultée de l'affluence des gens venus aux mines, et des impôts perçus pour Votre Majesté, ce qui n'avait pas lieu autrefois; en effet, le bénéfice de ces impôts est pour les employés du fisc, tandis que les conquérants et les colons souffrent, et que les officiers de Votre Majesté ont la peine de percevoir ces impôts. Une autre cause de la misère vient de ce que les Indiens ne se nourrissent plus suivant leur ancienne manière, mais comme des Espagnols. Je laisse de côté plusieurs autres raisons, telle que la vie errante des naturels, qui, ainsi qu'on me l'a rapporté, ne veulent plus travailler et cultiver la terre comme auparavant. Dernièrement encore, dans ma tournée, j'ai vu que même, avec leur argent, les Espagnols ne trouvaient plus la même disposition obligeante, ni l'accueil, ni l'hospitalité d'autrefois. Ils sont forcés d'aller de côté et d'autre pour chercher à se loger, car on ne trouve ici ni auberge, ni hôtellerie; enfin, il faut qu'ils se contentent de ce que les Indiens veulent faire pour eux. Ce

changement du pays est très-pénible, mais ces désagréments ne sont pas les seuls.

Les avantages que les religieux, et surtout les révérends pères Franciscains procurent ici, sont considérables. Un des principaux est l'exemple de leur vie exemplaire et la propagation de la foi; néanmoins, Dieu sait ce qui peut résulter de l'habitude qu'ils ont de se mêler des affaires qui ne les concernent pas. Sans doute ils sont inspirés par un zèle saint et louable; mais ils doivent, ou du moins ils devraient bien savoir si cela leur est prescrit ou permis. Que la volonté de Dieu soit faite! mais il est nécessaire d'y faire attention. Je ne parle que des Franciscains, car il n'y a pas d'autre ordre religieux dans ce royaume.

J'ai écrit à Votre Majesté, en date du 21 janvier 1551, pour lui annoncer que les Indiens de Centiquipaque ont apporté une lettre de leur cacique, dans laquelle ils exposaient que, bien qu'ils fussent tributaires et sujets de Votre Majesté, on les laissait exposés aux insultes des ennemis et des insurgés qui habitent près de leurs frontières; ils donnaient des détails sur les mauvais traitements qu'ils en avaient reçus. Aujourd'hui même il est arrivé une autre lettre par l'entremise d'un commandeur nommé Tomé Gil; elle est écrite par des Indiens attachés à une commanderie, et ayant pour voisins les Indiens de Coringa. Ils déclarent que les ennemis attendaient un religieux nommé frère Norato (sic), dans l'inten-

tion de le tuer. Ce frère, de nation savoyarde, est attaché au couvent de Xalisco. Il est parvenu à s'échapper en prenant une route détournée; mais les Indiens qui l'accompagnaient ont été assassinés, comme Votre Majesté pourra le voir par la lettre en question. Peu de temps avant, dix-sept ou dix-huit autres naturels avaient été égorgés. On a arrêté deux des meurtriers pendant que j'étais en tournée; ils ont été condamnés et punis de mort à mon retour. J'ai appris par une personne fort bien instruite que cet acte de justice particulier et quelques autres que l'on va mettre à exécution, ont produit un très-mauvais effet, ce qui doit prouver à Votre Majesté que de pareils châtiments font plus de mal que de bien. Les enquêtes et l'arrestation des coupables ne peuvent pas être d'un bon effet, l'état sauvage et montagneux du pays exige l'emploi d'une mesure de rigueur générale. En conseillant ce moyen, je crois remplir mon devoir envers Dieu et envers Votre Majesté. J'ai écrit dans le même sens à Don Luis de Velasco, votre vice-roi de la Nouvelle-Espagne en répondant à une lettre par laquelle il nous offrait des secours. Votre Majesté peut juger par cette offre, si vraiment nous en avons besoin.

Il est nécessaire que Votre Majesté sache que cette ville de Compostelle a été fondée fort avant dans l'intérieur, sur l'emplacement du village de Tépèque. Dans le principe, les Indiens Tecosquines se livraient aux plus grands excès et commettaient

les plus atroces cruautés ; ils coupaient la tête aux chrétiens pour boire dans leurs crânes et pour célébrer leurs *Metotes* ou fêtes sacrées, et ils tuaient à coups de flèches beaucoup de chevaux. On prit le parti de rassembler des troupes et de gravir les montagnes que ces barbares habitent. On les attaqua, ils furent châtiés, vinrent demander la paix et depuis ils se sont établis dans les environs de la ville. Quelques-uns demeurent dans la plaine ; ils viennent y entendre la messe, s'instruisent dans la religion chrétienne et se civilisent avec les Indiens de cette plaine : c'est ainsi que l'on est parvenu à les pacifier et à les ramener à nous. Ce fait vient à l'appui de ce que j'ai exposé à Votre Majesté.

De retour de mon voyage, j'avais l'intention de me reposer quelques jours et d'aller ensuite inspecter la province de Culiacan, dans l'espoir d'être utile au service de Votre Majesté. Je voulais aussi envoyer la relation de cette visite écrite de ma main, ainsi qu'un rapport général sur le royaume, mais j'ai appris que deux auditeurs de votre audience royale étaient partis pour parcourir la province de Mexico, ce qui me fait renoncer à mon excursion. Il est nécessaire de faire cette tournée, aussitôt que les circonstances le permettront ; car jusqu'à présent aucun auditeur, ni moi-même, nous n'en avons fait. J'adresse à Votre Majesté la liste des mines et des usines qui se trouvent dans la partie soumise de la province de Culiacan, afin que

Votre Majesté ait connaissance des affaires de ce pays. J'ai écrit de la ville de San-Miguel, située dans la même province, pour instruire Votre Majesté sur le même sujet. Au moment de fermer ma lettre, j'apprends par une dépêche de Sancho de Bullun, alcade des mines de Tépèque, que frère Gregorio de Beteta, dont j'ai déjà parlé, avait résolu de pénétrer chez les Indiens révoltés en prenant une route différente de celle qu'il avait suivie la première fois. Il s'est mis en marche le 15 février 1551, Dieu permette qu'il réussisse mieux qu'en Floride. Son entreprise est très-périlleuse; mais déjà il a échappé à des dangers bien plus grands. Il serait inutile de s'opposer à ses projets et à ceux des autres religieux, surtout lorsque cela concerne leurs règles et la foi. Ils ont rendu et rendent encore de grands services : Dieu seul et Votre Majesté pourront les récompenser. Je vous répète, Sire, que si on n'applique pas un prompt remède aux maux actuels, le pays aura beaucoup à souffrir (1)................. Frère Gregorio passa ensuite par Compostelle, d'où il est parti pour la province de Culiacan.

Votre Majesté sait déjà ce qui est arrivé chez les Chichimèques; ils sont en guerre avec nous et se sont réunis à Chapuli. Avec eux est Tenamaztle, l'un des chefs qui a pris la plus grande part aux

(1) Id procul dubio ab ora in contextum irrepsit.
Muñoz.

soulèvements précédents. Depuis j'ai appris du même alcade, par une lettre que j'ai envoyée à Votre Majesté, que Chapuli était mort, qu'on lui avait donné pour successeur le cacique Itopote Ilinza, et qu'aussitôt élu ils avaient convoqué les villages et attaqué les Indiens, qui avaient pris la fuite. Soutenus par Tenamaztle, ils ont tué un grand nombre de naturels, et ayant choisi ceux qui leur parurent le plus à leur convenance, ils en ont fait cuire les chairs pour la fête *de la Matauza* (du massacre). Un grand nombre, parmi lesquels était Tenamaztle, les ont abandonnés; ce dernier a gagné le couvent des Franciscains à Xuchipila. Ainsi, grâce à Dieu, cette ligue qui se grossissait tous les jours, surtout des Indiens de la peuplade Cazcana, n'existe plus.

De Compostelle, le 18 février 1551, où je prie toujours le Seigneur d'accorder à Votre Majesté impériale et catholique une prospérité durable.

Le licencié Hernando Martinez de la Marcha.

P. S. Après avoir signé cette lettre, j'ai appris avec certitude, par une dépêche de l'évêque de ce nouveau royaume, que Tenamaztle était descendu chez lui dans la demeure qu'il occupe à Guadalaxara ; que la mort de Chapuli et la soumission de Tenamatzle avaient contribué puissamment à la tranquillité des provinces voisines des Cazcanes et de la rivière de Tépèque.



J'adresse à Votre Majesté une lettre qui m'a été envoyée par les membres du conseil municipal de San-Miguel de Culiacan, et que j'ai reçue après avoir écrit cette dépêche. Elle apprend que Corenga, ses Indiens et ceux qui habitent les montagnes, s'étaient rassemblés pour attaquer la province de Culiacan comme je l'avais prévu. Aussitôt qu'ils eurent entendu parler du *Tlutot* par des Indiens de la montagne, ils commencèrent leurs brigandages. Il est à craindre qu'ils ne les continuent si l'on n'emploie les remèdes que je propose (1).

MINES DES ZACATÈQUES.

D'après la relation détaillée dont parle cette lettre, il résulte que l'on comptait aux mines des Zacatèques, au mois d'avril 1550, soixante Espagnols de distinction, vivant dans soixante-sept maisons et ayant avec eux cent autres Espagnols; trois cent quarante-deux cases d'Indiens ou d'esclaves, quarante-cinq usines; c'est-à-dire moulins pour briser le minerai, et fourneaux pour l'affinage de l'argent; cinq églises et quatre commanderies.

Ces mines contenaient cent soixante-quinze veines

(1) Sans doute que le licencié n'a pas relu sa lettre après l'avoir fait copier par son secrétaire, car elle renferme tant d'erreurs que dans certains endroits le sens est incomplet. On peut aussi sans scrupule attribuer à l'auteur une partie de l'obscurité de plusieurs passages, car il ne savait pas écrire ou bien il écrivait trop précipitamment.

de métal, distinguées par des noms particuliers, et d'où l'on tirait de l'argent.

MINES DE GUACHENANGA.

On y compte deux cent dix-neuf maisons habitées par des Espagnols et des esclaves, quatre-vingts chefs de famille et deux cent quatorze veines de métal.

EXTRAIT D'UNE LIASSE DE PAPIERS RELATIFS A LA NOUVELLE-GALICE, SOUS LA DATE DE 1550.

Frère Gregorio de Beteta, par une lettre adressée au licencié de la Marcha, en date de Suchipila, le 27 août 1550, dit qu'en allant en Floride il trouva le licencié à Xalapa, puis il continue dans ces termes : J'ai le projet de passer par cette contrée pour gagner la Floride, ayant appris que les Indiens sont d'un caractère beaucoup plus doux que ceux des autres pays; il n'y a qu'un inconvénient, qui à la vérité est considérable, c'est que des Espagnols ont l'intention d'y chercher des mines ou d'y aller pour leurs affaires, et plusieurs sont même déjà partis, ce qui inquiète beaucoup les Indiens; car ils ne peuvent voir sans crainte dans leurs maisons ou sur la route des gens plus puissants qu'eux et aussi turbulents que les Espagnols se montrent chez les naturels et qui ont déja tant fait de mal sans avoir encore cherché à le réparer. Les naturels les connaissent et voient tous les jours les exactions et les

tyrannies excessives que les peuples voisins ont eu à souffrir des chrétiens. Aucune nation barbare n'a été aussi cruelle envers les vaincus, aussi les Indiens ne peuvent-ils s'empêcher de craindre et de faire tous leurs efforts pour qu'ils n'entrent pas chez eux. Ils ferment toutes les avenues de leurs frontières, même pour ceux qui se présentent en amis, de peur qu'on ne donne des notions sur eux. Si quelqu'un parvient dans leur pays, ils se méfient de lui et le traitent en ennemi. Je supplie Votre Seigneurie de mettre fin à ces excès, afin que l'on ne ferme pas entièrement la porte qui est encore ouverte, et de défendre, conformément aux nouvelles lois, de pénétrer dans cette contrée. Je la conjure, au nom de Jésus-Christ, de laisser la paix se rétablir dans ces provinces dont la fidélité sera constante, bien qu'elles soient aujourd'hui si effrayées.

ÉTAT DES VILLAGES DE LA PROVINCE DE CULIACAN, FOURNI PAR LE LICENCIÉ DE LA MARCHA.

1. Macatamimeto, Comoloto, Tabalato, trois villages de la vallée de Culiacan, habités chacun par cent vingt ou cent trente hommes.

Vayparito, village de marins sur la côte : population, trente Indiens. Dans la montagne, dix ou douze habitations contenant six cents hommes : ces habitations portent le nom de village de Taubar.

Il peut y avoir sur le bord de la rivière de Sebastien de Bona deux mille Indiens qui ne sont pas très

tranquilles. Total, trois mille cinq cent cinquante.

2. Christophe de Tapia Ocuano, trente-cinq à quarante hommes. Pachita, vingt à vingt-cinq. Ces villages sont dans la plaine, sur la route.

A dix lieues de la V-a (sic) (1), un autre village nommé Techeamona; population, soixante hommes. A sept lieues de la V-a, cinq ou six habitations qui comptent six cents hommes. Sur la rivière de Petalam, Calvaro de Arroyo; population, deux mille hommes dont la tranquillité est douteuse.

Total, deux mille six cent vingt.

3. S. Juan de la Bastida Chiloyto, ville de la vallée, à trois lieues de la V-a, ayant cent quarante hommes. A deux lieues, trois habitations. Dans la montagne, le village de Guezala, avec d'autres habitations qui appartenaient à Nuño de Guzman. Un village de pêcheurs sur le bord de la mer; en tout vingt-six colons établis dans les villages, la vallée, la montagne, sur le bord de la mer et du fleuve.

Il y a à Culiacan six juridictions de corrégidors; chacune peut être regardée comme une commanderie.

Les mines sont celles des Atomies, où il y a trois usines; celles de la Trinité, trois usines; celles de l'Esprit Saint, trois usines, et celles de Saint-François, que l'on nomme aussi las Vergures; ces dernières ont deux usines.

(1) Cette abréviation me paraît être pour *veta*, veine de métal ou mine. F.



DESCRIPTION

DU ROYAUME DE QUITO,

PAR D. JUAN DE VELASCO, PRÊTRE (1).

PUBLIÉE SUR LE MANUSCRIT INÉDIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. TERNAUX-COMPANS.

I. ROYAUME DE QUITO.

Le royaume de Quito se divise en provinces orientales et occidentales, selon qu'elles sont situées à l'est ou à l'ouest de la Cordillère.

(1) D. Juan de Velasco fut un des jésuites américains qui se réfugièrent en Italie après la suppression de cet ordre. Il y composa une histoire du royaume de Quito en 3 vol. in-4°, dont la dédicace à D. Juan Porlier est datée de Faenza, le 15 mars 1789. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première traite de l'histoire naturelle du pays, elle ne contient rien d'important, et est bien en arrière de la science. La seconde, qui renferme l'histoire du pays; sera publiée en entier dans la collection des mémoires inédits sur l'Amérique que publie M. Ternaux-Compans chez M. Arthus-Bertrand, et dont dix volumes ont déjà paru. Nous donnerons successivement des extraits de la troisième, qui est entièrement remplie par la description géographique du pays. Le premier article contiendra celle du royaume de Quito proprement dit ; le second celle de la province de Popayan ; le troisième celle des missions du Maragnon.

Ces dernières se divisent en hautes et basses.

Les provinces hautes sont les corregimientos d'Ibarra, d'Otavalo, de Quito, de Latacunga, de Riobamba, de Chimbo et de Loxa.

Les provinces basses sont les gouvernements d'Atacames, de Cara, de Guayaquil et de Cuenca.

Les provinces orientales forment le gouvernements de Mocoa, Quixos, Macas, Yaguarzongo et Pacamores.

CORREGIMIENTO D'IBARRA.

Il comprend les anciennes provinces de Tusa, Huaca, Dehuaca, Chota, Tumbaviro, Pimampire et Caranqui. Il est arrosé par les rivières Mira, Ungol, Pisco et Tahuando, qui, réunies avec beaucoup d'autres, forment le grand fleuve de Mira qui se jette dans la mer du Sud. Son climat est très-chaud dans certaines parties et tempéré dans d'autres, de sorte qu'on y peut cultiver tous les produits des tropiques ainsi que ceux d'Espagne. Les Espagnols ont abandonné les mines de cuivre et d'argent de Chiltazon que les Indiens exploitaient autrefois.

Les Indiens de cette province ne se sont jamais révoltés; car comme ils étaient accoutumés au joug de leurs rois, ils ont supporté sans peine celui des Espagnols, et beaucoup de ces tribus se sont soumises volontairement pour se débarrasser du joug du tyran qui les opprimait.

Les Espagnols s'établirent d'abord dans l'ancienne



ville indienne de Caranqui, mais ils fondèrent ensuite celle de S.-Miguel de Ibarra. Cette ville peut contenir environ 22,000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de familles nobles. Elle était fort riche autrefois, mais elle est depuis longtemps en décadence. Les principaux villages du district sont :

Angel, sur le Rio-Mira, où l'on voit encore les ruines d'une forteresse indienne.

Caranqui, l'ancienne capitale des Indiens. L'on y voit encore quelques vestiges du palais où naquit Atahualpa, du temple du Soleil et du monastère des Vierges qui lui étaient consacrées.

Pimampiro. Il y avait autrefois des vignobles très-considérables et qui réussissaient très-bien. Ils furent détruits par ordre du gouvernement. Les Indiens de cette province ayant eu quelques querelles avec les colons, l'ont abandonnée et se sont retirés au nombre de plus de 11,000 vers les sources du Rio-Pisco.

Les autres villages considérables sont Cahuasqui, Huaca, Mira, Puntal, Quilca, S.-Antonio, Salinas, Tumbaviro et Tusa.

CORREGIMIENTO D'OTAVALO.

Il fut démembré en 1597 de celui d'Ibarra. Son climat est très-doux. Il est arrosé par plusieurs rivières qui se jettent plus loin dans le Rio-Mira. Il comprend les anciennes provinces d'Otavalo, Cotacache, Tocache, Urcuqui, Tontaqui, Cayambi,

Poritacos, Linguachis, Collahuasos et Tabacundos ; la plupart de ces nations sont éteintes ou réduites à un très-petit nombre d'Indiens.

Cette province est très-fertile : on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton qui sont connues sous le nom de macanas, confitillo et felpa. On y fabrique aussi beaucoup de corbeilles et divers ustensiles en joncs tressés qui se répandent dans tout le royaume.

La ville d'Otavalo est construite sur l'emplacement de la ville indienne du même nom. Ce fut en 1534 que les premiers Espagnols s'y établirent. Elle est située sur le Rio-Blanco, à peu de distance du lac d'Imba. Elle peut contenir de 10 à 20,000 habitants.

Les endroits les plus remarquables sont :

Cuyambi, au pied de la montagne du même nom, où l'on voit encore tout entier le fameux temple du Soleil, et qui était autrefois entièrement couvert de lames d'argent tiré de la montagne. Il n'est habité que par des Indiens.

Tontaqui, autrefois Hatun-Taqui, ce qui veut dire le grand tambour de guerre. C'était la principale forteresse des rois de Quito ; elle domine la plaine où se livra la grande bataille entre l'inca Guaynacapac et le roi Cacha, bataille qui décida du sort du royaume de Quito. Cette plaine est entièrement couverte de petits monticules de forme conique, sous lesquels sont enterrés les corps de ceux qui périrent dans le combat.



Les autres sont Urcuqui, sur les bords du Cuicocha ou lac des Lapins, Cotacache, St-Pablo, Tabacundo et Tocache.

CORREGIMIENTO DE QUITO.

Le territoire de ce corregimiento est très-fertile et très-bien cultivé depuis les temps les plus anciens. Quito, sa capitale, était aussi celle des Quitus, puis des Scyris de Caran. Ce fut aussi dans cette ville que l'inca Huaynacapac tenait sa cour et que les Espagnols ont établi le siége du gouvernement de la province.

Sebastien de Benalcazar s'en empara sans coup férir à la fin de décembre 1533, après qu'elle eut été saccagée et brûlée par le rebelle Rumiñahui. Il la fit reconstruire sur l'ancien emplacement. Au nord de la ville est la plaine d'Iñaquito, où Gonzalo Pizarro fut complétement battu le 18 janvier 1546 par le vice-roi Blasco Nuñez. Au midi est celle Turubamba ou l'inca Huaynacapac entretenait une armée si considérable que son camp couvrait plusieurs lieues de terrain.

La ville est arrosée par une petite rivière nommée Machangara ; elle prend sa source dans une montagne nommée Pancallo qui touche à la ville et au sommet duquel se trouvait autrefois le temple du Soleil.

La ville peut avoir environ une lieue de diamètre; les rues sont tirées au cordeau et se coupent à

angles droits, excepté dans les faubourgs qui sont coupés par des ravins. La grande place située au milieu de la ville est ornée d'une belle fontaine; les quatre côtés sont occupés par la cathédrale, le palais du gouvernement, celui de l'évêque et l'Hôtel-de-Ville.

La ville contient sept paroisses, treize couvents d'hommes et six couvents de femmes. Il y a aussi une audience royale composée d'un président, de quatre auditeurs, d'un procureur fiscal et d'un protecteur des Indiens et deux universités dont l'une est entre les mains des Dominicains, l'autre entre celles des Jésuites.

Le dernier dénombrement eut lieu en 1757. La ville contenait à cette époque près de 80,000 habitants; mais la peste de 1759 en ayant enlevé près de 10,000, presque tous Indiens, on peut porter la population actuelle a 70,000 âmes, dont un tiers d'Espagnols, un tiers de métis, un sixième de nègres et un sixième d'Indiens.

Les endroits les plus remarquables de ce corregimiento sont :

Alangasi où l'on trouve des eaux thermales excellentes, Machache où l'on en trouve aussi, Cotocolla, rempli de maisons de campagne, Yaruqui, directement sous la ligne où les académiciens français ont élevé un obélisque, Aloa, Aloasi, Amaguana, Calacali, Chillogalle, Conocoto, Cumbaya, Guapullo, Guayllabamba, Lulu-Bamba, Maria-Magdalena,



Perucho, Pintac, Pomasque, Puembo, Pifo, Quinche, Sangolqui, St-Juan-Evangelista, Tumbaco, Uyumbicho, Yaruqui et Lambiza.

Les habitants de ces villages sont presque tous des Indiens et des métis; on n'y trouve que très-peu d'Espagnols et de nègres.

Les hommes les plus célèbres auxquels la ville de Quito a donné le jour sont, dans l'état ecclésiastique, : Arauz, qui fut archevêque de Santa-Fe; Figueredo, archevêque de Guatemala; Polo, évêque de Ste-Marthe, Argandoña, évêque de Tucuman; Rubio, évêque de Zebu, puis de Popayan; de La Madrid, évêque de Carthagène. Flores, président de l'audience de Charcais, et Sanchez, président de l'audience de Quito. L'on peut citer parmi ceux qui se sont distingués dans les lettres : D. Martin Sanchez et le docteur Boniche, jurisconsultes. D. Pedro Anagosita et D. Joseph Maldonado, mathématiciens et astronomes; les chanoines Chirivoya, Viteri et le docteur Sancho Escobar, poëtes renommés; et parmi les laïcs, D. Antonio Paz, D. Ignacio Escandon, poëtes, D. Pedro Guerrero, botaniste, etc., etc.

Parmi les peintres, on distingue Miguel de Santiago dont les ouvrages furent admirés même à Rome; André Morales, Vola et un autre surnommé El-Morlaco, tous deux natifs de Cuenca; un Indien surnommé *Pincelillo* et Bernardo Legarda, sculpteur.

La ville de Quito a souffert plusieurs fois des éruptions du volcan de Pinchincha. La première eut



lieu en 1539; la deuxième en 1577; la troisième, qui renversa ou endommagea presque tous les édifices de la ville, eut lieu en 1587; et la quatrième, qui fut la plus terrible de toutes, commença le 24 octobre 1660. Elle dura jusqu'au 27. Mais heureusement pour la ville, qui sans cela eût péri tout entière, il se forma un nouveau cratère du côté opposé de la montagne. La ville souffrit aussi beaucoup en 1645 et en 1755 des tremblements de terre causés par les éruptions de volcans plus éloignés.

En 1589, tout le royaume de Quito fut dévasté par une peste violente qui commença à Carthagène, où elle fut apportée par un vaisseau venu d'Espagne. La capitale, qui contenait alors 80,000 habitants, en perdit plus de 30,000, et les gouvernements de Cara et de Quixos furent tellement dépeuplés, qu'on n'a jamais pu les rétablir depuis.

La seconde épidémie fut causée par une maladie à laquelle on donna le nom d'*alfombrilla* ou *garrotillo*. Elle eut lieu en 1645 et enleva dans la ville plus de 11,000 personnes. Celle de 1759 en fit mourir 10,000, et enfin celle de 1785, qui se compliqua avec la petite-vérole, enleva en moins de trois mois 25 ou 30,000 personnes dans la ville de Quito et dans les provinces environnantes.

Avant de terminer le chapitre de Quito, il me reste à parler de deux révoltes qui eurent lieu dans cette ville. La première, en 1592, fut causée par un décret royal qui ordonnait l'établisssement de l'*al-*

cavala (droit qui se paie sur les denrées qui se vendent et s'achètent). Quand l'audience royale eut promulgué ce décret, le corps municipal s'opposa à son exécution, la populace se souleva et les employés du gouvernement furent obligés de se réfugier dans les couvents pour échapper à sa fureur; les quatre auditeurs *(oidores)* se réfugièrent dans l'église de St-François, que l'on environna de gardes pour les obliger à en sortir ou à mourir de faim.

L'aveuglement de la populace alla jusqu'à vouloir choisir un. roi. Ils jettèrent les yeux sur un gentilhomme nommé Carrera, homme fort distingué et très-aimé de toute la ville. Celui-ci ayant obstinément refusé et leur ayant représenté leur folie, ils le dépouillèrent de ses vêtements, le placèrent sur un mauvais cheval et le promenèrent ainsi dans la ville en le fustigeant si cruellement, qu'il resta pour mort sur la place. Le clergé lui-même, tant régulier que séculier, prit part à la révolte, et dans toutes les chaires on exhortait les mutins à persévérer.

Les Jésuites seuls restèrent fidèles au roi, et sous prétexte de persuader les auditeurs de se rendre aux vœux du peuple, ils allaient secrètement leur porter des vivres et réussirent même à en faire échapper deux, et ils parvinrent enfin à persuader au peuple de rentrer dans l'obéissance. Ils allèrent chercher le président de l'audience et les officiers royaux dans les couvents où ils s'étaient réfugiés, et

les supplièrent de reprendre les rênes du gouvernement et de recevoir leur soumission.

Le vice-roi du Pérou envoya D. Pedro de Arana pour juger les coupables, et celui-ci acheva de pacifier le pays en faisant trancher la tête aux plus coupables du corps municipal.

La seconde révolte eut lieu en 1765, à cause du monopole (*estanco*) des eaux-de-vie. Il avait été établi 20 ans auparavant pour la construction du nouveau palais royal et affermé à une compagnie qui devait payer 80,000 piastres tous les huit ans. Quand le palais fut terminé, le gouvernement voulut continuer cet impôt et le mettre en régie. Joseph de Herrera, qui fut placé à la tête de cette administration, commit tant d'extorsions, surtout envers les classes pauvres, que la populace, excitée, dit-on, par les anciens fermiers qui regrettaient d'avoir perdu un commerce aussi lucratif, assaillit la douane, la démolit entièrement, et mit en fuite les officiers royaux.

Ce succès encouragea la populace, qui devenait chaque jour plus insolente. Les Européens craignant une révolte, se réunirent au nombre d'environ 300 et commencèrent à faire des patrouilles. Mais ils commirent la faute grave de ne pas prévenir les créoles de leur intention, les traitant comme s'ils eussent fomenté la rébellion. Ayant rencontré quelques métis ivres, ils s'emparèrent d'une femme blanche qui se trouvait avec eux, et la fouettèrent



au coin de la rue. Le peuple, irrité de cet acte de violence et voyant que les Espagnols seuls y avaient pris part, se rendit au palais du comte de Selva Florida, l'un des principaux patriciens de Quito, et le prièrent de se mettre à leur tête pour expulser les Espagnols. Celui-ci les ayant refusé, ils se répandirent dans la ville armés de pierres et de bâtons, en criant vive le roi et mort aux *Chapetones* (nom qu'on donne aux Espagnols).

L'audience royale de son côté fit fortifier le palais avec de l'artillerie, et ordonna à tous les Espagnols, créoles ou américains, de lui prêter main-forte. Mais bientôt après les auditeurs perdirent courage et s'enfuirent à Santa-Fe déguisés en moines.

Les métis, qui étaient entièrement maîtres de la ville, consentirent, à la prière des Jésuites, à en laisser sortir tous les Européens à condition qu'ils seraient exilés pour toujours, ce qu'on fut obligé de leur accorder. Au bout de quelques mois, D. Antonio de Zelaya, envoyé par le vice-roi de Santa-Fe, arriva avec 700 hommes de troupes auxquelles s'étaient réunis environ 400 Européens. Le peuple, qui avait eu le temps de se calmer, les reçut sans difficulté, et le calme fut ainsi rétabli dans la ville.

CORREGIMIENTO DE LATACUNGA.

Le climat de cette province est généralement froid. Elle est très-fertile et abonde en troupeaux. On trouve des mines d'or et d'argent à Tagualo



et à Moreta; cette dernière fut abandonnée en 1720 à la suite d'un grand éboulement. Elle était, avant la découverte, une des plus florissantes du pays, et continua de l'être jusqu'à ce qu'elle fut dévastée par les éruptions du Cotopaxi.

Latacunga est bâtie sur l'emplacement de la ville indienne du même nom. Elle est située sur le Rio-Alanes. Elle est presque entièrement détruite depuis le tremblement de terre de 1699, et n'a plus que 8 ou 9,000 habitants.

Dans la vallée de Callo, à cinq lieues de Latacunga, il y a un ancien palais des incas parfaitement bien conservé et qui sert aujourd'hui de fabrique de drap.

Dans les villages de Pugilli et Saguisulli, on fabrique une faïence rouge très-estimée dans le pays; elle ressemble à la mayolica d'Italie.

Angamarca. Ce district était autrefois habité par les Angamarcas, nation sauvage et féroce que les Espagnols ne purent jamais soumettre. Leur pays est rempli de bois et de ravins, et extrêmement malsain. Ils avaient cependant quelque commerce avec les Espagnols, et leur achetaient du fer qu'ils payaient à tout prix. Comme ils avaient tous l'habitude de se peindre en rouge avec le fruit d'un arbre qu'on nomme achote, on leur avait donné le surnom de *Colorados*.

Lors de la grande peste de 1590, six de ces Indiens vinrent à Quito vêtus de superbes costumes en



plumes : ils amenaient avec eux un interprète, et demandèrent à parler au chef du gouvernement. On les conduisit chez le seigneur Marañon, président de l'audience royale. Ils lui dirent que leur nation, qui comptait autrefois plus de 30,000 âmes, était réduite à moins de la moitié par l'épidémie, et qu'ils venaient lui demander le P. Onofre, jésuite, pour qu'il les guérît comme il avait guéri les autres Indiens, lui promettant, s'il leur accordait leur demande, de se soumettre aux Espagnols et d'embrasser la religion chrétienne.

Le président leur accorda leur demande, ajoutant toutefois que le P. Onofre ne pouvait toujours rester avec eux, mais qu'il leur donnerait un autre missionnaire pour le remplacer quand il les quitterait. Ils y consentirent et s'en allèrent très-satisfaits, emmenant le père avec eux. Il les réunit dans un grand village qui compta bientôt plus de 10,000 habitants, car auparavant ils vivaient dispersés dans les bois. Cette mission et celle d'Archidona, que les Jésuites avaient fondée près de là, fut florissante jusqu'en 1707. Le gouvernement crut alors devoir la mettre entre les mains du clergé séculier. Les Indiens, mécontents, se retirèrent dans les bois, et elles sont aujourd'hui presque abandonnées.

Ce corregimiento est divisé en 17 paroisses : Alaques, Angamarca, Colorados, Cuzubamba, Mulahalo, Mullihambato, Pilahalo, Pillaro, Pugilli, Saquisilli, S.-Miguel, S.-Felipe, Sicchos-le-Grand,

Sicchos-le-Petit, Tanicuchi, Toacazo, Ysilinhui.

Cette province a prodigieusement souffert des tremblements de terre et des éruptions du Cotopaxi; les deux premières éruptions eurent lieu à l'époque de la conquête, en 1532 et 1533. Le volcan parut éteint pendant plus de deux siècles, jusqu'au 6 juillet 1742. Elle recommença au mois d'avril 1743 et le 30 novembre 1744. Il en sortit une quantité si prodigieuse d'eau, que toute la province en fut inondée; elle enleva sur son passage les hommes et les bestiaux, déracinant les arbres et renversant les maisons. Celle de 1766 fut moins forte, mais celle du 4 avril 1768 acheva de détruire ce que la première avait épargné.

Le 29 juin 1699, la ville de Latacunga fut entièrement renversée par un tremblement de terre, sans qu'il restât une seule maison debout. Il périt dans cette nuit 8,000 personnes, c'est-à-dire un tiers des habitants. Il y eut aussi de grands désastres dans le reste de la province. La ville commençait à se rétablir quand elle fut renversée de nouveau le 22 février de 1757. Plus de deux cents personnes périrent sous les ruines de l'église des Jésuites, et presque toutes les maisons particulières furent renversées; la ville ne s'est jamais relevée depuis.

CORREGIMIENTO DE RIOBAMBA.

Ce corregimiento est formé des anciennes provinces de Puruha, Hambato et Mocha. On a fait de

ces dernières des lieutenances distinctes dont je parlerai à la fin de cet article.

La province de Puruha formait autrefois un royaume séparé dont le souverain était l'ennemi de celui de Quito, et finit par réunir ce pays à son empire par un mariage avec la dernière héritière. Elle fut conquise par S. de Benalcazar. Elle est très-fertile; on y trouve une grande abondance de bétail et surtout de bêtes à laine.

L'ancienne capitale qui occupait le même emplacement que celle qu'ont bâtie les Espagnols, se composait de trois petites villes : Riobamba, Caxabamba et Liribamba, dont la population s'était tellement augmentée, qu'elles avaient fini par se réunir.

Les incas y avaient construit un temple du Soleil, un monastère de Vierges, de grands arsenaux et un tambo pour loger les voyageurs. Ce fut dans une plaine située au midi de cette ville, que Sébastien de Benalcazar livra au général indien Quizquiz la victoire qui assura la conquête du Pérou. Un peu plus loin, du même côté, est le célèbre lac de Cotta.

La ville est assez bien bâtie et peut contenir de 18 à 20,000 habitants, dont les blancs, les métis et les Indiens forment environ chacun un tiers. Il n'y a que très-peu de nègres parmi les personnes illustres auxquelles cette ville a donné naissance. On distingue dona Maria Duchicela, du sang royal de l'Inga Atahulpa, et que ses talents et sa rare beauté rendaient la merveille du monde. Elle mourut en



odeur de sainteté, après avoir fondé à Quito une maison d'orphelines; et les deux frères Ildefonso et Leonardo Peñafiel, qui entrèrent dans la compagnie de Jésus, et dont les œuvres théologiques imprimées à Anvers sont très-estimées.

Il y avait autrefois dans cette province une grande quantité de manufactures, surtout de tapis et d'étoffes de laine; mais elles sont en décadence depuis longtemps. Déjà avant la découverte, la nation puruha avait la réputation d'être très-industrieuse.

Riobamba a souvent éprouvé des tremblements de terre : elle fut presque entièrement renversée en 1645 et souffrit aussi beaucoup de celui de 1699, dont j'ai parlé à l'article de Latacunga. Celui de 1786 fut moins fort, mais il répandit l'effroi dans toute la province.

Le seul événement historique digne d'être rapporté fut la révolte des Indiens qui eut lieu en 1764, mais elle n'eut pas de suites et fut facilement apaisée.

Ce corregimiento est divisé en 21 paroisses, qui sont : Calpi, Caxabamba, Chambo, Cebadas, Columba, Cubixies, Guadando, Guano, Lican, Lito, Pallatanga, Pangor, Penipe, Pungala, Puni, Quimiac, S.-Andres, S.-Luis, Yaruquies, Ylapo et Zicalpa. Les deux plus peuplées sont celles de Guano et de Chambo.

Les lieutenances (tenencias) de Hambato et Mocha dépendaient autrefois de ce corregimiento

et n'en ont été détachées qu'il y a quelques années.

La province d'Hambato était habitée autrefois par les Indiens Hambatos, qui se subdivisaient en quatre tribus : les Quisapinchas, les Isambas, les Guachis et les Pillaros. Ils n'avaient ni édifices publics, ni villages considérables, ni monuments remarquables. La ville espagnole d'Hambato fut fondée en 1534, et considérablement augmentée en 1539 par Gonzalo Pizarre.

La province de Mocha était habitée autrefois par la nation du même nom. Sa capitale était célèbre par la magnificence de son tambo (maison destinée à loger les étrangers) et par les arsenaux royaux, ainsi que par sa grande Pucara ou forteresse construite sur des rochers à pic, et dont D. Pedro de Alvarado ne put réussir à s'emparer, quoiqu'il l'attaquât à la tête de cinq cents hommes. Cette nation se divisait en quatre tribus : les Tisaleos, les Queros, les Pelileos et les Patatos.

On cultivait autrefois beaucoup de cochenille dans les environs de la ville de Mocha, mais elle est entièrement ruinée depuis le grand tremblement de terre de 1699. Il n'en resta pas de vestiges, et on n'a jamais pensé à la rétablir.

Ces deux lieutenances contiennent huit paroisses : Isamba, Quisapincha, Pellaro, Santa-Rosa, Tisareo, Quelo, Pelileo et Patate. Sur le territoire de cette dernière est un pont naturel formé par des rochers

au-dessus d'une vallée : on le nomme la Habra. C'est une chose merveilleuse à voir.

CORREGIMIENTO DE CHIMBO.

Ce corregimiento, qui est arrosé par la rivière du même nom qui se jette dans le Guayaquil, était habité autrefois par la nombreuse nation des Chimbos qui se subdivisait en dix ou douze tribus, dont les principales étaient les Ansacotos, les Chapacotos, les Guanujos et les Guarandas.

Elles étaient assez civilisées, laborieuses et très-robustes.

Le climat de cette province est très-froid et plus favorable à l'éducation des bestiaux qu'à l'agriculture. Guaranda, qui en est la capitale, ne compte guère que 2,000 habitants, parmi lesquels il y a très-peu de blancs. Les habitants gagnent leur vie à transporter les marchandises qui circulent entre Quito et le Pérou.

Ce corregimiento est divisé en six paroisses : Asancoto, Chapacoto, Chimbo, Guanujo, St-Lorenzo et S.-Miguel.

CORREGIMIENTO DE LOXA.

Le climat de ce corregimiento est très-chaud et fournit en abondance les productions des tropiques. Il est formé par les anciennes provinces de Paltas, Zarza et Zaruma. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et des rubis très-estimés.

Ce fut en 1539 que le capitaine Estevan Morales fonda la ville d'Oña sur le territoire des Paltas. Cet établissement fut, en 1546, par ordre de Gonzalo Pizarre, transporté à Loxa dans la province de Zarza. Cette dernière fut fondée par Alonso de Mercadillo entre les rivières de Pulacu et de Guacamana dans une vallée nommée Cangachamba, et fut de là transportée dans une autre nommée Cushibamba, c'est-à-dire vallée agréable.

Loxa était autrefois très-florissante, mais elle a beaucoup souffert des tremblements de terre. Elle contient maintenant environ 10,000 habitants.

Les quatorze paroisses qui dépendent de Loxa, sont: Zaruma, Cariamanga, Catacocha, Gonzanama, Guachanama, Dominguillo, Malacatos, S.-Juan-del-Valle, S.-Pedro-del-Valle, S.-Lucar-de-Amboca, Saraguro, Sisne, Sosoranga et Yuluc.

Près de Xariamanga est le village de Ximbura, qui offre l'exemple extraordinaire d'Espagnols devenus entièrement sauvages.

La couleur, la complexion, le vêtement et la langue de cette population, prouve bien clairement qu'elle est d'origine espagnole; mais elle est si stupide et si ignorante, qu'elle est même au-dessous des nations les plus sauvages. On suppose qu'ils descendent de quelques familles espagnoles qui ont été poussées dans cet endroit on ne sait par quel hasard; car ils sont si barbares, qu'ils n'ont pas à cet égard la moindre tradition. C'est à peine s'ils

conservent quelque souvenir de la religion chrétienne.

GOUVERNEMENT D'ATACAMES.

On le nomme aussi gouvernement d'Esmeraldas. Le climat en est très-chaud. Il est presque entièrement couvert de forêts. On y trouve de nombreuses mines d'or et d'émeraudes. Cette province était habitée par la nation Cara avant qu'elle s'emparât du royaume de Quito. Les restes de cette nation et les autres tribus du pays furent plutôt les alliés que les vassaux des rois de Quito, et ne rendirent qu'une soumission nominale aux incas. Il était entièrement négligé par les Espagnols quand le P. Onofre Estevan y entra en 1598 pour y prêcher l'Evangile.

Il convertit successivement les nations connues sous le nom de Nono, Mindo, Nanegal, Tambillo, Galea, Bolaniguas et Cocaniguas, puis celles des Quaques, Colimas, Pimpaguaces, Pechaucinchis et Xaramijos.

L'audience de Quito essaya plusieurs fois en vain d'établir un chemin à travers ce pays pour établir une communication plus courte entre la capitale et la mer. D. Pedro Maldonado y réussit en 1735; mais sa mort, arrivée peu de temps après en Espagne, le fit abandonner de nouveau.

Le gouvernement d'Atacames ne contient que 18 villages sans importance, qui ne sont habités que par des Indiens et quelques Espagnols qui

recueillent de la poudre d'or : ce sont Tumaco, Tola, S.-Matheo, Atacames, Cachillacta, Cansacoto, Cayapas, Cocaniguas, Galca, Lachas, Mindo, Nanegal, Niguas, Nono, Santo-Domingo, Tambillo, Yambe et Ynta. S.-Miguel était autrefois le plus considérable, mais il a été détruit presque entièrement par une révolte des Indiens Tortolas.

GOUVERNEMENT DE CARA.

Ce gouvernement est entièrement abandonné; il n'en reste plus que le souvenir. Il faisait autrefois partie du territoire de la puissante nation des Caras. Le capitaine Francisco de Ribas, qui tenta de s'y établir en 1562, y fonda une ville sur les ruines de leur ancienne capitale, qui était construite en pierre. Mais cet établissement, qui ne fut jamais florissant, fut entièrement détruit par la peste de 1589. Il n'est plus habité que par une population mélangée qui descend d'Espagnols, de nègres et de métis, et s'est fondue dans quelques tribus indigènes. Cette race, qui était devenue entièrement barbare et avait même oublié la religion chrétienne, formait deux tribus : les Yungas et les Mangaches.

Le père Onofre Estevan y prêcha l'Evangile en 1613, et convertit les nations Yungas, Mangaches, Caras, Apesignes, Caniloas, Pasaos, Chones, Tosaguas et Xaguas, et les réunit dans huit villages dont il ne reste plus que quatre : Canoa, Chone, S.-Miguel et Tosague.

Ce gouvernement est maintenant réuni à celui d'Atacames.

GOUVERNEMENT DE GUAYAQUIL.

Ce gouvernement, qui comprend aussi l'île de Lapuna (1), formait autrefois les provinces de Guacanvilcas, Manta, Chongon et Lapuna. Jusqu'en 1763, elle forma 7 lieutenances qui dépendaient du corregimiento de Quito; à cette époque, on les réunit en un seul gouvernement.

Santiago de Guayaquil, sa capitale, fut fondée en 1535 par Sébastien de Benalcazar. Rétablie en 1536 par le capitaine Francisco de Zacra, et de nouveau en 1637 par Francisco de Orellana; car elle fut détruite deux années de suite par les Indiens révoltés.

A l'exception de la cathédrale, Guayaquil est entièrement construite en bois, et peut contenir environ 20,000 habitants. C'est par ce port qu'entrent toutes les marchandises qui sont destinées au royaume de Quito, et une partie de celles qui vont dans les provinces de Popayan et de Santa-Fe.

Cette ville, qui souffrit beaucoup de la peste de 1589 et de divers incendies, fut aussi plusieurs fois saccagée par les pirates. Les Anglais y tentèrent un débarquement en 1624, mais ils furent repoussés avec perte. Les Français la pillèrent et la brûlèrent

(1) Velasco écrit toujours Lapuna; presque tous les autres écrivent La Puna.

en 1686. Un célèbre pirate anglais nommé Cliperton s'en empara en 1709, logea sa troupe dans la cathédrale et ne se retira qu'après avoir tout ravagé et commis d'horribles profanations. L'amiral Anson la menaça en 1741, mais il ne s'avança que jusqu'au port de Païta. Ces attaques répétées ont décidé l'Espagne à s'ériger le gouvernement, en y joignant les lieutenances de Puerto-Vieja, Punto de S.-Helena, Lapuna, Yaguache, Babahoyo, Baba et Daule.

1° La lieutenance de Puerto-Viejo était habitée autrefois par la nation Manta, et plus anciennement encore par une race de géants. L'on en trouve encore beaucoup de squelettes du côté de la Pointe Ste-Hélène. Elle fut conquise en 1534 par Benalcazar et Francisco Pacheco, qui y fondèrent les deux villes de Puerto-Viejo et de Manta. Cette dernière fut établie sur l'emplacement de celle que les Indiens nommaient Cancebi. Elles étaient autrefois très-florissantes, mais elles ont été entièrement détruites par les pirates.

2° Lieutenance de la Punta de S.-Helena. Elle est presque entièrement inhabitée et de peu d'importance. S.-Helena, sa capitale, n'est qu'un village.

3° Lieutenance de Lapuna. Elle comprend l'île du même nom et quelques territoires sur la côte. Cette île était autrefois habitée par une nation de quatorze à quinze mille âmes, dont il ne reste aujourd'hui qu'environ 400. La capitale est le village de Lapuna, qui n'a guère que 300 habitants. Les deux



paroisses de Machala et Naranjal, sur le continent, en dépendent aussi. La premièrc était habitée autrefois par la nation des Poceos, à laquelle appartenait l'interprète Filipillo, dont il est souvent question dans l'histoire de Pizarre.

4° Lieutenance de Yaguache. Elle faisait autrefois partie de la province de Guacanvilcas. Cette nation avait, depuis un temps immémorial, l'habitude de s'arracher deux dents de devant, ce qui lui a fait donner ce nom. Elle se subdivisait en un grand nombre de tribus gouvernées par des caciques, et qui formaient ensemble une puissante confédération : elle était toujours en guerre avec les Cañares et les Puruhayes qui habitaient les montagnes.

Elle fit d'abord alliance avec les Espagnols; mais irritée contre eux, non parce qu'ils prenaient l'or dont elle ne se souciait pas, mais parce qu'ils enlevaient aussi les femmes, elle se souleva contre eux et les massacra presque tous. Les Guacanvilcas battirent successivement toutes les troupes qui furent envoyés contre eux de Quito et de Lima. Ils consentirent enfin à la paix en stipulant positivement que les Espagnols feraient venir des femmes de leur nation et ne toucheraient pas aux leurs. Cette vaillante nation fut presque entièrement détruite par l'horrible peste de 1589.

S.-Iacinto-de-Yaguache, capitale de la lieutenance, est un village assez considérable situé sur la rivière du même nom.



5° Lieutenance de Babahoyo. Le village du même nom, qui est sa capitale, est situé à la jonction des trois rivières de Palmar, Caracol et Chima. Les maisons sont toutes supportées par de hauts piliers de bois; car il est entièrement inondé pendant la saison des pluies, et l'on ne peut aller dans les rues qu'en bateau. Ce district peu important ne contient que quatre paroisses : Oxilma, Quilca, Mangaches et Caracol.

6° Lieutenance de Baba. Elle a pour capitale le village du même nom, et ne contient que deux autres paroisses : S.-Lorenzo et Palenque.

7° Lieutenance de Daule. Elle était habitée autrefois par les deux nations puissantes des Daulis et des Chunanas. Daule, sa capitale, est assez bien construite. Elle ne contient que deux autres paroisses : Balsar et Santa-Lucia.

GOUVERNEMENT DE CUENCA.

Cette province était autrefois habitée par la nation des Cañares, qui étaient gouvernés par un puissant roi et perpétuellement en guerre avec leurs voisins les Puruhas et les Guacanvilcas. Quand les Puruhas se furent emparés du royaume de Quito, les Cañares se confondirent avec eux; mais quand la guerre éclata entre les rois de Quito et les Ingas, les Cañares se déclarèrent en faveur de ces derniers. C'est pourquoi Atahualpa, quand il entra dans cette

province, fit passer tous les habitants au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants. Et depuis ce massacre, les Cañares sont presque entièrement éteints.

Cuenca fut fondée en 1557 par Gil Ramirez d'Avalos, de la maison des marquis de Pescaire. L'on voit près de là les restes d'un pont de pierre conſtruit par les Indiens, qui sont vraiment admirables. On trouve dans les environs toute sorte de métaux et de pierres précieuses. La ville peut contenir 40,000 habitants.

Ce fut dans cette ville qu'eut lieu le tumulte contre les académiciens français, dans lequel on massacra le chirurgien qui les avait accompagnés. M. de La Condamine en a publié une relation dans laquelle il envenime la conduite des Espagnols, mais il ne se vante pas de ce qui lui est arrivé.

N'osant sortir le jour tant le peuple était animé, il parcourait la ville pendant la nuit pour prendre les mesures qui lui étaient nécessaires. Il fut aperçu par une vieille femme qui se mit à crier : « Voici l'espion français. » Ces cris attirèrent toutes les femmes du quartier, qui tombèrent sur le pauvre académicien avec leurs balais, leurs cruches, etc., et il eut bien de la peine à se tirer de leurs mains.

Le gouvernement de Cuenca contient 12 paroisses : Azogue, Cañar, Cañaribamba, Delec, Espiritu Santo, Giron, Guadalasco, Molleturo, Paecha, Paute, San-Blas et San-Sebastian.



Auprès de Cañar on voit encore le palais construit par Huaynacapac, dont tous les historiens ont parlé. Il est très-bien conservé. Auprès de Cañaribamba est le petit village de Tomebamba, qui était une ville superbe avant d'être saccagée par Atahualpa.

La lieutenance d'Alausi dépend de ce gourvernement. Elle était habitée autrefois par les Lausis, Tiquisambis et Chinchanes. Elles étaient alliées des Puruhas. Elle contient quatre paroisses : Cibambe, Chunche, Guasuntos et Tixan.

Huaynacapac avait fait construire à Cimbamba une belle forteresse, dont on voit encore les ruines. L'église d'Achupallas, près de Chunche, est un ancien temple du Soleil très-bien conservé. Près de là sont de très beaux bains en marbre; on y voit un lion et un crocodile qui jettent de l'eau par la gueule, ainsi qu'un labyrinthe que l'on nomme aujourd'hui Paredones et une petite rivière surnommée Culebrilla, à laquelle on a fait faire avec art plus de 300 détours. Près de là, à Pomallacta, on voit encore les ruines d'un magnifique palais. Les Indiens de Pomallacta paient le tribut, mais ils ne permettent à aucun Espagnol de s'établir dans leur pays, ni même de le traverser.

PROVINCES ORIENTALES.

Ces provinces, qui étaient autrefois les plus



riches et celles qui produisaient le plus d'or, sont maintenant abandonnées et détruites tant par les épidémies que par les révoltes successives des Indiens, qui, ayant toujours été indépendants, n'ont jamais pu s'accoutumer au joug des Espagnols.

GOUVERNEMENT DE MOCOA.

Ce gouvernement comprend les anciennes provinces de Mocoa, Putumayo et Sucumbios. Ces pays furent visités pour la première fois en 1536 par le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, qui allait à la recherche de la cannelle. Francisco Perez de Quezada, qui en fut nommé gouverneur en 1557, y forma le premier un établissement. Il soumit facilement les tribus du pays qui étaient peu guerrières et construisit la petite ville de Mocoa, et l'année suivante celle d'Ecija sur le Rio S.-Miguel. On la nomme aussi S.-Miguel de Sucumbios.

Le pays resta tranquille pendant 25 ans. Mais alors les Indiens, fatigués du travail des mines et excités par leurs voisins et surtout par les Cofanes, se soulevèrent en 1582 et chassèrent peu à peu les Espagnols de leurs établissements. Ceux-ci en furent bientôt réduits aux seules villes de Mocoa et d'Ecija.

L'on eut alors recours aux Jésuites, et en 1602 le P. Ferrer fut envoyé en qualité de missionnaire dans la province des Cofanes. Cette nation se subdivisait en plus de 20 tribus et parlait une langue très-barbare et très-difficile qui est particulière.

Chaque tribu avait un curaca ou chef; ils formaient ensemble une confédération, et en temps de guerre ils élisaient un d'entre eux pour les commander. Cette union les avait rendus très-redoutables.

Le père Ferrer réussit à gagner leur amitié et à réunir dans un village, qu'il fonda, cinq tribus qui formaient une population d'environ 3,000 âmes; il forma plus tard ceux de Santa-Maria et Santa-Cruz. Les trois ensemble contenaient environ 6,500 habitants.

Le père Ferrer employa plusieurs années à visiter l'intérieur du pays jusqu'au Maragnon et à composer une grammaire et un vocabulaire de la langue cofana, et retourna ensuite en 1609 à Quito pour rendre compte à ses supérieurs de l'état des choses.

Il retourna en 1610 chez les Cofanes avec deux religieux de son ordre; mais l'audience de Quito voyant le pays pacifié, voulut y envoyer un gouverneur et une garnison, qui maltraitèrent les Indiens. Ceux-ci se révoltèrent de nouveau et massacrèrent les missionnaires. Et depuis cette époque, les Cofanes sont redevenus aussi sauvages qu'ils l'étaient auparavant.

Il ne reste plus que le misérable village de S.-Miguel de Sucumbios et six missions, qui sont entre les mains des Franciscains, savoir : S.-Diego de Los Palmares, S.-Diego de Guames, S.-Francisco de Curiquaxes, S.-Antonio de Amoguajes, S.-Joseph de Abucaes, et S.-Cristoval de Yaguaes.

GOUVERNEMENT DE QUIXOS.

Ce gouvernement formait autrefois les provinces de Zumaco, Maspa, Coca, Quixos et Guima. Elles furent découvertes en 1536 par le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, qui croyait y trouver le pays de la cannelle; et conquises en 1551 par le capitaine Egidie Ramirez d'Avalos, qui en fut nommé le premier gouverneur. Il y fonda en 1552 la ville de Quixos.

Gil Ramirez d'Avalos, qui fut nommé en 1558 pour lui succéder, abandonna la ville de Quixos à cause de son climat insalubre, et fonda, en 1558, les villes de Baeza et de Maspa, et en 1560 celles d'Avila, d'Archidona et de Tena.

Ces cinq villes furent longtemps florissantes; mais le bruit qui se répandit de la richesse de la province voisine, causa l'émigration d'un grand nombre d'habitants : la peste de 1589 en fit périr un grand nombre, et le peu qui restait, effrayé par la révolte des Xibaros, se retira dans la province de Quito, de sorte que presque tous les établissements sont aujourd'hui abandonnés. La seule ville qui subsiste encore aujourd'hui est celle d'Archidona, qui contient environ 700 habitants; les autres ne sont plus que des villages.

GOUVERNEMENT DE MACAS.

Ce gouvernement était autrefois habité par quatre

nations sauvages, qui ne furent jamais soumises ni par les incas, ni par les rois de Quito : c'étaient les Huamboyas sur les bords du Palora, les Canelos sur celles du Borbonaza, les Macas sur celle de l'Upano, qui prend plus bas le nom de Morona, et enfin les Xibaros, la plus puissante de toutes, habitaient les rives du Paute, qui prend le nom de Santiago avant de se jeter dans le Maragnon.

Les Huamboyas et les Macas, qui étaient les alliés d'Atahualpa, dernier roi de Quito, firent la paix, en 1534, avec Benalcazar, qui y envoya le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda pour y faire exploiter les mines. Il en fit ouvrir deux. Mais ce ne fut qu'en 1548 que le licencié de la Gasca envoya Pedro de Benavente pour faire la conquête de cette province; mais il fut complétement défait et mis en déroute par les Xibaros, qui lui tuèrent presque tout son monde. Ils étaient armés de boucliers, de piques de bois et d'énormes javelots qu'ils lançaient avec tant de force, qu'ils perçaient quelquefois l'homme et le cheval.

D. Antonio de Mendoça résolut, en 1551, d'y envoyer une nouvelle expédition. Il voulait profiter du mécontentement des Macas et des Huamboyas, qui étaient opprimés par les Xibaros, et de la discorde de ces derniers.

Les Xibaros du Paute, qui ne comptaient pas moins de 30,000 âmes, étaient en guerre avec ceux du Morona; après avoir résisté quelque temps aux

Espagnols, consentirent à s'allier avec eux pour faire la guerre à leurs ennemis. Malheureusement les Espagnols ne surent pas profiter de cette occasion pour détruire les Moronas; ils se contentèrent de la soumission des Pautes.

Ils reconstruisirent, sous le nom de Villa de Mendoza, l'ancien établissement chez les Huamboyas et fondèrent Sevilla del Oro, sur le territoire des Macas, et Logroño sur celui des Pautes; l'on traita beaucoup plus mal les Indiens de cette province, parce qu'ils avaient résisté avant de se soumettre. Cette fausse mesure fut plus tard une des causes de la révolte.

Le bruit des richesses de ce pays se répandit de tous côtés, et il fut promptement couvert d'établissements espagnols. Il fut bientôt le gouvernement le plus florissant de tout le Pérou, mais cette prospérité ne dura pas longtemps. Elle fut entièrement anéantie par la grande rébellion des Xibaros, en 1599. Voici comment elle se passa.

Le dernier gouverneur de la province de Macas, qui était un homme fort avide, ayant reçu du vice-roi du Pérou l'ordre de célébrer par des fêtes l'avènement du roi Philippe III, profita de cette occasion pour imposer une nouvelle taxe. Le mécontentement des Espagnols se manifesta si hautement, qu'il fut bientôt obligé de les en dispenser. Les Macas et les Huamboyas, nations timides et pusillanimes, se soumirent sans mot dire; mais les Xibaros, déjà ulcérés,

résolurent d'abord d'abandonner le pays et de se retirer chez leurs compatriotes du Morona. Ils se disposaient à se mettre en route quand Quirruba, un de leurs principaux caciques, convoqua un conseil des chefs, et leur proposa de recouvrer leur liberté en massacrant tous les Espagnols. Cette proposition ayant été adoptée, il s'assura d'abord de la coopération des Xibaros du Morona, et proposa ensuite aux Macas et aux Huamboyas de prendre part à la conjuration qui devait éclater le même jour sur tous les points. On choisit celui où le gouverneur devait venir à Logroño pour recueillir le tribut. Quirruba, que les Indiens avaient choisi pour leur chef, devait aussi se rendre dans cette ville. Il envoya deux des caciques en qui il avait plus de confiance, pour diriger l'attaque contre les villes de Sevilla del Oro et d'Huamboya.

Le gouverneur arriva sans se douter de rien à Logroño, quoiqu'il y eût plus de 20,000 Indiens en armes dispersés dans les environs. Ils pénétrèrent de nuit dans la ville et cernèrent toutes les maisons habitées par des Espagnols, afin qu'ils ne pussent ni se réunir ni s'échapper. Quirruba attaqua en personne la maison où se trouvait le gouverneur et le fit prisonnier, après avoir massacré tous ceux qui s'y trouvaient avec lui.

Après l'avoir dépouillé de ses vêtements et lui avoir fait subir toute sorte de mauvais traitements, ils l'attachèrent des quatre membres, lui placèrent

un os dans la bouche pour l'empêcher de la fermer, et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à lui remettre l'or qu'il avait fait demander, et qu'ils lui en donneraient jusqu'à ce qu'il en eût assez. Il se mirent alors à lui verser de l'or fondu dans la bouche, jusqu'à ce qu'il expirât dans cet horrible supplice.

Après avoir pillé la ville, les Indiens y mirent le feu. Ils massacrèrent ensuite tous les hommes et toutes les femmes qui étaient ou trop vieilles ou trop jeunes pour assouvir leur brutalité, et conduisirent toutes les autres dans l'intérieur du pays. Il se trouvait parmi elles plusieurs religieuses du couvent de la Conception, qui venait d'être fondé.

A Sevilla del Oro, qui était à 25 lieues de là, on était dans la plus profonde sécurité quand, au jour indiqué, ceux des Macas qui habitaient loin de la ville s'enfuirent dans les montagnes, et ceux qui demeuraient plus près se refugièrent dans la ville avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient, avertissant les Espagnols de se tenir sur leurs gardes, et que les Xibaros allaient venir les attaquer.

Les habitants, effrayés, s'armèrent et se fortifièrent de leur mieux. Une partie des habitants de Huamboya ou Villa de Mendoza arrivèrent pendant la nuit, le reste prit la fuite du côté de Riobamba; car ils avaient aussi appris le danger qui les menaçait par la fuite de tous les Indiens, à l'exception d'un seul qui était trop malade pour suivre ses compatriotes et qui leur avait tout avoué.

Cette journée et celle du lendemain se passèrent sans que l'on aperçût l'ennemi ; car les Xibaros qui marchaient contre Sevilla avaient compté sur la coopération des Macas et des Huamboyas, et se voyant abandonnés par ceux-ci ils avaient envoyé chercher du renfort. Il n'arriva que dans la nuit du second jour, et les Xibaros se dirigèrent sur-le-champ vers la ville.

Les Espagnols marchèrent au devant d'eux et les saluèrent d'une décharge de mousqueterie qui leur tua beaucoup de monde, au moment où ils s'y attendaient le moins. Ils furent d'abord effrayés ; mais s'apercevant que le feu des nôtres diminuait et que la poudre commençait à leur manquer, il reprirent courage, car ils ne craignent pas les autres armes, et les chargèrent si bravement, qu'ils les repoussèrent dans la ville, qu'ils attaquèrent sur-le-champ. Le combat dura toute la journée avec une perte très-considérable des deux côtés, et vers la nuit les Xibaros avaient déjà enlevé plus des trois quarts des maisons. Il y mirent le feu et se retirèrent sans qu'on ait jamais su pourquoi, ce qui sauva le peu d'Espagnols qui restaient et qui n'auraient pu résister le lendemain.

Ce fut par un Xibaro, que ses blessures empêchèrent de suivre ses compatriotes, qu'on apprit tout ce qui s'était passé à Logroño. On n'a jamais connu le sort de la ville de Mendoza, que ses habitants avaient abandonnée. De 12,000 habitants que con-



tenait Logroño il n'en survécut pas un seul, à l'exception des femmes que les Indiens emmenèrent, et sur 25,000 que contenait Sevilla, il n'en échappa pas le quart.

La ruine de ce gouvernement entraîna, comme on le verra plus bas, la ruine de ceux de Yaguarzongo et de Jaen, et même des révoltes qui eurent lieu dans celui de Popayan.

Dès que les premiers fuyards de Huamboya eurent apporté à Riobamba la première nouvelle de l'insurrection, le président de l'audience de Quito se hâta d'envoyer 200 hommes au secours de Sevilla del Oro. S'ils arrivèrent trop tard pour empêcher le désastre, ils servirent du moins à protéger la retraite de ceux qui y avaient survécu.

Le vice-roi du Pérou, dès qu'il eut appris ce qui s'était passé, envoya au président de l'audience de Quito l'ordre de lever des troupes pour reconquérir le gouvernement de Macas. Ayant réuni plus de mille Espagnols, il s'avança jusqu'à Logroño, qui n'était plus qu'un monceau de cendres; mais il ne put atteindre les Xibaros qui, avertis de son arrivée, mirent le feu à leurs villages et se refugièrent dans l'intérieur. Les maladies se mirent bientôt dans l'armée espagnole, et elle fut obligée de revenir sur ses pas, après avoir perdu beaucoup de monde et sans avoir rien fait.

L'on tenta l'année suivante de pénétrer dans l'intérieur en descendant le Paute avec une flotille

de canots ; mais les Espagnols se laissèrent surprendre par les Xibaros qui occupaient les deux rives du fleuve, et furent massacrés jusqu'au dernier. Une troisième expédition ne fut pas plus heureuse : il n'en revint que quatre hommes, le reste fut massacré par les Indiens.

L'on avait renoncé à reconquérir ce pays quand, en 1631, deux missionnaires résolurent d'aller annoncer l'Evangile à ces barbares. Ils errèrent pendant deux ans dans les bois, ne vivant que de fruits sauvages, sans pouvoir les découvrir. L'un mourut de misère et de fatigue, et la Providence divine ramena l'autre à Jaen dans un état vraiment pitoyable.

Il ne reste plus dans ce pays que deux misérables villages où fut S.-Joseph de Los Canelos et Sevilla del Oro, où l'on cultive un peu de cannelle et de tabac. Tout le reste est au pouvoir des Indiens.

GOUVERNEMENT DE YAGUARZONGO.

Ce gouvernement était autrefois habité par deux nations entièrement distinctes : les Pacamores et les Yaguarzongos, dont le nom signifie cœur de sang. Elles formèrent deux gouvernements, qui furent ensuite réunis par un décret royal.

Celui de Yaguarzongo fut conféré, en 1548, au capitaine Pedro de Mercadillo qui s'en empara facilement, car les Indiens étaient dociles et pusillanimes. Il y fonda les villes de Zamora et de Santiago

de Las Montañas. Celle de Zamora fut longtemps très-florissante; mais la seconde, qui n'avait pas de mines, ne prospéra jamais.

Les Pacamoros, que l'on a nommés Bracamoros par corruption, étaient une nation puissante et civilisée. Ils avaient de grands villages. La capitale où résidait leur roi se nommait Cumbinama. Ils ne devaient pas cette civilisation au gouvernement des incas, car ils les avaient toujours repoussés et avaient complétement défait Huaynacapac, le vainqueur de tant de nations.

Le capitaine Pedro de Vergara, qui marcha contre eux en 1538, perdit beaucoup de monde sans pouvoir obtenir le moindre avantage. Gonzalo Pizarre envoya Salinas à son secours, et ce ne fut qu'en 1541, c'est-à-dire après une guerre de plus de 30 ans, qu'il réussit à s'emparer de Cumbinama et à soumettre ce qui restait de cette nation.

Il y fonda la ville de Valladolid, celle de Loyola à côté de la ville indienne de Cumbinama, et fit travailler aux mines de St-Joseph.

En 1557, ces deux gouvernements furent réunis, et Zamora fut déclarée la capitale. Les mines et l'agriculture prospéraient dans cette province, quand la nouvelle de la révolte des Xibaros de Macas vint y jeter l'effroi. L'exemple et les exhortations des révoltés soulevèrent en effet les Yaguarzongos et les Pacamoros, mais ils se montrèrent moins cruels que leurs voisins.

Les Indiens allèrent eux-mêmes annoncer aux Espagnols le désastre de Macas, et ils ajoutèrent qu'ils allaient se réfugier dans les forêts; mais la nuit même ils revinrent déguisés en Xibaros, et jetèrent l'effroi dans la ville. Les Espagnols, effrayés, prirent la fuite, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, et se retirèrent les uns à Chachapoyas, les autres à Jaen et la plupart à Loxa. Les Indiens se voyant les maîtres appelèrent les Xibaros, et détruisirent tous les établissements.

Cependant les Pacamoros et les Yaguarzongos qui avaient adopté de bonne foi la religion chrétienne, envoyèrent demander des curés et consentirent même à recevoir de nouveau les Espagnols, à condition qu'on ne les forcerait pas aux travaux des mines; et il y a maintenant deux ou trois villages d'Espagnols qui s'occupent d'agriculture. On n'a jamais rétabli ce gouvernement, et ils dépendent du corregidor de Loxa.

Les missionnaires jésuites établis sur le Maragnon firent aussi quelques tentatives pour réduire les Xibaros, sans se laisser effrayer par le mauvais succès des tentatives dont j'ai parlé plus haut, ni par la défaite qu'avait éprouvée en 1654 D. Martin de La Riba y Aguero, gouverneur de Caxamarca. Le père G. L. Lucero s'avança, en 1682, jusqu'à l'embouchure du Rio Santiago et y fonda un village qu'il nomma Pueblo de Los Naranjos ou village des orangers, parce qu'il fallait attendre longtemps



avant qu'il donnât quelque fruit, et il finit peu à peu par persuader à quelques familles de Xibaros de venir s'y établir.

L'audience de Lima, encouragée par ce premier succès, résolut, en 1691, de former un nouvel établissement, à la tête duquel on plaça le P. Viva. Il se composait de 1,750 personnes, parmi lesquelles on comptait 300 Espagnols bien armés. Mais les Xibaros observèrent la politique qui leur avait déjà si souvent réussi, de ne pas livrer de combats aux chrétiens, mais de les détruire peu à peu par des embuscades et des trahisons. La fatigue et le manque de vivres obligèrent bientôt les Espagnols à retourner sur leurs pas, après avoir perdu beaucoup de monde et sans avoir rien fait. On les trouva tout aussi sauvages qu'ils l'étaient autrefois. Les 7,000 femmes qu'ils avaient emmenées en esclavage ne les avaient pas civilisés. Seulement ils avaient conservé quelques pratiques de religion et quelques noms chrétiens. Il ne leur restait de leur mélange avec la race espagnole, qu'une barbe plus fournie que celle que les Indiens ont ordinairement.

GOUVERNEMENT DE JAEN.

Le pays compris dans ce gouvernement se nommait autrefois Silla. Les Péruviens lui donnèrent le nom de Chaçayunga ou Chacainga. Ce pays était, avant la conquête, gouverné par des rois dont le

dernier se nommait Chuquimay. Il se soumit sans résistance au capitaine Diego Palomino, qui colonisa la province en 1548. Il y fonda la ville de Jaen, sur le Chinchipe, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Maragnon, ainsi que le Chachapoyas qui vient du côté opposé. Cette ville ne contient pas actuellement plus de 200 habitants. Temependa, qui est aujourd'hui la capitale, est un peu plus considérable. On a réuni à ce gouvernement les restes de celui de Yaguarzongo.

J'ajouterai, pour compléter cet abrégé, la liste des nations indiennes qui habitent le royaume de Quito. Celles dont le nom est écrit en capitales parlent une langue qui leur est particulière. Celles dont les noms suivent parlent des dialectes de la même langue.

TABLE DES NATIONS DE LA PROVINCE DE QUITO.

ALAUSIS.

Achupallas.
Chanchanes
Chunchis.
Cibambes.
Fungas.
Guasuntos.
Piñancayes.
Pomallactas.

ANGAMARCAS.

Colorados.
Yungas.

CANARÈS.

Arancayes.
Azogues.
Bambas.
Burgayes.
Cañaribambas.
Chuquipatas.
Cinubos.
Cumbes.
Guapanès.
Girones.
Gualaseos.
Hatuncañares.
Manganes.
Paechas.
Pautes.
Plateros.
Racares.
Sayausios.
Siccis.
Sisides.
Molleturos.
Tadayes.
Tarquis.

Tomebambas.
Yunguillas.

CANELOS.

CARAS.

Apecignes.
Caniloas.
Caraques.
Chones.
Pasaos.
Silos.
Tosahuas.

CARANQUIS.

Cahuasquies.
Chotas.
Cuchicaranquis.
Miras.
Primanes.
Quilcas.
Tumbaviros.
Ymbaburas.

CAYAMBIS.

Guachalaes.
Tocachis.

ACHACAYUNGAS OU JAENES.

Baguachicas.
Copallines.
Cugillos.
Pucaraes.
Pumacas.
Puyayas.
Susungas.
Tomependas.
Tontones.
Torocos.

CHIMBOS.

Asancotos.
Chapacotos.
Chimas.
Guanujos.
Guarandas.

COFANES.

Aguaricos.
Azuelas.
Dacinos.
Duinos.
Payaminos.

ESMERALDAS.

Bolaniguas.
Cachillactas.
Cayapas.
Cocaniguas.
Colimas.
Galeas.
Lachas.
Mindos.
Nanegales.
Nonos.
Niguas.
Pechausinchis.
Quaques.
Silanchis.
Tolas.
Tortolas.
Tumacos.
Xaramixos.
Yambes.
Yntas.

GUANGAVILCAS OU GUAYAQUILES.

Alonches.
Babas.
Babahoyos.
Chanduyes.
Chongones.
Chunanas.
Colonches.
Daulis.
Guafas.
Mangaches.
Nauzas.
Oxibas.
Palenques.
Pimochas.
Quilcanos.
Yaguaches.

HAMBUTOS.

Huapantes.
Pillaros.
Quizapinchas.
Yrambos.

HUAGAS.

Dehuacas.
Puntales.
Tuzas.

HUAMBOYAS.

Cubillines.
Paloras.

LAGUNAES.

Machalaes.
Naranjales.

LATACUNGAS.
Alaques.
Callos
Collas.
Cuzubambas.
Mulahaloes.
Mullihambatos.
Pansaleos.
Pillahaloes.
Pillaros.
Pugillies.
Saquisillies.
Sicchos.
Tanicuchies.
Tiopullos.
Toacasos.
Yanaconas.

MACAS.
Aguayos.
Bartones.
Copuenos.
Payras.
Simaguallies.
Yuquipas.
Zannas.
Zunas.

MANTAS.
Apichiquies.
Cancebis.
Charapotoes.
Pichotas.
Picoasaes.
Pichunsis.
Manavies.
Xarahuasas.
Xipixapas.
Yzapiles.

MOCHAS.
Pachanlicas.
Patates.
Pelileos.
Queros.
Tizaleos.

MOCOAS.
Poritacos.
Puecueyaes.
Putumayos.
Sebondoyes.
Patocos.

OTAVALOS.
Cochasquies.
Cotacaches.
Cusines.
Hatuntaquis.
Pequches.
Tabacundos.
Tocaches.
Urcuquies.
Yanauros.

PACAMORES.
Cherinos.
Chitos.
Chunchis.
Cumbinamaes.
Namballes.
Palandas.
Pericos.
Pucaraes.
Pumacas.
Simanchis.
Tabaconas.
Zumbas.

PALTAS.
Carrischambas.
Chaparras.
Oñas.
Saraguros.

PIMANPIROS.
Ambuquies.
Carpuelas.
Chalhuayacos.
Piscos.
Pusires.

PORITACOS.
Collahuasos.
Linguachis.

PURHUAYES OU RIOBAMBAS.
Cachas.
Calpis.
Caxabambas.
Chamb
Columbes.
Cubixies.
Guanandos.
Guanos.
Guamotes.
Licanes.
Lictos.
Liribambas.
Moyocanchas.
Ocpotes.



Pallatangas.
Pangores.
Penipes.
Pungalaes.
Punies.
Quimiacses.
Riobambas.
Tiocaxas.
Tungurahuas.
Tunshis.
Yaruquies.
Ylapos.
Zibadas.
Zicalpas.
Zicaos.

QUITUS OU QUITOS.

Aloas.
Aloasies.
Amaquanas.
Calacalies.
Cansacotos.
Chillos.
Chillogalles.
Conocotos.
Cotocollaes.
Cumbayaes.
Guayllabambas.
Lungasies.
Lloas.
Lulubambas.
Machaches.
Malchinguies.
Peruchos.
Pifos.
Puembos.
Pumasquies.
Puellaros.
Quinchis.
Sangolquies.
Tumbacos.
Turubambas.
Uyumbicpos.
Yaruquies.
Ychubambas.
Zambizas.

QUIXOS OU CANELAS.

Autisanas.
Cocas.
Cozangas.
Cotapinnis.
Gusmas.
Maspas.
Misaguallies.
Moteis.
Papallactas.
Peguas.
Tenas.
Zumacos.

SUCUMBIOS.

Abucaes.
Amoguages.
Curicuages.
Guames.
Yaguaes.

TIQUIZAMBIS OU TIXANES.

Yubales.
Quimas.
Zulas.

XIBAROS.

Apiagas.
Benerizas.
Capahuaris.
Chipangas.
Curibizas.
Guachiacos.
Mapinazas.
Mayos.
Mayuriogas.
Moronas.
Pautenos.
Turumbizas.
Ytazaris.

YAGUARZONGOS.

Bombacicaros.
Chicoasaes.
Numbisas.
Paricosas.
Taguabuas.
Urumangas.
Yarusaes.
Yerisas.
Yrambisas.
Yranasas.
Yugutuas.
Yurumbasas.

YUMBOS.

ZARZAS OU LOXAS.

Cariamangas.
Catacochas.
Catamayies.
Chapamarcas.

Chantacos.	Malacatos.	Xiburanos.
Colambos.	Piscobambas.	Yanganas.
Gouzanamaes.	Vilcabambas.	Zarumas.
Guachanamaes.		

Tribus dont la langue est inconnue.

Abalicos.	Miscuaras.
Baduaques.	Senos.

II. PROVINCE DE POPAYAN.

La province de Popayan, que quelques auteurs ont regardée à tort comme faisant partie de celle de Terre-Ferme, tire son nom d'un cacique qui se nommait ainsi, et dont la capitale devint, lors de la conquête, celle de toute la province. Ce pays fut soumis par Benalcazar dans l'espace de neuf ans, entre 1535 et 1548. Il en fut nommé gouverneur par un décret de 1538, et la subdivisa en 15 tenencias ou lieutenances qui sont :

1. Antioquia.	6. Caloto.	11. Timana.
2. Arma.	7. Cali.	12. Popayan.
3. Toro.	8. Raposo.	13. Almaguer.
4. Ancerma.	9. Neyva.	14. Pasto.
5. Cartago.	10. Plata.	15. Pastos.

Les successeurs de Benalcazar augmentèrent en-



ils convertirent ensuite les nations voisines, dont les deux principales étaient les Anatagaymas ou Natagaymas et celle des Cogaymas.

Ces deux nations, qui étaient nombreuses, robustes, industrieuses et vaillantes, étaient perpépétuellement en guerre avec leurs voisins les Pijaos et les Manipos; ces deux-ci et leurs alliés, les Chaphuallas, occupaient plus de quarante lieues de pays.

Les Anatagaymas et les Cocaymas avaient bien reçu les missionnaires-jésuites et embrassé de leur plein gré la religion chrétienne; ils s'étaient soumis aux Espagnols, mais ayant été maltraités par un collecteur de tribut, ils le massacrèrent et résolurent de secouer le joug. Le gouverneur, avec bien de la peine, réussit à les pacifier et à leur faire recevoir de nouveau leur curé, mais ce ne fut qu'à la condition qu'aucun Espagnol ni métis n'entrerait sur leur territoire, et que ce seraient leurs propres caciques qui percevraient le tribut.

Ils sont restés jusqu'ici fidèles à ce traité. On trouve beaucoup d'or dans les rivières de leur territoire, mais ils n'en tirent que ce qui est strictement nécessaire pour payer le tribut. Ils n'ont aucun commerce avec les Espagnols, car ils fabriquent eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin. La négligence des anciens missionnaires est cause que nous ignorons l'ancienne histoire de cette noble nation. Ils avaient, avant leur conversion, des hiérogly-

phes qu'ils sculptaient en demi-relief sur les rochers, et l'on en voit encore d'innombrables restes, particulièrement dans l'endroit que l'on nomme Piedra Pintada (pierre peinte); j'y ai observé avec plaisir d'immenses rochers couverts de ces hiéroglyphes qui représentent des animaux, des fleurs, des branches et d'autres signes inintelligibles qui formaient des angles, ainsi que d'autres qui m'ont paru des signes numériques.

Il y a dans ce gouvernement quelques endroits où l'aiguille de la boussole se met dans une agitation violente, parce qu'il y a des pierres d'aimant dans les environs. Les habitants de Neyva font quelque commerce avec Carthagène; ils descendent la Magdalena pour y conduire le produit de leur pays et en ramener des marchandises d'Europe.

GOUVERNEMENT DU CHOCO.

Il se compose des trois vastes provinces de Noanama, Zitara et Choco proprement dit; elles étaient habitées autrefois par trois nations farouches et guerrières qui portaient le même nom. Ces trois nations étaient alliées ensemble et se subdivisaient en un nombre infini de tribus qui, pour la plupart, habitaient des villages et étaient très-habiles à manier les armes. Chacune de ces nations pouvait compter de 20 à 25,000 âmes.

Benalcazar eut soin, lorsqu'il conquit la province de Popayan, de ne pas attaquer ces nations, quoi-

qu'il approchât partout de leurs frontières. Ses successeurs imitèrent sa prudence, quoiqu'on eût souvent à se défendre de leurs attaques et qu'ils massacrassent un bon nombre d'Espagnols.

Quand les jésuites de Quito eurent renoncé, en 1654 aux missions des Neyvas, Timanaes et Paes, ils résolurent de convertir au christianisme cette province qui offrait un nouveau champ à leur zèle. Ils furent bien reçus des Indiens, apprirent leur langue, et établirent successivement plusieurs missions florissantes et qui comptaient en 1587 plus de 30,000 néophytes.

Cet heureux succès inspira au clergé séculier le désir de voir diviser le pays en paroisses, que l'on espérait devoir être d'un gros revenu, et à tous les Espagnols celui d'exploiter les mines qui passaient pour très-riches. On obtint donc de la cour d'Espagne un décret qui déclarait que le pays était assez pacifié pour ne plus avoir besoin des missionnaires et qui l'érigeait en gouvernement. Les jésuites obéirent et obtinrent même des Indiens la promesse de se soumettre aux nouvelles autorités; mais ils furent bientôt dégoûtés des travaux des mines auxquels on les forçait : ne voulant pas manquer à leur promesse, ils résolurent d'abandonner leur pays, ce qu'ils exécutèrent avec tant de promptitude et de secret qu'en un seul jour le pays se trouva entièrement dégarni d'Indiens. Depuis cette époque on a été obligé de faire exploiter les mines

par des esclaves nègres que l'on se procure à grands frais.

Il n'y a dans cette province que des établissements de mines dont aucun ne mérite le nom de ville, ni même de bourg ; les principaux sont : Novita, chef-lieu de la province de Noanama, Zitara, de celle de Zitara, et Morro, de celle du Choco. Elles ont été réunies en 1739 en un seul gouvernement; presque tous les habitants sont nègres, zambos et mulâtres, il ne reste plus qu'un très-petit nombre d'Indiens.

GOUVERNEMENT DE POPAYAN.

Comme on l'a vu plus haut, il ne reste plus à ce gouvernement que quatorze lieutenances des vingt-deux qui le composaient autrefois, ce sont celles de

1. Quatro cindades	6. Guanacas.	10. Almaguer.
2. Buga.	7. Plata.	11. Pasto.
3. Cali.	8. Timana.	12. Pastos.
4. Caloto.	9. Popayan proprement dit.	13. Barbacoas.
5. Raposo.		14. Izquande.

Lieutenance das Quatro Cindades (quatre villes). Elle a été formée, comme on l'a vu plus haut, de celles de Toro, Arma, Ancerma et Cartago. Elles étaient très-florissantes à l'époque qui suivit la conquête, et les habitants avaient depuis longtemps déposé les armes et ne s'occupaient plus qu'à exploiter les mines, cultiver les fermes et



élever des troupeaux. Cette prospérité dura jusqu'en 1560; mais ces provinces étaient environnées de tous côtés par des tribus très-redoutables; d'un côté étaient les Noanamaes, les Zitaras et les Chocoes; de l'autre, les Charambiraos et les Chancos, et au milieu, les Pijaos et les Manipos. Ceux-ci massacraient tous les Espagnols qu'ils trouvaient sur les chemins, de sorte que l'on pouvait à peine aller d'une ville à l'autre; ils attaquaient et brûlaient les villages des Indiens soumis et les fermes des Espagnols et enlevaient leurs troupeaux.

Le succès des Indiens de la Plata, que je raconterai à l'article de cette lieutenance, jeta l'effroi parmi les Espagnols; ils étaient continuellement sous les armes, n'osaient plus sortir de leurs villes. Cependant la défaite de Calarca, cacique redouté des Pijaos, leur inspira un peu de tranquillité en 1588, parce que c'était surtout ce chef qui attisait le feu de la rébellion.

Mais la révolte des Xibaros, qui détruisirent plusieurs villes dans le gouvernement de Quito, inspira, en 1601, un nouveau courage aux tribus indiennes, qui se jetèrent à la fois et sans ordre sur les établissements espagnols.

Les Noanamaes, qui étaient les plus près de Cartago, résolurent de surprendre cette ville. Les habitants, prévenus par des Indiens fidèles, eurent le temps de se retrancher; les rebelles essayèrent

de mettre le feu à la ville avec des flèches enflammées, mais ils furent repoussés avec perte.

Une autre tribu de la même nation se dirigea contre la ville d'Ancerma, mais elle fut heureusement arrêtée par les Tapuyas, les Guaticas, les Quinchias et les Supias qui crurent que l'expédition était dirigée contre eux. Ces nations furent presque entièrement détruites, mais leur résistance donna le temps aux habitants d'Ancerma de se mettre en défense. Ils livrèrent bataille aux Noanamaes, et grâce à la supériorité que leur donnaient les armes à feu, ils réussirent à les mettre en déroute.

Les habitants d'Arma réussirent aussi à repousser les Chocoes, non sans perdre un assez grand nombre des leurs. Mais tous les établissements de la province de Pozo furent ravagés, la ville de Toro fut surprise par les Zitaraes qui massacrèrent près de la moitié des habitants, et la brûlèrent, après avoir emmené, à l'exemple des Xibaros, les femmes espagnoles en captivité. Aussitôt que les habitants de la ville de Caramanta l'eurent appris, ils l'abandonnèrent et se réfugièrent dans les bois.

Aussitôt que le gouverneur de Popayan eut reçu cette nouvelle, il envoya contre les rebelles le capitaine Pereyra, que l'on avait surnommé le Vaillant à cause des nombreuses victoires qu'il avait remportées contre les Indiens. Celui-ci, qui avait réuni des forces assez considérables, s'avança à leur poursuite dans l'espérance de leur enlever les

femmes qu'ils emmenaient captives. Il s'enfonça dans des forêts impraticables, et quand il s'aperçut de son imprudence, il était déjà cerné de tous côtés; il se défendit bravement, mais il fut massacré avec tous les siens sans qu'il en échappât un seul.

D. Christoval Quintero, qui fut ensuite envoyé, réussit, par sa prudence et son habileté, à comprimer la rébellion, et tua les Indiens par milliers. Mais le pays ne fut jamais parfaitement tranquille, et les quatre lieutenances étaient tellement dépeuplées qu'il fallut les réunir en une seule, car la plupart des habitants qui n'avaient pas péri dans la révolte ou dans l'expédition de Pereyra, préférèrent aller s'établir dans un pays plus tranquille, et presque toutes les villes ne sont plus que de petits villages, à l'exception toutefois de celle de Caramanta qui est encore assez considérable.

Lieutenance de Buga. Cette province, que les Espagnols convoitaient déjà du temps de Benalcazar, ne fut conquise qu'en 1588; elle était alors gouvernée par le fameux Calarca, roi des Pijaos, qui occupait une grande partie de la Cordillère des Andes. Ce Calarca était d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse; retranché dans les montagnes de Barragan, non loin de l'endroit où l'on a bâti depuis Guadalaxara, il attaquait de là les tribus des plaines, et résistait à toutes les attaques des Espagnols. Il ne cherchait pas à les

combatire, il voulait seulement vivre en sûreté dans son repaire, et en sortir pour commettre à volonté toutes sortes d'excès.

Ce Goliath mourut de vieillesse en 1588, sans laisser de successeur en état de le remplacer. On conquit alors facilement le pays des Pijaos : ce fut le capitaine Domingo Lozano qui s'en empara et qui y fonda la ville de Guadalaxara. On réunit à cette lieutenance la ville de St-Vicente de Paes, que le même Lozano avait fondée quelques années auparavant, mais elle dura peu et fut détruite par les Paes confédérés avec les Pijaos et les Manipos.

La ville de Guadalaxara est très-florissante et peut contenir 10 ou 12,000 habitants parmi lesquels il y a beaucoup de familles nobles. Quelques personnes appellent cette province la Nouvelle Galice, parce que tous les habitants sont Galiciens d'origine.

Lieutenance de Cali. Elle comprend les provinces autrefois connues sous le nom de Lili et los Gorrones, et fut soumise en 1536 par Juan de Ampudia, lieutenant de Benalcazar, qui y fonda la ville d'Ampudia. Benalcazar lui-même y fonda plus tard la ville de Santiago de Cali, sur la rive orientale du Cauca ; elle a été transportée plus tard sur la rive occidentale. Elle fut d'abord la capitale de tout le pays, mais quelques années plus tard Benalcazar transporta à Popayan le siége du gouvernement; elle était autrefois plus florissante qu'aujourd'hui ; et a compté jusqu'à 20,000 habitants, maintenant

il n'y en pas 11,000. C'est dans cette ville qu'est né le P. Manuel Rodriguez qui a écrit l'histoire du Maragnon.

Lieutenance de Caloto. La ville de ce nom fut fondée par Benalcazar en 1643, et plus tard celle de Jamayca, sur le territoire des Quilichaos, mais elle est plus connue sous ce dernier nom.

Caloto fut dans la suite abandonnée par une partie de ses habitants qui trouvèrent le site trop montagneux et allèrent s'établir dans la plaine, de sorte qu'il y eut deux villes de Caloto, la haute et la basse. Ce pays était, lors de la conquête, habité par deux nations très-féroces, les Paes et les Pijaos, et dont la plus grande partie réussirent à conserver leur indépendance.

Quelques naturels, fatigués de la sévérité avec laquelle le curé de la ville haute de Caloto les obligeait à remplir leurs obligations religieuses, s'enfuirent chez ces Indiens et leur offrirent de leur fournir les moyens de surprendre la ville.

Les Pijaos et les Paes confédérés résolurent de profiter de cette occasion; ils attaquèrent à l'improviste la ville haute dont ils massacrèrent presque tous les habitants. Quelques-uns eurent cependant le temps de gagner la ville basse et d'y jeter l'alarme. Les rebelles n'épargnèrent même pas les Indiens de leur propre nation qui avaient embrassé la religion chrétienne; ils perdirent heureusement tant de temps à piller et à saccager la ville haute

que les habitants de la ville basse eurent le temps de se mettre en défense. Le combat dura toute la journée, mais les barbares se retirèrent à la nuit après avoir perdu un grand nombre des leurs et tué près de la moitié des nôtres.

Des renforts arrivés de Caloto mirent les Espagnols en état de les poursuivre : on leur fit un grand nombre de prisonniers, et l'on exécuta sur-le-champ les chefs de la révolte. L'on rétablit alors la ville basse, mais la haute fut complétement abandonnée.

Lieutenance de Raposo. Son chef-lieu, que l'on ne peut même appeler un village, puisqu'on n'y voit que quelques cabanes de pêcheurs dispersées sur la plage, est le port de la Buenaventura. Cet endroit est pourtant très-important, car c'est par-là que se fait tout le commerce direct de Popayan avec la Mer du Sud.

Lieutenance de Guanacas. Cette province, froide et stérile, est située au milieu des Cordillères ; elle était habitée par les Indiens féroces qui furent convertis à la religion chrétienne par les missionnaires-jésuites ; cette mission, commencée en 1627, dura jusqu'en 1689. La puissante nation des Paes habite le centre de cette lieutenance, les Guanacas occupent l'ouest, les Timanaes et les Neyvas l'est. Ils habitaient le sommet des montagnes dans des cabanes dispersées et placées dans les endroits les plus escarpés ; ils étaient peut-être les nations les

plus barbares de toute l'Amérique méridionale et auraient pu fournir des arguments à ceux qui ne voulaient pas regarder les Indiens comme des hommes. On ne trouva chez eux que très-peu d'idoles, car ils n'étaient pas assez avancés en civilisation pour avoir une religion quelconque. Ils respectaient leurs sorciers comme des dieux et transportaient sans cesse leurs maisons d'un endroit à l'autre. Si un Indien venait à mourir, ses parents plaçaient le cadavre sur son séant au milieu de la maison et l'abandonnaient ensuite avec tout ce qu'elle contenait. Ils abandonnaient de même la cabane où une femme venait d'accoucher et l'on n'en emportait que le nouveau-né. Les missionnaires, malgré toutes les peines qu'ils se donnèrent, ne purent fonder qu'un seul village, celui de Guanas. On n'a érigé ce canton en lieutenance que pour avoir quelqu'un qui s'occupât de conserver le chemin qui est la grande communication entre Santa-Fe et Quito : c'est un des plus effroyables que l'on puisse voir.

Lieutenance de la Plata. Cette lieutenance fut conquise par Benalcazar qui voulait en faire le patrimoine de sa famille, et y fonda en 1537 la ville de St-Sébastien, sur le territoire des Paes, nation dont il ne put soumettre qu'une faible partie; le reste, qui habitait un pays presque impénétrable, conserva son indépendance.

L'argent était si abondant dans les mines des

environs qu'on le coupait au ciseau, ce qui y attirait beaucoup de monde; la ville devint donc en peu de temps très-florissante, mais elle fut, en 1564, détruite d'un seul coup. Les auteurs varient beaucoup sur la cause de ce désastre : il paraît cependant que le directeur de la mine ayant fait sévèrement châtier, pour une faute légère, un Indien qui y travaillait, celui-ci se réfugia, non chez les Paes, mais chez une autre nation, leur alliée, qui demeurait plus loin. Les uns disent que ce fut chez les Pijaos, d'autres assurent que ce fut chez les Andaquies. Cette dernière opinion me paraît la plus vraisemblable. Les Andaquies sont très-robustes et combattent avec des lances qui ont trente palmes de long. Benalcazar, après avoir fondé Timana, essaya de les soumettre, mais il fut repoussé par eux, car, avec leurs énormes lances, ils ne craignaient pas les chevaux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les barbares acceptèrent la proposition du fugitif et se réunirent au nombre de plus de 20,000; ils surprirent d'abord l'établissement de la mine et massacrèrent 900 personnes qui s'y trouvaient, sans épargner ni les femmes, ni les enfants. Quelques Indiens parvinrent à aller donner l'alarme dans la ville, et on se prépara à se défendre.

Mais avant que l'on eût pu mettre en état les armes que l'on laissait se rouiller dans des coins, et réunir les chevaux qui étaient dispersés dans les

pâturages, on entendit déjà les cris de l'armée triomphante qui pénétraient dans la ville. La confusion devint alors générale, et chacun chercha son salut dans la fuite; mais il y en eut bien peu qui réussirent à s'échapper. Presque toute la population fut massacrée par les Indiens qui, après avoir pillé toutes les maisons, mirent le feu à la ville et à toutes les fermes environnantes, et détruisirent tous les établissements des mines. Il périt dans ce désastre plus de 7,000 personnes.

Le gouverneur de Popayan se hâta, dès qu'il en eut reçu la nouvelle, de réunir des troupes; mais il ne put rien entreprendre contre ces Indiens qui habitent un pays impénétrable. Il fonda avec ceux qui avaient échappé au désastre, une nouvelle ville de la Plata qui peut contenir environ 8,000 habitants; elle est construite sur la rivière du même nom, qui est remarquable parce qu'elle a un flux et un reflux périodiques à certaines heures du jour.

Lieutenance de Timana. Une faible partie de son territoire faisait autrefois partie de celui de Paes, le reste était habité par les Timanaes. Benalcazar en conquit facilement une grande partie, mais il ne put soumettre les autres qui étaient protégés par leurs formidables voisins les Andaquies. Il nomma en 1537 Pedro de Añasco gouverneur de cette province; mais celui-ci, sans en augmenter l'étendue, se contenta d'y fonder la petite ville de

Timana. Elle eut longtemps à souffrir des incursions des Timanaes et des Neyvas; mais ces deux nations furent soumises et pacifiées par les missionnaires-jésuites qui s'y établirent en 1629. Ils convertirent aussi quelques familles d'Andaquies qui y étaient restées quand le corps de la nation se retira vers l'est en 1564.

Cette province n'a jamais été ni riche, ni florissante : sa capitale ne contient pas plus de 2,000 habitants, dont la principale industrie est d'élever des troupeaux; les Indiens y fabriquent un vernis très-beau et très-durable. On y trouve une mine d'aimant et une autre d'améthyste.

Lieutenance de Popayan proprement dit. Elle fut conquise en 1537 par le gouverneur Benalcazar, qui y fonda une colonie sur l'emplacement de la ville indienne du même nom, qui devint la capitale de toute la province; sa population se compose de 22,000 habitants, parmi lesquels on compte beaucoup de familles nobles. Un tiers de la population se compose de blancs, un autre tiers de nègres, le reste est un mélange de blancs, de métis et d'Indiens.

Cette ville a été, au commencement du dix-huitième siècle, le théâtre d'une espèce de guerre civile dont voici le sujet : elle avait pour gouverneur D. Juan de Mier, et pour lieutenant-général, D. Francisco Hurtado. Avant l'expiration des six ans pour lesquels ils avaient été nommés, D. Pedro

Bolaños s'y présenta muni d'un décret royal qui le nommait gouverneur, et choisit pour son lieutenant D. Joseph Velasco. Mier, qui avait encore deux ans à faire, refusa de lui céder sa place, et tous deux portèrent leurs plaintes à l'audience de Quito.

Mais les deux rivaux, dont chacun était appuyé par un fort parti, voyant que l'affaire traînait en longueur, résolurent de décider la question par les armes. Ils allèrent lever des troupes dans toutes les villes de la province qui toutes avaient embrassé le parti d'un des deux gouverneurs. Ils firent fabriquer ce qu'on appelle des canons indiens qui sont faits d'une espèce de roseau, très-courts, entourés de cuir, et qui peuvent porter la charge d'une pièce de 24, et tirer quatre ou cinq coups sans éclater.

Chacun des lieutenants-généraux avait nommé un alguazil major qui dirigeait le mouvement : celui d'Hurtado se nommait Pambaso, et celui de Velasco se nommait Tripitinorio. Les deux partis prirent de là le nom de Pambasos et Tripitinorios. Les deux alguazils en vinrent aux mains avec des troupes qu'ils avaient levées dans les provinces de Pasto et de Pastos. Heureusement tout le monde tira en l'air; les canons éclatèrent, et il n'y eut personne de tué ; la même chose eut lieu à Popayan et dans d'autres endroits où les deux partis se livrèrent des combats, car les Espagnols sont bien loin d'être ce qu'étaient les premiers conquérants. Le

marquis de Nevaros, qui fut envoyé pour mettre un terme à ces désordres, s'étant déclaré pour Botaños, fut obligé de prendre la fuite, et Mier se maintint dans le gouvernement jusqu'à ce que son temps fut expiré; mais les deux partis existent encore aujourd'hui, et la haine s'est perpétuée entre les familles qui se sont déclarées pour l'un ou pour l'autre.

La ville de Popayan a aussi eu beaucoup à souffrir de diverses épidémies et des tremblements de terre qui ont eu lieu en 1735 et en 1765.

Le territoire de cette ville se compose de huit paroisses qui sont : Castigo, Coconuco, Guambia, Miraflores, Patia, Poblazon, Purase et Tambo. Le village de Cartigo, qui est construit à l'endroit où le Patia se jette dans la Mer du Sud, est presque entièrement peuplé de nègres marrons; Coconuco et Purase, au milieu des montagnes, sont presque exclusivement habités par des Indiens qui parlent une langue très-difficile, et presque entièrement composée de gutturales. Près du premier est le lac des Papas, où le Cauca et la Magdeleine prennent leur source. Patia, qui est entièrement habité par des nègres, et où il n'y a de blanc que le curé, se nomme aussi Cahua, parce que son district était anciennement habité par les Indiens Parias et Cahuas. On y éprouve une chaleur excessive et souvent mortelle pour ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Lieutenance d'Almaguer. Ce pays se nommait autrefois Quilla. Les Quillas, qui étaient peu nombreux, furent facilement soumis, et le capitaine Alonso de Fuenmagor, envoyé par Benalcazar, fonda en 1543, sur leur territoire, la petite ville d'Almaguer; les habitants, qui ne montent guère qu'à 4,000 trouvent un peu d'or et élèvent des troupeaux; il n'y a, dans tout son territoire, que trois paroisses, la Cruz, Mercaderes et Tablon.

Lieutenance de Pasto. Benalcazar soumit, en 1536, les Pachanchicas, Masteles et Abades qui habitaient une partie de cette province, et construisit, sur leur territoire, la petite ville de Madrigal; elle fut abandonnée en 1539, et le capitaine Alonso de Aldana établit par son ordre les colons dans la vallée d'Atris. Après avoir soumis les Izangales, Pauganes, Zanquampues et Chorros qui la possédaient, il donna à cette nouvelle ville le nom de S. Juan de Pasto. En 1541, Geronimo de Aguada fonda, dans le même district, la ville d'Agreda qui ne subsista pas longtemps.

Pasto était autrefois très-florissant, mais la plupart de ses habitants l'ont quitté pour aller s'établir à Quito et à Popayan, et cette ville n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. On n'y compte plus que 9,000 habitants, qui vivent dans une grande pauvreté. Il y a dans son territoire huit villages assez considérables, sans compter d'autres plus petits, ce sont : Buysaco, Catambuco,

Chachahui, Laguna, Taminango, Tanga, Ugonico et Imues.

Lieutenance de los Pastos. Elle faisait autrefois partie de la précédente, mais on fut obligé de les séparer pour faciliter le recouvrement des tributs, à cause du grand nombre d'Indiens qu'elles contenaient; la seule nation des Quillacingas pouvait mettre 60,000 hommes sur pied, mais elle est aujourd'hui bien diminuée. Les Espagnols n'ont, dans toute cette lieutenance, d'autre établissement que le village d'Ipiale, où réside le corregidor; on y compte vingt-trois villages exclusivement habités par des Indiens, excepté celui de Guachuca, où l'on trouve quelques Espagnols. Ces Indiens sont aujourd'hui très-civilisés, très-laborieux et très-attachés aux Espagnols; leurs villages sont: Carlosama, Chiles, Chilcal, Colimba, Cumbal, Funes, Guachucal, Mayasquer, Mallama, Mullon, Puis, Pupiales, Putes, Quayquer, Sapuyes, S. Juan, S. Juan de Puntas, S. Miguel, S. Pablo, Tulcan, Tuqueres, Yaquanquer et Yasqual.

Lieutenance de Barbacoas. Cette province resta longtemps inconnue aux Espagnols; sa côte n'offre aucun port où l'on puisse débarquer, et l'accès par terre en est si difficile et si rempli de marais que personne n'osait s'y engager. Elle était habitée par une nation d'environ 12,000 âmes, qui se subdivisaient en trois tribus à peu près égales, les Barbacoas, les Telembis et les Izquandcos. Elle n'avait



ni roi, ni cacique, mais elle était gouvernée en république par un conseil de neuf vieillards, dont chaque tribu choisissait trois.

Le gouverneur de Popayan ayant entendu dire que l'on trouvait beaucoup d'or dans cette province, résolut en 1590 d'en tenter la conquête; mais les Indiens le repoussèrent et lui tuèrent beaucoup de monde. Il fit, ainsi que son successeur, plusieurs autres tentatives qui ne furent pas plus heureuses. Sans se laisser effrayer par ce mauvais succès, le capitaine Francisco de Parada réuni en 1600 une brillante armée de volontaires de Popayan, de Pasto et de Quito, pénétra dans le pays et remporta sur les Indiens deux victoires où périt près de la moitié de leur population. Les Indiens demandèrent et obtinrent une trève, ils rassemblèrent le conseil des vieillards, mais ils ne purent tomber d'accord sur ce qu'ils avaient à faire. Les Barbacoas et les Izquandes, qui avaient le plus souffert, se soumirent aux Espagnols; mais les Telembis déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de perdre leur liberté. Parada les ayant vaincus de nouveau, en fit empaler plus de 300 sur les bords du Telembi, où ils restèrent longtemps exposés pour servir d'exemple aux rebelles; il fonda ensuite les deux petites villes de Barbacoas et d'Izquande. Cette dernière forma plus tard une lieutenance particulière.

Barbacoas peut contenir environ 5,000 habitants;

l'on y recueille une grande quantité d'or, mais on y vit très-pauvrement, car il faut tout apporter à dos d'homme des provinces voisines, et l'on n'a jamais pu y faire arriver des chevaux.

Lieutenance d'Izquande. Je viens de raconter la conquête de cette province : Izquande est presque abandonnée depuis qu'elle a été saccagée par les pirates qui infestaient la mer du Sud ; il n'y a dans son district que deux petits villages, l'un se nomme Guaxi ou Guauxuy et l'autre Timbiqui.

TABLE DES ANCIENNES NATIONS

DE LA PROVINCE DE POPAYAN.

Au nord et nord-est.	*Au nord-ouest.*	Palos.
Amurcas.	Anatagaymas.	Pozos.
Anapoymas.	Bolos,	Quilichaos.
Anibalis.	Calotos.	Quinchias.
Auyamas.	Chancos.	Solimanes.
Chocoes.	Charhuallas.	Supias.
Daguas.	Chirambiraes.	Tapuyas.
Noanamaes.	Coyaymas.	Xaumundies.
Panches.	Guaticas.	Xulumitos.
Quaquas.	Hebexicos.	*A l'ouest.*
Quirrubas.	Huacas.	Barbacoas.
Tatabes.	Lilis.	Pisauas.
Timbas.	Malvasaes.	Telembis.
Yalcones.	Manipos.	Timbios.
Zitaraes.	Pijaos.	Isquandees.
A l'est.	Gorrones.	Mocoas.
Andaquies.	Masteles.	Pauganes.

Coconucos.
Guanacas.
Neyvas.
Paes.
Purasaes.
Pulindaras.
Timanaes.

Au sud ouest.

Abades.
Boxoleos.
Cahuas.
Carlosamas.
Cequeres.
Chiles.
Colimbas.
Cumbales.
Cuyles.

Mayasqueres.
Mallamas.
Mullones.
Patias.
Pachanchicos.
Pichinlivies.
Quayqueres.

Au sud et au sud-ouest.

Bexondinos.
Buysacos.
Catambucos.
Chorros.
Funes.
Guachalaes.
Gualmataes.
Meondinos.

Pupiales.
Putes.
Quillas.
Quillaungas.
Sapuyes.
Taminangos.
Tangas.
Tulcanes.
Tuquerres.
Yaquanqueres.
Yasquales.
Ylis.
Ymues.
Ypiales.
Yzancales.
Zanquampues.

III. PROVINCE DU MARAGNON.

La province du Maragnon qui est extrêmement étendue, n'a pas été conquise par les armes, mais bien par l'Evangile. Elle s'étend de l'est à l'ouest depuis le *Pongo de Manseriche*, jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro; ce qui fait 17 degrés et demi ou 430 lieues communes. Mais elle n'a plus qu'une étendue de 9 degrés ou 220 lieues, depuis que les Portugais se sont emparés du territoire qui est situé entre l'embouchure du Rio-Negro et celle du Javari.

Elle s'étendait autrefois depuis le Napo jusqu'au

haut Ucayale, dans l'espace de 11 degrés ou 250 lieues; mais depuis la destruction des missions de l'Ucayale, elle ne va que jusqu'au Chipurana, ce qui fait 6 degrés et demi ou 162 lieues. Elle est donc bornée au nord par le gouvernement des Quixos et la province des Succumbios; au midi par le corregimiento de Chachapoyas, à l'est par les établissements portugais sur le Javari, et à l'ouest par les gouvernements de Quixos, Macas, Yaguarzongo et Jaen.

Les trois principales rivières qui l'arrosent sont le Maragnon, le Napo et l'Ucayale; celles du second ordre sont au nord le Putumayo, l'Aguarico, le Cauca, le Curarag, le Rio-Blanco, le Tigre, le Pastaza, le Morona et le Rio de Santiago; au midi ceux de Chachapoyas, Cahuapenas, Apena et Guallaga. Il y en a une quantité d'autres qu'on regarde comme peu importants, mais qui ailleurs seraient appelés considérables.

A l'exception de l'or que l'on trouve dans le sable de quelques rivières, il n'y a pas de métaux dans cette province; le règne végétal y est d'autant plus riche. On y trouve toute sorte de bois précieux, de fruits, de gommes et de résines, ainsi qu'une quantité prodigieuse d'oiseaux et de poissons.

On peut comparer le nombre des nations qui l'habitent avec celui des feuilles d'un arbre touffu. Les nations soumises se montent à plus de 40, en comptant pour une nation celles qui parlent des langues différentes, et elles forment plus de 140 tribus.

Elles ont été découvertes et soumises peu à peu par différentes personnes ; la première dont on eut connaissance fut celle des Maynas. Elle se soumit volontairement au moment où on allait l'envahir, et on y fonda la ville de S. Francisco de Borgia. Tout le reste fut soumis par 161 missionnaires-jésuites, qui se succédèrent pendant l'espace de 130 ans, depuis 1638 jusqu'en 1768. Ils construisirent jusqu'à 152 villages, dont quelques-uns étaient très-populeux. Mais ils ont été détruit pour la plupart dans les derniers temps par les maladies épidémiques, les soulèvements des Indiens et les invasions des Portugais du grand Para.

Le Maragnon prend sa source dans le lac de Lauricocha. Il coule d'abord du nord au sud, reçoit dans la province de Jaen le Chachapoyas et le Chinchipe. Il tourne ensuite vers l'est, reçoit le Rio de Santiago, le Napo et le Rio-Negro, et se jette dans l'Océan après avoir parcouru plus de 1,700 lieues.

Ce fut un soldat espagnol nommé Maragnon qui découvrit le premier cette rivière dans la province de Jaen et qui lui donna son nom. Le capitaine Pédro de Mercadillo qui conquit en 1548 la province de Yaguarzongo, le découvrit jusqu'au Pongo ; ce ne fut qu'en 1638 que les missionnaires-jésuites s'avancèrent plus avant. Je donnerai une courte notice des différentes entreprises qui furent tentées pour découvrir le bas Maragnon.

Quand Fernand Pizarre donna le gouvernement

de Quito à son frère Gonzalo, il lui recommanda. surtout de chercher à faire des découvertes du côté de l'Orient. Pour obéir à ces instructions, Gonzalo Pizarre partit de Quito au mois de décembre 1539 avec son lieutenant Francisco de Orellana, emmenant avec lui 550 soldats, 150 chevaux et 4,000 Indiens choisis, ainsi que beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Il envoya Orellana en avant avec un brigantin pour reconnaître le pays, mais dès que celui-ci se vit séparé de son chef, il déclara qu'il voulait continuer la découverte pour son compte et se rendre ensuite en Europe. Il arriva en effet à Madrid après mille fatigues et mille dangers et réussit à se faire nommer gouverneur du pays qu'il venait de découvrir. Mais il périt à son retour avec tous ses compagnons, sans avoir pu retrouver l'embouchure du fleuve.

En 1538, D. Andres Hurtado de Mendoza, troisième vice-roi du Pérou, excité par tout ce que l'on racontait alors du Dorado et de Manoa sa capitale, sur le lac Parime, non loin du Maragnon, résolut d'envoyer une expédition à sa découverte et en donna le commandement à D. Pédro de Ursua. Mais cette expédition échoua par la révolte bien connue de Lope de Aguirre.

Plus de 40 ans s'écoulèrent sans que personne songeât à renouveler une tentative aussi hasardeuse, quand le P. Rafaël Ferrer résolut de s'avancer seul dans l'intérieur du pays, sans autre but que de ga-

gner des âmes à Dieu. Il arriva au Maragnon en descendant le Rio-Napo, mais il reçut dans cette expédition la palme du martyre.

En 1635, les franciscains de Quito résolurent de tenter de nouveau l'entreprise. Ils arrivèrent jusqu'au Rio-Coca dans le pays des Encabellados, ainsi nommés à cause de la longueur de leur chevelure; mais ils furent repoussés par les Indiens et périrent pour la plupart. Deux d'entre eux, Fr. Diégo de Brieda et Fr. Andrès de Toledo, parvinrent à s'emparer d'un canot et descendirent le Maragnon jusqu'aux établissements portugais, qui étaient alors sous la domination de l'Espagne.

Le gouvernement espagnol informé de cette aventure par Noroña qui était alors gouverneur du Brésil, résolut de donner suite à cette découverte. Il chargea le capitaine Pédro de Texeira de remonter le fleuve avec 70 soldats et 1,200 rameurs indiens. Il avait 47 canots, et arriva après bien des fatigues et des dangers au port de Pagamino, dans la province de los Quixos. Il annonça sa venue au vice-roi du Pérou D. Pèdre de Tolède, qui lui ordonna de s'en retourner par le même chemin et d'aller à la cour de Madrid faire part de sa découverte. Il lui donna pour l'accompagner le P. Cristoval d'Acuña, qui publia plus tard une relation de cette expédition. Le gouvernement espagnol se disposait à prendre toutes les mesures nécessaires pour coloniser ce pays, quand la révolution de Portugal et sa séparation de l'Espagne fit abandonner ce dessein.

Ce fut alors que les jésuites commencèrent à conquérir ce vaste pays par la voie seule de la persuasion. Mais avant de parler de leur établissement, il faut d'abord raconter ce qui se passa dans la province de Maynas.

Cette province avait été découverte en 1616 par quelques soldats qui s'étaient embarqués à Santiago, dans la province de Yaguarzongo. Ils furent très-bien reçus par les habitants, et ils firent part de leur découverte au vice-roi du Pérou qui en donna le gouvernement à D. Diégo de Vaca y Vega, à la charge d'en faire la conquête à ses frais.

D. Diégo fonda dans cette province la ville de S. Francisco de Borgia. Il gagna par ses bons traitements l'affection des Indiens qui le reçurent en ami. Mais les vexations dont les nouveaux colons les accablèrent, les exaspérèrent, et ils résolurent de se débarrasser des Espagnols. Ils se soulevèrent en 1637, et ce ne fut qu'après avoir perdu bien du monde que les Espagnols parvinrent à les réduire. D. Pédro Vaca de la Cadena, qui avait succédé à son père dans le gouvernement, résolut de prévenir un nouveau soulèvement en appelant des missionnaires-jésuites.

Le provincial de Quito auquel on s'adressa, désigna le P. Gaspar Cuxia et le P. Lucas de la Cueva. Mais leur voyage ayant éprouvé des retards, D. Pédro demanda du secours au roi des Xeberos son allié, et livra aux Maynas une nouvelle bataille dans

laquelle ils furent complètement défaits; on en tua un grand nombre et on en prit plus de 4,000.

Les choses en étaient là, quand nos Pères arrivèrent comme des anges envoyés du ciel, et achevèrent par la prédication ce que la force avait commencé. Ils réussirent tellement à gagner le cœur du roi des Xeberos, que celui-ci voulut absolument emmener avec lui le Père Lucas de la Cueva quand il retourna dans son pays. Celui-ci y consentit, et fut aussi le premier fondateur des missions du Maragnon.

Le plus grand obstacle que les missionnaires trouvèrent dans la propagation de l'Évangile, fut l'habitude qu'avaient tous ces Indiens de demeurer isolément, sans vouloir se réunir dans des villages. Il n'y en avait pas un seul dans toute la province de Maynas. Le Père de la Cueva parvint avec bien de la peine à persuader aux Xeberos de réunir leurs habitations, et fonda en 1640 sur les bords de l'Apena, la mission de *la Conception de nuestra señora de Xeberos*, qui est la plus ancienne du Maragnon.

En 1644, le P. Cuxia établit la mission des Cocamas, et l'année suivante celle des Omaguas qui habitent les îles du Maragnon et sont d'excellents navigateurs; ils ont la coutume extraordinaire de se rendre la tête oblongue en serrant celle des enfants dans une espèce de presse en planches. Leur langue est la plus riche et la plus douce de toutes celles de la province. Cette nation est dispersée dans l'inté-

rieur de l'Amérique dans un espace de plus de 1,500 lieues sous le nom d'Omaguas, Aquas, Tupis et Guaranis, qui tous parlent différents dialectes de la même langue. Pendant ce temps, le P. Aura gagna les nations Cutinana et Cocamilla, de sorte qu'en 1646, il y avait déjà six missions de fondées.

Pour ne pas entrer dans trop de détails, je diviserai en trois époques les 130 années que les jésuites ont passées au Maragnon, et je donnerai succinctement l'état des missions à chaque époque. Pendant la première époque, le nombre des réductions se monta à 33, habitées par environ 100,000 Indiens. Pendant la seconde, qui fut la plus florissante, il y en eut 174 avec 160,000 h. Mais on en perdit environ 40,000 dans le bas Maragnon, lors de la séparation du Portugal, et à peu près le même nombre sur l'Ucayale par la révolte des Indiens, de sorte qu'en 1762, à la fin de la troisième, il ne restait plus que 41 réductions presque désertes et qui ne comptaient pas ensemble 18,000 habitants.

Les nations qui furent soumises se montaient à environ 40 subdivisées en plus de 150 tribus. Elles étaient très-différentes : il y en avait d'olivâtres, de couleur de bronze, et d'autres presque aussi blanches que les Européens. Les unes étaient faibles et efféminées, d'autres vaillantes et robustes, et leur langue était entièrement diverse. Plusieurs de ces nations habitaient les rives du Maragnon depuis un temps immémorial, mais d'autres descendaient des



Indiens du haut Pérou, qui avaient suivi l'inca Manco-Capac II, quand il se retira dans l'intérieur après avoir été forcé d'abandonner Cuzco aux Espagnols. Il s'établit alors dans les vastes régions qu'arrosent l'Apurimac et l'Ucayale, sur lequel il construisit un pont dont on voit encore les restes que l'on nomme Inca-Chaca.

Après avoir établi sa domination dans le pays et réuni sous sa domination les peuplades qui l'habitaient, il se retira dans les montagnes de Villcabamba, où il mourut en 1553, laissant la couronne à son fils Sayri-Tupac; il avait deux autres fils, Cusitito Yupanqui et Tupac-Amaru, qui montèrent successivement sur le trône.

Sayri-Tupac fut, aussitôt après la mort de son père, proclamé roi dans les provinces du Maragnon. Les Espagnols méprisèrent d'abord cette nouvelle, mais bientôt ils s'en inquiétèrent et D. André de Mendoza, vice-roi du Pérou, essaya de traiter avec Sayri-Tupac et lui fit faire des propositions par sa mère Mama-Cusi, qui était devenue chrétienne sous le nom de Béatrice. Il vint en 1559 à Lima avec toute sa cour. On lui accorda le titre de roi sa vie durant, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté du roi d'Espagne, et la souveraineté de la province de Yucaï. Il se fit chrétien sous le nom de D. Diégo Sayri–Tupac Inca, et son épouse Cusi–Huarcay prit au baptême celui de Léonore.

La nouvelle de sa renonciation souleva toutes les

provinces; comme il n'avait qu'une fille, ses frères étaient ses héritiers, mais ils résolurent de ne pas réclamer pendant sa vie. Les provinces de l'intérieur croyant qu'ils approuvaient son abdication, proclamèrent chacune un roi. Ce fut alors que commencèrent le royaume de Paititi qui a été si célèbre, et celui de Choncha.

Sayri-Tupac mourut tranquillement en 1563 dans sa souveraineté d'Yucaï. Sa fille unique avait épousé D. Martin Garcia de Oñez y Loyola, chevalier de St-Jacques, et c'est de ce mariage que descendent les marquis d'Oropesa et d'Alcañizes, aujourd'hui grands d'Espagne. Les pays de montagnes Villcabamba et Urubamba proclamèrent Cusitito Yupanqui, mais celles du Maragnon qui avaient déjà choisi d'autres rois ne voulurent pas le reconnaître, non plus que celles de Tarma et de Choncha.

Cusitito mourut en 1569, et les Indiens proclamèrent à sa place Tupac Amaru; celui-ci ayant refusé de traiter avec les Espagnols, le vice-roi marcha contre lui en 1571 et parvint à s'en emparer par surprise. Il le fit conduire à Cuzco et lui fit trancher la tête, malgré les prières de toute la noblesse espagnole. Cette cruauté fut blâmée de tout le monde, même du roi Philippe II. Presque tous ses vasseaux allèrent rejoindre ceux qui étaient descendus dans les plaines du Maragnon, à la suite de Manco-Capac II et s'y étaient établis.

Je parlerai maintenant des petits rois que l'on

avait proclamés dans les autres provinces, et dont pendant plus d'un siècle on a tant vanté les richesses; le plus connu de tous est l'inca Bohorques, roi de Païtiti.

Ce Pédro Bohorques était un Espagnol qui avait servi au Chili comme simple soldat vers 1659, il se lia avec les Indiens Calchaquiés qui habitent les montagnes du Tucuman, et parvint à leur persuader qu'il était du sang royal des Incas. Il persuada à D. Alfonso Mercado, gouverneur de cette province, qu'en prenant le costume des Indiens et en se faisant passer pour Inca, il réduirait les Calchaquies à la domination du roi d'Espagne. Le gouverneur eut la folie d'y consentir.

Bohorques retourna chez les Calchaquies et se fit publiquement proclamer Inca. Il se faisait porter dans une litière comme l'avaient fait ses prédécesseurs, et cherchait surtout à se procurer leurs trésors qu'on avait, disait-on, soustraits à la rapacité des conquérants. On prétendait que Manco-Capac II les avait emportés avec lui dans les plaines du Maragnon; mais depuis la destruction de son royaume on ignorait ce qu'ils étaient devenus. L'on disait bien qu'on les avait transportés dans un endroit que les uns nommaient Païtiti et les autres Uracguaoi ou la maison blanche, mais personne ne savait où il était situé.

Bohorques se mit en route après avoir fait ouvrir un superbe chemin sur lequel les Indiens avaient

élevé de distance en distance des arcs-de-triomphe, et parvint ainsi jusqu'aux sources du Guallaga où il ne trouva, au lieu des trésors qu'il cherchait, que la misérable nation des Indiens Pelados, ainsi nommés à cause de leur pauvreté. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, il retourna au Tucuman pour tâcher de se procurer de meilleurs renseignements, et y trouva les Calchaquies en pleine révolte. Il se mit à leur tête, mais peu de temps après il fut fait prisonnier et conduit à Lima où il fut exécuté en 1667.

Le mauvais succès de Bohorques ne dégoûta pas les aventuriers d'aller à la recherche du Païtiti sur lequel on débitait les contes les plus extravagants. C'était, disait-on, un puissant royaume qu'avaient fondé les Incas échappés du Pérou et qu'ils dérobaient à la vue des Espagnols par des enchantements. En un mot, l'on débitait sur ce pays toutes les fables que l'on avait racontées dans le siècle précédent sur celui du Dorado.

Toutes les têtes de Lima étaient donc montées, quand un religieux de St. François qui avait été employé aux missions de Guanuco arriva dans cette ville et raconta qu'il avait été au Païtiti dont il faisait une description magnifique. Ce royaume renfermait, disait-il, des millions d'habitants et rien n'y était plus commun que l'or.

Plusieurs gentilshommes de Lima levèrent une armée à leurs frais, et l'on se mit en marche en 1670, sous les ordres de D. Benito de Ribera, et guidé par le

franciscain. Mais cette expédition n'eut pas de meilleur résultat que celle de Bohorques. Je ne puis supposer que ce bon religieux ait voulu mentir, mais il faut supposer qu'il eut quelque vision.

Ce bruit n'était pourtant pas sans fondement, mais ce fut le nom de Païtiti, purement imaginaire, qui fit échouer toutes les recherches. Il est très-vrai qu'après la mort de Tupac-Amaru, un Indien qui passait pour un descendant des Incas avait été proclamé roi par les Chunchos, dans la province de Tarma.

Ce fut le Père Juan Lucero qui eut le premier connaissance de ce pays : voici ce qu'il dit dans sa relation de 1681.

« Après avoir navigué pendant trente jours en « partant de mon village de Santiago de la Laguna, « et avoir remonté non pas le Guallaga, mais une « autre rivière qui vient du côté de Cuzco, j'ai eu « communication avec les villages de cinq petites « nations qui pouvaient former environ 10,000 âmes, « ce sont les Manamabobos, les Campas, les Remos, « les Unibuesas et les Piros. Ces derniers font partie « d'une nation nombreuse et commercent avec une « autre nation beaucoup plus puissante, dont le roi « passe pour descendre des Incas. Le territoire de « cette nation est très-étendu, et d'après le rapport « des Manamabobos, leur population s'élève à plus « de 100,000 âmes. J'ai vu et tenu dans mes mains « des plats, des croissants, des boucles d'oreilles et

« d'autres bijoux d'or fabriqués par cette nation
« Plus bas, sur la même rivière, habitent les Cuni-
« veos ou Curives, qui peuvent former environ 5,000
« âmes. »

Ce fut par cette relation que l'on connut au Pérou ce qu'il y avait de vrai dans la relation du Païtiti, mais le roi des Chunchos a fait passer aux Espagnols l'envie de venir dans ses états, et a jeté plus d'une fois l'effroi dans Lima, comme je le dirai plus bas.

Les principales nations comprises dans les missions du Maragnon et qui descendent des Péruviens sont les Pelados, les Xitipos, les Panos, les Chipeos, les Cunivos, les Piros, les Campas, les Unibuesas et les Remos.

Les nations qui furent soumises pendant la première période, de 1638 à 1683, sont au nombre de trente-deux. Voici la table chronologique des réductions qui furent établies pendant ce laps de temps.

DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1640	Concepcion.	Xeberos, Aunalas et Cutitanas.	P. Lucas de la Cueva.
1640	S. Tome.	Cutitanas.	*Id.*
1646	S. Luis Gonzaga.	Maynas.	P. Gaspar Cuxia.
1646	S. Ignacio.	*Id.*	*Id.*
1647	S. Teresa.	*Id.*	*Id.*
1650	S. Maria des Ucayale.	Cocamas.	P. B. Pirer.
1652	S. Maria de Quallaga.	*Id.*	P. R. de S. Cruz.
1653	S. Francisco-Xavier.	Aguanos.	»



DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1653	S. Ignacio.	Barbudos.	»
1653	N.Senora de Loreto.	Paranapuras.	»
1653	S. Pablo.	Pandeveques et Cingacuchuscas. (1)	»
1653	S. Joseph.	Ataguates.	P.Lucas de laCueva.
1656	S. Antonio Abad.	Aquanos.	P. F. de Figueroa.
1658	Los Angeles.	Roamagnas.	P. L. Maxano.
1659	S. Salvador.	Chapas.	»
1659	Nombre de Jésus.	Coronados.	»
1665	N. Senora.	Oas.	P. F. Guels et S. Cedeno.
1665	S. Sebastian.	Aviziras.	P. S. Sedeno et PP Suarez.
1670	S. Maria la nueva.	Ucayales.	P. Juan Lucero.
1670	Santiago de la Laguna.	Panos, Cocamas et Cocamillas.	S. Juan Lucero.
1671	S. Xavier.	Chamicuros.	*Id.*
1671	S. Lorenzo.	Tivilos.	*Id.*
1671	S. Estanislao.	Otanavis.	*Id.*
1671	S. Joseph.	Maparinas.	*Id.*
1671	S.Francisco-Xavier.	Gaes.	P. S. Sedeno.
1672	Todos Santos.	Diverses nations.	P. J. Lucero.
1672	S. Juan.	*Id.*	*Id.*
1673	S. Salvador.	*Id.*	*Id.*
1674	N. S. de Loreto.	*Id.*	*Id.*
1678	La Présentacion.	Chayavitas.	PP. J. Caceres.
1678	S. Antonio Abad.	Muniches.	»
1681	S. Nicolas.	Manamabobos.	P. J. Lucero.
1682	Los Naranjos.	»	*Id.*
1686	Trinidad.	Cunivos.	P. H. Richter.
1686	Encarnacion.	Peranapuras.	P. J. Lucero.
1687	S. Joaquin.	Omaguas.	P S. Fritz.
1687	N. S. de Guadalupe.	*Id.*	*Id.*
1687	S. Pablo.	*Id.*	*Id.*
1687	S. Christoval.	*Id.*	*Id.*
1687	S.Francisco-Xavier.	*Id.*	*Id.*
1087	Traguatua.	*Id.*	*Id.*
1687	27 petits villages réunis.	*Id.*	*Id.*
1688	S. Joseph.	Yurimaguas.	*Id.*
1688	*Id.* Annexe.	*Id.*	*Id.*
1688	Tefe.	Aisuaris.	*Id.*
1688	S .Pedro.	Ticunas.	*Id.*

(1) Le mot Cingacuchuscas veut dire nez coupés, parce qu'on prétend que les Indiens de cette nation qui descendent des Péruviens se coupaient le nez pour se rendre plus horribles.

DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1688	Los Ilurus.	Ilurus.	P. S. Fritz.
1688	*Id.* Annexe.	*Id.*	*Id.*
1688	Los Ibanomas.	Ibanomas.	*Id.*
1688	*Id.* Annexe.	*Id.*	*Id.*
1688	La Concepcion.	Cahuapanas.	P. F. Feijoo.
1689	Comavos de Zepa.	Comavos.	P. H. Richter.
1689	Los Piros Manatinabas.	Piros Manatinabas.	*Id.*
1689	Los Piros Custinabas.	Piros Cusitinales.	*Id.*
1690	S. Simon.	Yetes.	P. S. de Roxas.
1690	Trinidas.	Mochovos.	P. H. Richter.
1690	Los Manabuas.	Manabuas.	*Id.*
1690	Trinidad.	Chepeos.	*Id.*
1696	Nuevo S.Francisco-Xavier.	Gaes.	P. N. Durango.
1697	Nueva Concepcion.	Cahuapanas.	P. F. Feijoo.
1698	S. Joseph.	Pinches.	P. N. Durango.
1698	Asuncion.	Pavas.	P. N. Durango et P. Vidal.
1699	S. Cruz.	Simigaes.	P. N. Durango.
1699	Todos Ssntos.	Zaparras.	*Id.*
1700	3. Concepcion.	Cahuapanas.	P. F. Vidra.
1701	Andoas.	Anquilagas.	P. N. Durango.
1702	Nueva Naranjos.	Xibaros.	P. J. Narbaes.
1703	S. Matias.	Payaguas.	P. M. Laso.
1705	S. Miguel.	Maynas.	P. N. Durango.
1709	S. Tome.	Andoas, Guaes. Simigaes.	P. W. Brager.
1711	Las Nieves.	Jurimaguas. Aymaris.	P. J. Ximeues.
1711	Nuevo S. Joachin.	Omaguas.	P. S. Fritz.
1716	Yameos de Jarapa.	Jameos.	P. Q. Vidal.
1716	Annexe.	*Id.*	*Id.*
1718	S. Regis del Baradero.	Lamistas.	P. G. Bobadilla.
1721	Reyna de los Angelos.	Payaguas.	P. L. Coronado.
1723	S. Miguel.	Yameos.	P. B. Zumillas.
1723	S. Regis.	Jameos.	*Id.*
1724	S. Simon.	Nahuapos.	P. J. B. Julian.
1726	4. Concepcion.	Cahuapanas et *Chonchos.*	P. C. Espanol.
1732	Nombre de Jésus de Quencoga.		P. H. Francen.
1734	S. Bartolome de Neocoga.		*Id.*



DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1733	S. Joseph de Neocoya.		L. Peubler.
1734	S. Barbara de Aguarico.		*Id.*
1734	S. Pedro Apostol de Aguarico.		*Id.*
1734	S. Ana.	Pativas.	P. N. Singler.
1734	S. Ignacio.	Pevas et Cahumares.	*Id.*
1734	N. S. de las Nieves.	Cahuaches.	*Id.*
1737	S, Juan evangelista.	Miguianos.	P. C. Brentano.
1737	S. Andres.	Parranos.	*Id.*
1737	S. Felipe.	Amaonos.	*Id.*
1737	S. Pablo.	Napeanos.	P. A. de Zarate.
1738	S. Juan Nepomuceno de Tiputini.		PP. Maroni.
1738	S. Miguel de Ziecoya.		*Id.*
1738	S. Luis Gonzaga de Quasitaya.		*Id.*
1738	S. Xavier.	Uraniras et Uticales.	P. J. Albelda.
1738	S. Cruz de Zeoqueya.		P. Maroni.
1739	S. Carlos.	Alabonos.	P. Michel.
1740	S. Juan Nepomuceno.	Iquitos.	P. J. Bahamonte.
1740	La Trinidad.	Masameas.	*Id.*
1742	Angeles de Guarda.	Payaguas.	P. M. Iriarte.
1742	S. Estanislas de Kotzka de Javaira.		*Id.*
1742	Corazon de Jesus de Jasho.		*Id.*
1742	Martyres del Japon.	Yapuas.	P. M. Yriarte.
1742	S. Teresa de Jesus.	Puequeyas.	*Id.*
1742	S. Juan Bautista.	Paratoas.	P. M. Bastida.
1742	N. S. de la Soledad.	Quajoyas.	*Id.*
1742	Nombre de Maria.	Quajoyas et Ancuteres.	*Id.*
1743	Nueva Archidona.		P. X. Crespo.
1744	S. Miguel.	Mayorunas.	P. A. Widman.
1747	Corazon de Jesus.	Iquitos Huasimoas.	P. J. Bahamonte.
1748	S. Maria.	Masamaes.	*Id.*
1748	S. Barbara.	Encabellados.	Incertain.
1752	Trinidad de Capucuy.		P. J. Losa.
1752	Tiriri.	Encabellados.	P. M. Uriarte.
1756	Nuevo S. Xavier.	Uraniras.	P. B. Cutierrez.
1756	N. S. Borgia de Pucabarranca.	De métis et de trois nations indiennes.	P. A. Jensque.

DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1756	N. S. Ignacio.	Magnas et Andoas.	P. A. Jensque.
1757	N. S. de dolores.	Muratas et Xibaros.	P. A. Camacho.
1759	S. Juan evangelista ou Santander.	Magnas.	P. J. Hedel.
1760	Enerecamu.	Iquitos.	P. B. Gutierrez.
1760	N. S. de Loreto.	Ticunas.	P. J. Bahamonte.
1761	N. S. del Carmen.	Magorunas.	*Id.*
1765	S. Andres.	Comacoris.	P. A Camacho.
1766	Humurana.	Uritoyacos.	P. S. Castillo.

Voici la liste complète des nations qui habitent ces vastes provinces; celles dont les noms sont écrits en capitales parlent une langue différente. Les autres parlent seulement divers dialectes de cette même langue.

AGUARICOS.
Acaneos.
Becabas.
Chavelos.
Chufias.
Neguas.
Tarnas.
ANDOAS.
Chudavinas.
Frascavinas.
Guazugas.
Macavinas.
Muratas.
Pavas.
Pinches.
Quirivinas.
AVIXIRAS.
Cungies.
Nevas.
Yurusnies.
CAMPAS.
Amxenguacas.
Curanas.
Manues.
Napiruas.
Remos.
Sepanaunabas.
Nesahuacas.
Tasias.
Unibuesas.
CHAYAVITES.
Capuas.
Chonchos (1).
Parampuras.
AZEPEOS.
Aquanaguas.
Chais.
Chepenaguas.
COMAVOS.
Cuinuas.
Ruanababas.
Ynuacas.
Zebas.
ENCABELLADOS.
Aucuteres.

(1) Il ne faut pas confondre ces Chonchos qui ne sont qu'une tribu sauvage, avec les Chunchos de la province de Tarma.

Cunivos.	Ticunas.	Ycahuates.
Gaes (1).	Xibaros.	Ylurus.
Pandaveques.	Ybanomas.	Yurimagnus.
Pevas.	Yaguas.	

Nations dont la langue est perdue:

Amasifuines.	Cascasocas.	Quilivitas.
Ataguastes.	Guebas.	Suchichis.
Cituaras.	Lamas.	Tabalosos.
Calzas blancos (*chausses blanches*).	Maparinas.	Yurimos.
	Motilones.	Yzas.
Cingacuchuscas (2).	Pativas.	Zeunas.

La première rébellion qui eut lieu dans les missions fut celle des Cocamas, nation sauvage et guerrière qui pouvait se monter à 10 ou 11,000 âmes. Elle eut lieu en 1660, et quoiqu'elle eût été facilement apaisée, elle recommença trois ans après avec une nouvelle fureur. Ils se confédérèrent en 1664 avec les Maparinas et les Chepeos, nation encore plus sauvage, et massacrèrent plusieurs missionnaires et un grand nombre de néophytes. Cette guerre dura neuf ans et ne finit que par la destruction presque entière des rebelles.

(1) Cette nation extraordinaire est d'une taille élevée et d'une couleur très-blanche, les cheveux sont noirs et très-fins. Ils sont très-vaillants, et cent d'entre eux suffisent pour mettre en fuite mille autres Indiens. Ils ont souvent ravagé la province de Maynas.

(2) Cette nation descend des Péruviens. Leur nom signifie nez coupé, parce qu'on prétend qu'ils se le coupaient pour rendre leur figure plus effroyable.

Les Avixiras de Saint-Sébastien se révoltèrent en 1667 et massacrèrent leur missionnaire; on perdit dans cette occasion près de 2,000 catéchumènes, et en 1667 on en perdit 3,400 de la nation Oa, et en 1694, 2,700 de la nation Yetes de Putimayo.

Mais la plus terrible et la plus funeste fut celle qui eut lieu en 1695 dans les missions de l'Ucayale : l'audience de Lima voulut employer les Indiens Cunivos et d'autres qui avaient adopté l'Évangile à faire tous les ans des incursions contre les Xibaros qui s'étaient révoltés dans la province voisine de Macas. Ceux-ci, mécontents d'être obligés de s'éloigner autant de leur pays, résolurent de se soulever, mais ne se croyant pas assez puissants, ils demandèrent du secours aux Campas et aux Piros Upatarinabas, tribus nombreuses et féroces qui n'avaient jamais voulu se soumettre aux Espagnols.

Ces trois nations tinrent une grande assemblée près de la ville de la Trinidad de Cunivos et la guerre fut unanimement résolue. Toutes les missions de l'Ucayale furent successivement détruites et les Espagnols repoussés au-delà de l'endroit où le Xauxa se jette dans l'Apurimac; ce qui fait plus de 175 lieues de pays, qui contenaient déjà plus de 30,000 néophytes et catéchumènes.

En 1707 les Gaes se soulevèrent et réduisirent en cendre la florissante mission de St-Xavier qui paraisssait une ville, et se réfugièrent dans les bois après avoir massacré leurs missionnaires. Une partie

des Payaguas en fit autant en 1745, et le reste les imita en 1749, entraînant avec eux quelques Omaguas et Mayorunas.

Les Indiens des missions du Rio Napo prirent aussi les armes en 1753, mais elles rentrèrent bientôt dans le devoir. Mais les Cahumares qui se soulevèrent à la même époque retournèrent à la vie sauvage, après avoir brûlé leurs villages et tué leurs missionnaires.

Je parlerai maintenant des incursions des Portugais qui n'ont pas fait moins de mal aux missions que les révoltes des indigènes.

En 1689, le père Samuel Fritz, l'un de nos missionnaires les plus zélés, se sentant gravement malade, résolut de descendre le Maragnon pour aller se faire soigner au grand Para. Il y arriva en effet et y recouvra la santé, mais il y fut retenu par le gouverneur portugais qui ne le remit en liberté que sur ordre de la cour de Lisbonne. Cet ordre lui enjoignait de faire reconduire le P. Samuel Fritz aux missions, de le faire accompagner par une compagnie de soldats jusqu'à l'embouchure du Rio Napo, et de profiter de cette occasion pour faire examiner l'état des établissements espagnols et en rendre un compte exact à la cour.

Le P. Fritz soupçonna le dessein des Portugais et se hâta dès son arrivée d'en rendre compte au vice-roi, mais celui-ci ne crut devoir prendre aucune mesure à cet égard.

Cependant ce qu'il avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Portugais, qui depuis leur séparation de l'Espagne n'avaient cessé de faire des incursions sur le territoire espagnol, profitèrent de la guerre de la succession d'Espagne pour étendre les limites de leur domination.

En 1710, une expédition composée de 1,500 soldats et de 4,000 Indiens, remontèrent le Maragnon et surprirent successivement toutes les missions situées entre le Rio Negro et le Napo, et qui étaient au nombre de 40. Ils réduisirent les Indiens en esclavage et les envoyèrent au Brésil, de sorte que ces populations qui se montaient à environ 42,000 âmes, furent entièrement détruites. Les Portugais se fortifièrent dans ces nouvelles possesions, et depuis ce temps on n'a pas pu les en chasser. Cette invasion jeta l'effroi dans toutes les missions, et les Indiens se hâtèrent d'abandonner leurs villages pour se réfugier dans les bois, de sorte que les missions qui ne furent pas attaquées souffrirent presque autant que les autres, et beaucoup n'ont jamais pu s'en relever. Ce fut le P. Sengler qui, avec les Indiens de sa mission et quelques Espagnols qui vinrent le joindre, parvint à arrêter la marche des Portugais et à les repousser.

Ceux-ci n'ont pas renoncé à leurs projets, et dès qu'ils ont appris la nouvelle de l'expulsion de notre ordre, ils se sont occupés à préparer une nouvelle expédition. Ceux de nos PP. qui sont retournés en Es-



pagné en descendant le Maragnon et qui ont été fort maltraités à leur passage, ont rencontré au village de S. Pablo de Olevesa beaucoup de soldats et d'ingénieurs prêts à se mettre en marche. Mais je ne saurais dire ce qu'ils ont fait, parce que j'ignore entièrement ce qui s'est passé en Amérique depuis que je l'ai quittée.

Cette invasion fut surtout funeste, parce qu'elle mit en relation directe avec des nations étrangères, le roi des Chunchos dans la province de Tarma, et le commerce qu'il établit avec les Portugais et les Hollandais fit le plus grand dommage aux Espagnols.

Jusque-là, le roi des Chunchos qui, comme je l'ai dit, prétend descendre des Incas, avait été peu redoutable et se contentait de la suprématie que lui accordaient les caciques voisins; mais dès que les Portugais se furent établis sur le Yavari, non loin de l'embouchure de l'Ucayale, ils commencèrent à commercer avec les Chunchos et à leur fournir du fer dont ils manquaient entièrement. Leur roi fit venir des officiers et des ingénieurs portugais, construisit des forteresses, disciplina ses soldats et se rendit si formidable, que la nouvelle qu'il allait déclarer la guerre aux Espagnols remplit d'effroi toute la ville de Lima.

Le marquis de Villagarcia se prépara à lui résister, il fit élever des fortifications sur les confins de la province de Tarma et y plaça de fortes garnisons; mais malgré ses précautions, les Espagnols furent

toujours battus par les Chunchos et perdirent un territoire assez étendu.

Le comte de Superunda qui lui succéda en 1745 trouva la ville dans la consternation; voyant qu'il n'avait pas assez de troupes pour leur résister, il résolut d'envoyer une ambassade au roi des Chunchos, et choisit pour cela le père Carlos Pastoriza et un autre de ses compagnons qui était natif de Lima. Je tiens ce que je vais raconter de la bouche même du P. Pastoriza que j'ai beaucoup connu en Europe, et je puis en garantir la vérité et l'exactitude (1).

Quand les deux ambassadeurs furent arrivés sur les frontières de ces barbares, on leur recommanda surtout de ne pas s'annoncer comme des envoyés du vice-roi, et de ne pas entrer sur le territoire des Chunchos sans avoir obtenu la permission de leur roi. Ils se conformèrent à cet avis et s'annoncèrent comme des envoyés du pape.

Le roi ordonna qu'ils fussent bien traités partout et conduits à sa cour. On les reçut avec tant de pompe et d'éclat qu'ils en furent étonnés; ils n'auraient jamais cru trouver dans ces déserts des villes aussi bien bâties et aussi bien fortifiées. Une heure avant d'arriver à la capitale, ils trouvèrent deux ar-

(1) S'il y a du vrai dans cette histoire, elle a été au moins terriblement exagérée par les jésuites pour se faire valoir.

mées de 25 à 30,000 hommes, rangés en haie sur la route, parmi lesquels ils remarquèrent beaucoup de nègres africains et beaucoup de personnes qui, par leur complexion, paraissaient être des Européens.

Le père Pastoriza m'a raconté que le palais du roi était si magnifique, que celui du vice-roi du Pérou, ni même ceux de bien des princes de l'Europe, n'auraient pu soutenir la comparaison. Ils furent conduits par un grand nombre d'officiers dans un salon somptueux où ils trouvèrent le roi assis sur son trône ; il avait des sandales aux pieds et n'avait d'autre vêtement qu'une simple tunique d'une toile très-fine, suivant l'usage de anciens Incas.

Les PP. lui firent trois révérences et lui baisèrent la main, sans oser lui adresser la parole. Il demanda alors aux ambassadeurs, en langue péruvienne, car il n'en savait pas d'autre, qui ils étaient et d'où ils venaient. Le jésuite péruvien lui répondit dans la même langue qu'il ne pouvait lui dire qu'en particulier le sujet de sa venue.

Le roi passa alors avec eux dans un autre salon aussi beau que le premier. Le père lui dit alors qu'ils étaient jésuites, qu'ils venaient de la part du pape pour lui proposer la paix. Le roi leur répondit qu'il se réjouissait de leur arrivée, qu'il aimait beaucoup les jésuites, et qu'il savait tout le bien qu'ils avaient fait aux Indiens dans les missions ; qu'il ne savait pourquoi le pape lui demandait la paix, car il n'avait jamais pensé à lui faire la guerre, et qu'il n'en

voulait qu'aux Espagnols qui, non contents d'avoir enlevé le Pérou à ses ancêtres, voulaient encore lui prendre le peu qui lui restait. Le père lui répondit que le pape l'avait envoyé parce qu'il aimait la paix, et qu'il désirait l'amener à conclure un traité avec les Espagnols. « Et quelles seront les conditions de ce traité? » demanda le roi. « Il faut, répondit le P., que V. M. dépose les armes et cesse d'inquiéter les Espagnols, qui, de leur côté, s'engageront à ne pas la troubler dans la possession de ses états. »

Il n'y a pas besoin de traité, dit le roi. J'y consens à cause de vous, à condition que les Espagnols ne me donneront pas de nouveaux sujets de plainte; sinon je suis décidé à reconquérir les états de mes ancêtres. Retournez vers vos compatriotes et faites-leur part de ma réponse. » Le roi rentra alors dans l'autre salon, et le lendemain il fit reconduire les jésuites à la frontière, avec les mêmes marques d'honneur qu'ils avaient reçues à leur arrivée.

Il rendirent compte au vice-roi de tout ce qu'ils avaient vu, ajoutant qu'ils ne pensaient pas que toutes les forces du Pérou fussent suffisantes pour soumettre cet empire, tant il était bien fortifié, mais qu'ils ne pensaient pas que les Indiens fussent bien redoutables hors de leurs montagnes; que du reste il ne croyaient pas que les Indiens pensassent à faire de nouvelles incursions si on les laissait en repos. Mais depuis ce temps les Espagnols qui cherchaient avec tant de soin l'empire du Païtiti, ne pensèrent qu'à s'en garantir après l'avoir trouvé.

Outre les révoltes des Indiens et les incursions des Portugais, les maladies épidémiques furent une des principales causes de la destruction des missions; la petite-vérole, qui était autrefois inconnue en Amérique, y fit des ravages épouvantables.

La première épidémie eut lieu en 1660, fit périr 44,000 Indiens, et détruisit presque entièrement la nation Maynas; celle de 1669 en fit périr 22,000, et celle de 1680 en enleva 66,000 et fut d'autant plus nuisible aux missions que les Indiens, s'apercevant que la contagion les atteignait plus facilement dans les villages, retournèrent vivre dans les bois. La petite-vérole se déclara de nouveau en 1749, et avec elle une autre maladie non moins terrible, nommée *sarampion*. Cette contagion porta un coup fatal aux missions. On ne sait pas au juste combien il périt d'Indiens, mais il paraît que la mortalité fut encore plus forte qu'aux époques précédentes; celle de 1756 fut si terrible, que tous les habitants de la ville de Santiago périrent, et qu'il n'en resta pas un seul pour enterrer les morts; la sixième et dernière eut lieu en 1762; elle détruisit presque entièrement les Xiberos, les Yurimaguas et les Chamicuros, ainsi que la nation Pana.

Toutes ces causes réunies eurent une influence si funeste sur les missions du Maraguon, que quand le P. Weigel en fit le dénombrement, il n'y restait plus que 41 villages qui pouvaient contenir 12,000 néophytes et 6,000 catéchumènes. La capitale où

résidait le supérieur était à Santiago de la Laguna, sur la rive orientale du beau lac formé par le Guallaga. Elle était si peuplée qu'elle contenait 6,000 Indiens en état de porter les armes; mais dans les derniers temps, sa population ne se montait pas à plus de 1,000 personnes.

Les missions étaient divisées en trois tenencias ou districts, de Borgia, d'Omagua et du Rio-Napo; la première, où était située la capitale, comprenait 15 villages, et 4 autres dans la petite province de Lamas qu'on y avait réunie et qui contenait environ 2,250 personnes, dont quelques blancs et quelques métis, et les restes des nations Lamas, Motilones, Amasifuines, Cascaosoas, Suchichis et Tabaloros, sa capitale était Santa-Cruz de los Motilones.

St.-Joachin était le district d'Omagua et contenait 12 villages; celle du Rio-Napo avait pour chef-lieu el Puerto, et en comptait le même nombre.







